

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

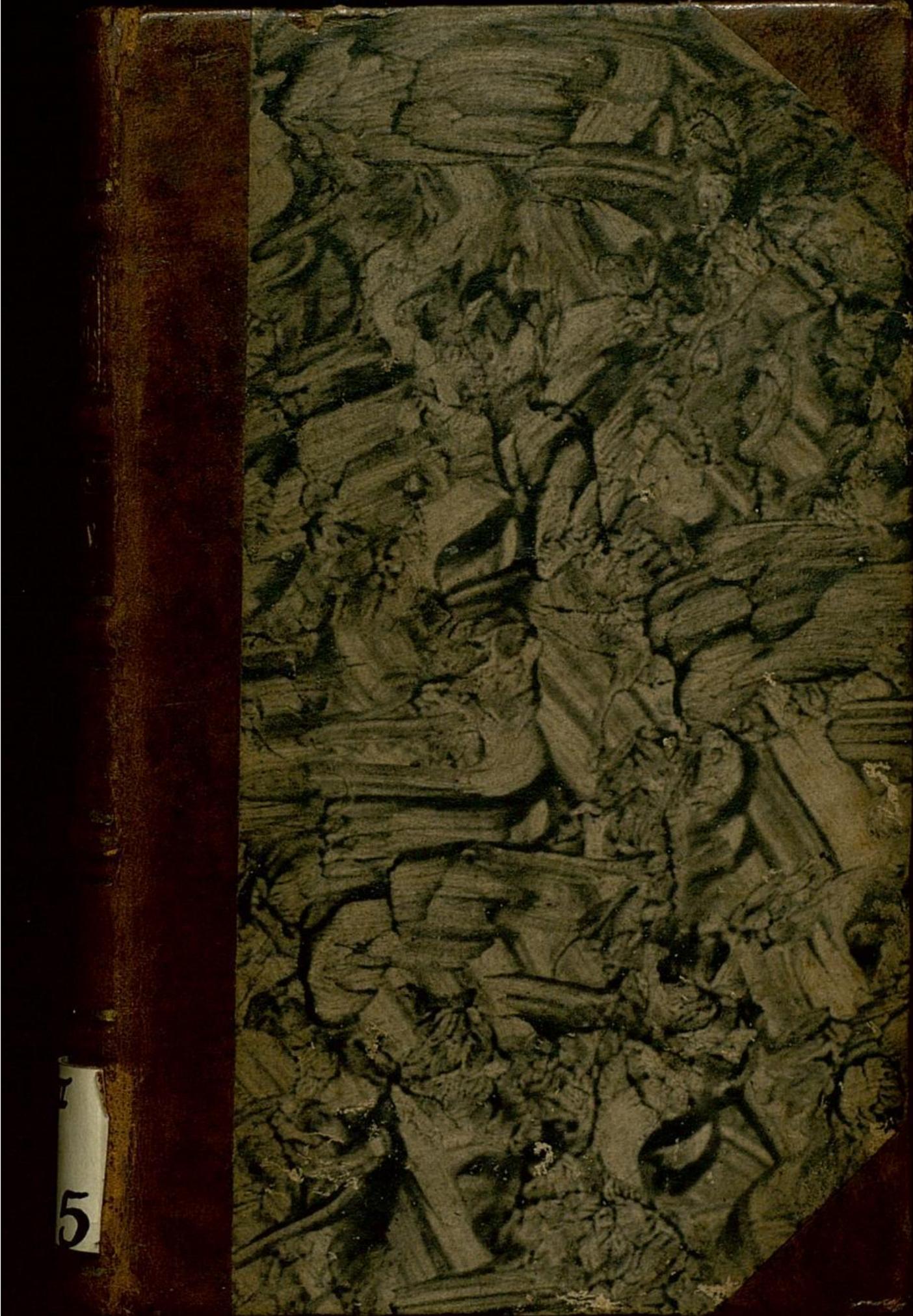
**L' Espion Chinois: Ou, L'Envoye Secret De la Cour de
Pekin, Pour examiner l'Etat présent de l'Europe**

Traduit du Chinois

Goudar, Ange

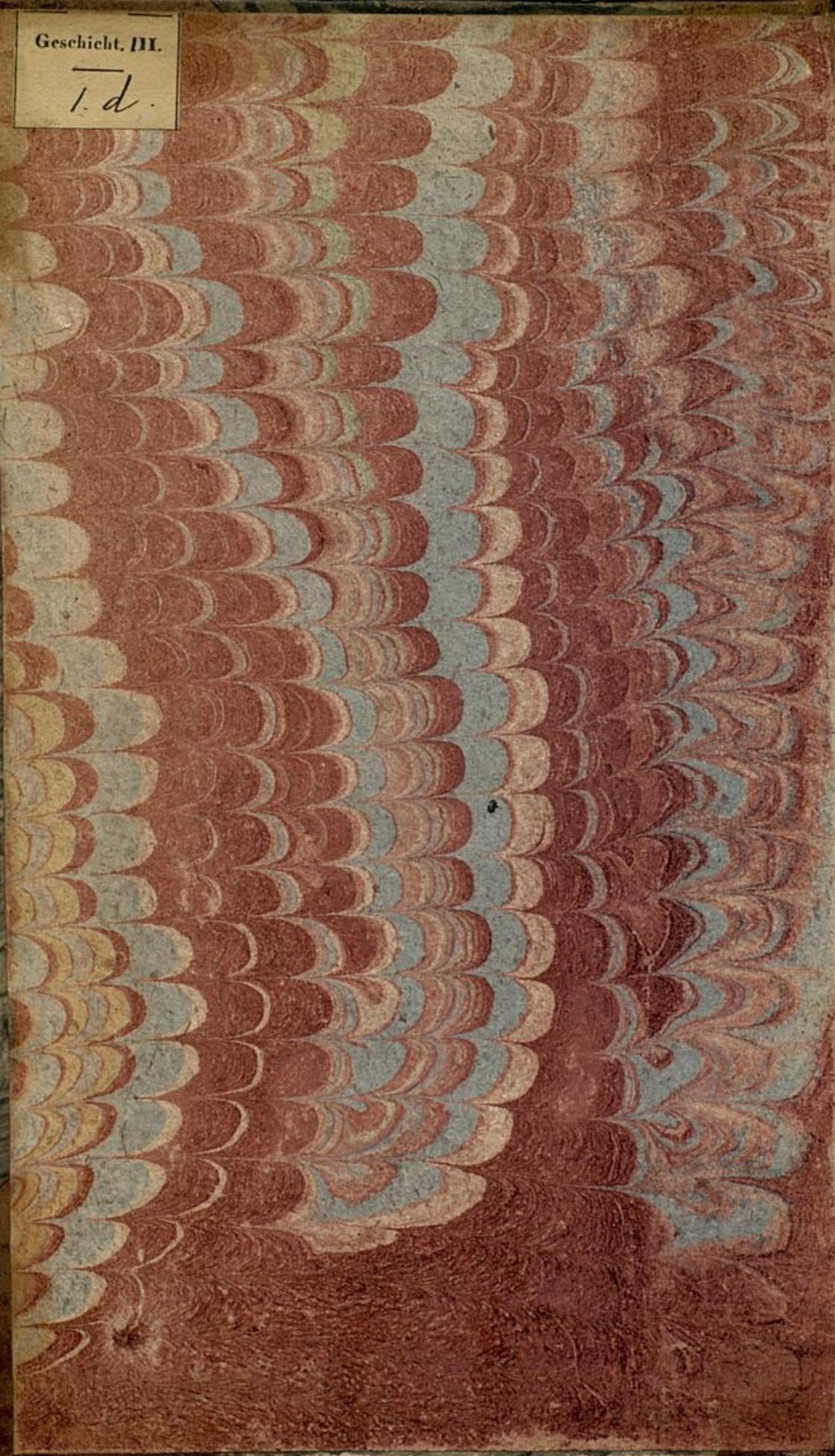
A Cologne, 1764

urn:nbn:de:gbv:45:1-9998



Geschicht. III.

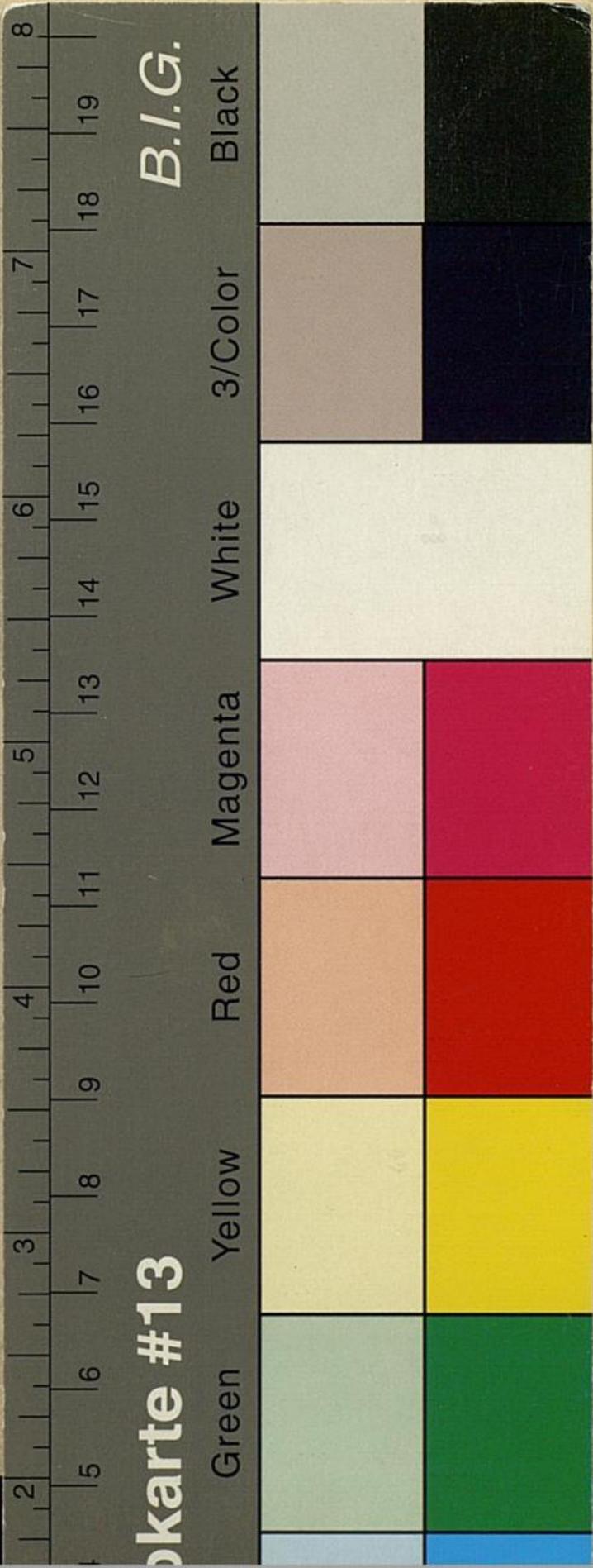
1. d.

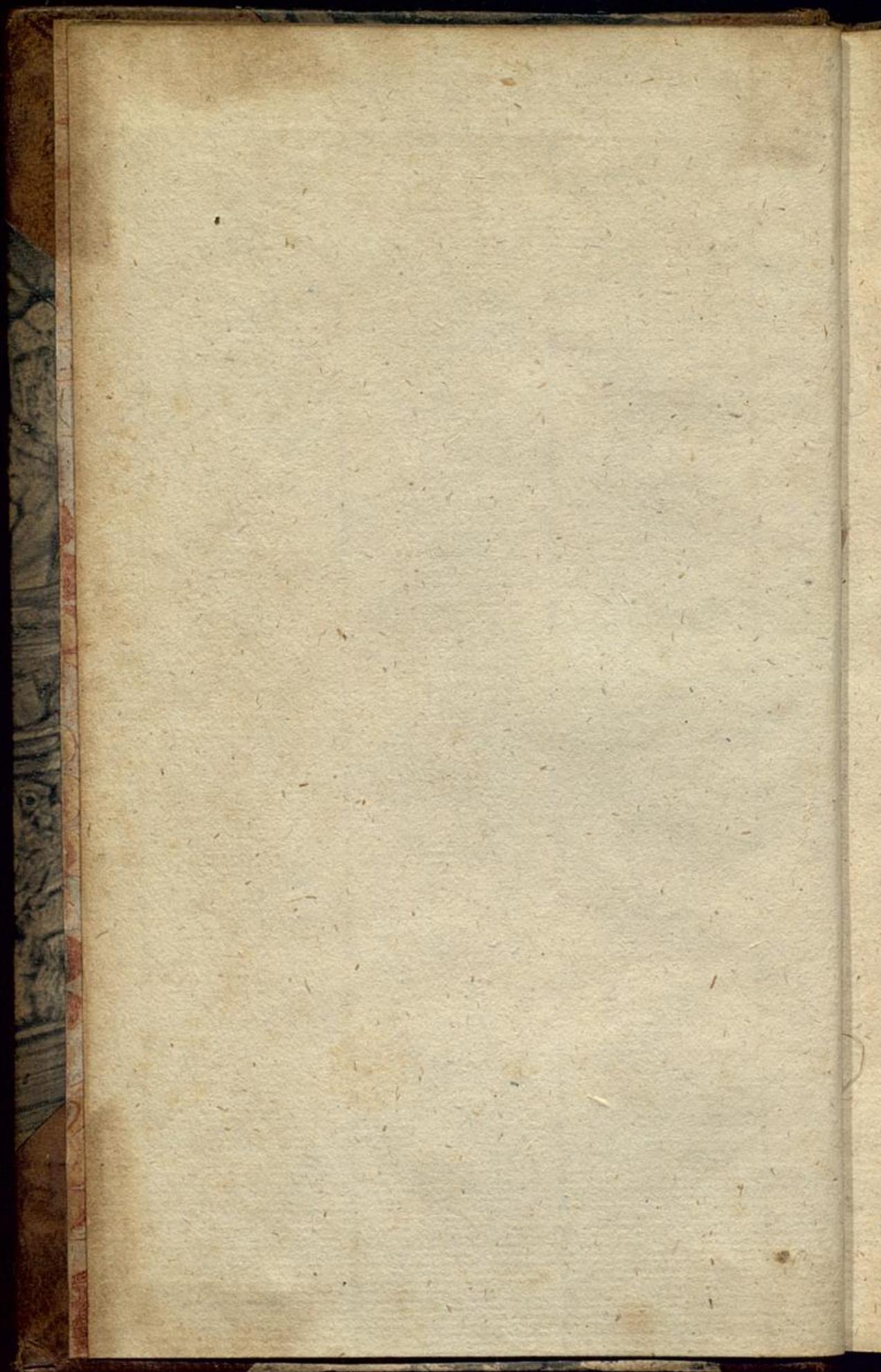


Fx 90

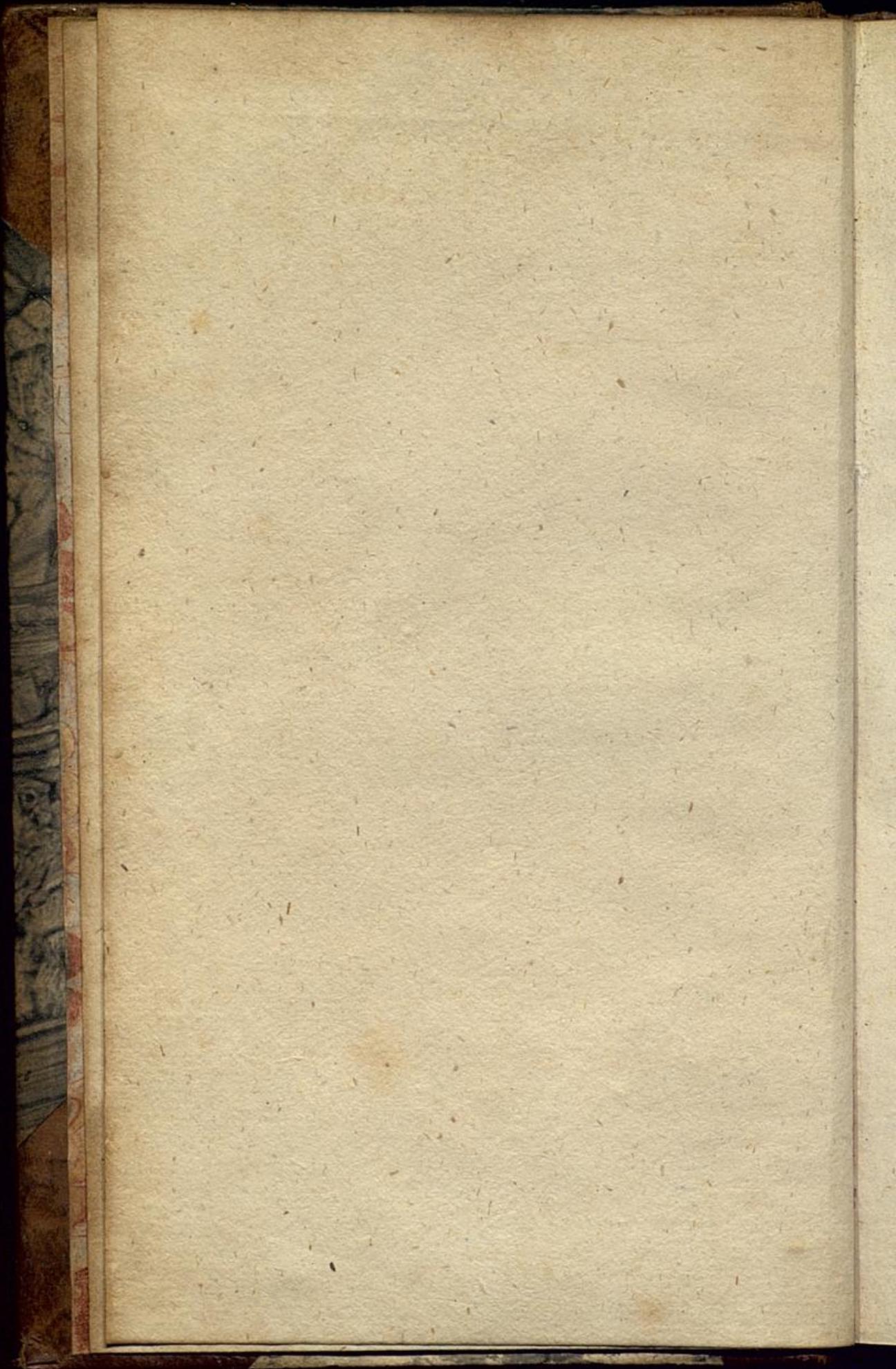
82

Brandes

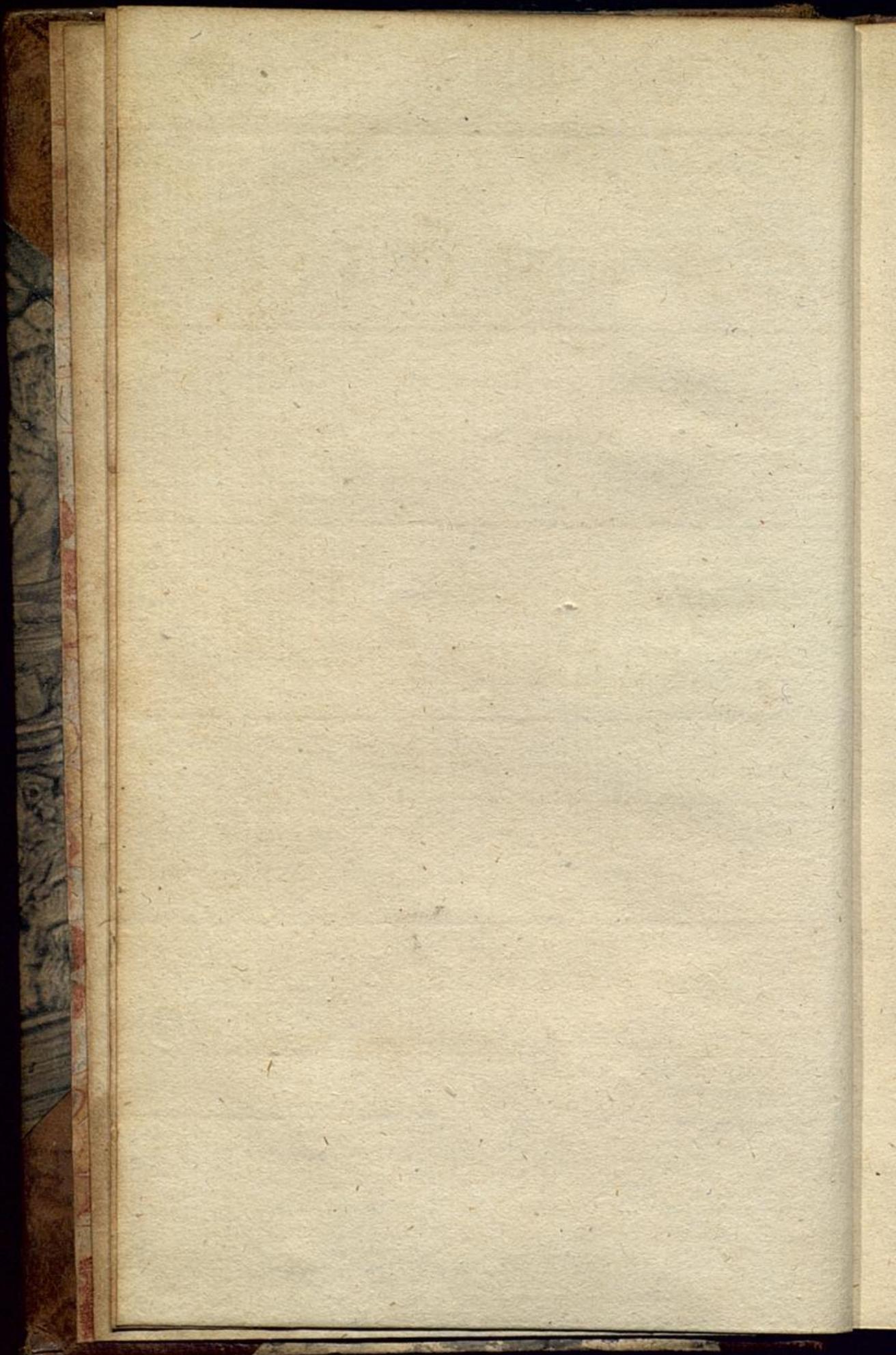












L'ESPION
CHINOIS:

OU,

L'ENVOYE SECRET

De la Cour de PEKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS.

TOME CINQUIEME.

A COLOGNE.

MDCCLXIV.

EX BIBLIOTHECA
OLDENBURGENSI.



L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LE Plénipotentiaire François, qui doit terminer les troubles de l'Europe, est arrivé. On diroit qu'il n'est pas sûr de son fait, ou qu'il doute s'il porte une bonne nouvelle à la nation ; au-lieu de cet éclat que montrent ceux qui viennent rendre service à un peuple, il s'est glissé de nuit dans la ville de Londres, & a gagné sans bruit son logement. La France a déjà chargé ce ministre de plusieurs négociations importantes, dont il s'est tiré avec honneur. En effet, il ne falloit pas en-voïer ici un apprentif politique.

TOM. V.

B

Ce

Ce plénipotentiaire a fait son cours d'intérets des princes à Rome; c'est-à-dire, dans une Cour où la patience, la retenue, & la modération cachent les passions les plus vives, & font le chemin pour arriver à l'ambition. Il falloit un homme comme cela ici, pour braver la hauteur des ministres, la fierté des grands & le mépris des peuples.

On croit cependant que le grand ouvrage de la paix est consommé, & que ce ministre ne fera que passer le rabot sur certains endroits qui s'élevent un peu au-dessus de la politique. Je ne te dirai rien de son caractère, je ne le connois point personnellement; on dit de lui qu'il a lu des livres, vu des femmes, & fréquenté des prêtres.

L'E T.

LETTRE II.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

JE te parlai, lorsque j'étois en France, d'une société particulière de bonzes, appellés jésuites, qui en se séparant du monde font vœu d'avoir de l'ambition, & qui entent leur hauteur & leur arrogance sur les fondemens de l'humilité chrétienne. Le Parlement de Paris a pris la résolution de les bannir à perpétuité du royaume. On ne dit pas encore les raisons qui ont porté cette Cour à exercer sur eux cette punition qui, dans cette monarchie, est le châtement ordinaire que l'on exerce contre les vagabons, les bandits, ou les gens sans aveu. Il me semble que ce tribunal est trop sévère ou ne l'est pas assez ; car si ces bonzes sont coupables de haute trahison (comme plusieurs les accusent), ce n'est pas assez que de les expulser de la société ; si on ne leur impute que d'être ambitieux, c'est trop que de les en séparer : car dans ce dernier cas, il faudroit extirper tous les différens ordres de

B 2

cette

cette monarchie, qui vont au même but par un chemin détourné.

Il semble que le gouvernement François, dans la plûpart de ses délibérations, agit après coup, & qu'il veut guérir le mal, lorsqu'il n'y a plus de remede.

L'affaire de l'extirpation de ces bonzes devoit être portée au tribunal de l'Europe chrétienne, & non à celui de Paris ; il falloit que tous les souverains s'accordassent à la fois à les abolir ; car à quoi peuvent servir ces évacuations particulières des membres de cette société, si ce n'est à rendre le corps plus dangereux. La France est environnée d'états catholiques qui donneront retraite à ces exilés, où ils se fortifieront contre les hostilités de cette couronne ; & il arrivera de deux-choses l'une, ou qu'à l'abri des punitions, ils exerceront leur méchanceté ; ou que s'armant de patience, ils attendront un régime foible, pour rentrer dans l'état, & alors leur triomphe augmentera leur arrogance & leur ambition.

Ces bonzes laisseront derrière eux un parti qui plaidera continuellement leur cause, & briguera leur retour : ce parti ne verra pas plutôt un prince aveugle & superstitieux, qu'il choisira ce moment pour leur

leur

leur rétablissement. Ce n'est pas la première fois qu'on s'en est défait en France; mais, comme on avoit laissé quelques rejets, la tige des jésuites a toujours repoussé de nouveau; les bannissements & les rappels de cette société, n'ont servi qu'à augmenter sa fierté & son arrogance.

Un politique Italien disoit qu'il ne falloit toucher les princes, qu'à la tête; on ne devoit attaquer les ordres religieux que dans leur corps.

Ces bonzes, en sortant de l'état, préparent déjà leur rappel. Ils ont reçu leur arrêt avec une grande résignation; ils ont d'abord élevé leurs regards vers le ciel, comme pour lui demander justice d'un pareil forfait; ensuite ils ont baissé les yeux vers la terre pour plier sous le joug. Jamais la vanité ne s'est tant humiliée. Ces bons peres désintéressés ne pleurent point les richesses qu'ils laissent derrière eux, & dont on les a dépouillés, ils ne regrettent que les ames qu'ils abandonnent; & dans leur obéissance, ils ont si bonne opinion d'eux-mêmes, qu'ils regardent la France dès aujourd'hui, comme un pais devenu hérétique.

Leur état fait pitié, & leur obéissance affecte jusques à l'ame. La scène est des

plus touchantes. La haine qu'on avoit pour eux, s'est changée en compassion, on les plaint d'avance. Leur extirpation est une pierre d'attente pour leur rétablissement; ils tireront profit de leur humiliation, & tourneront en avantage leur propre défaite. Peut-être même qu'on aura besoin de leur ambition. Il y a dans certaines monarchies en Europe des vices nécessaires; je ne dis point que la France ne puisse se passer de ces bonzes: mais je crois que, pour tirer l'avantage qu'on s'est proposé de leur extirpation, il auroit fallu faire plusieurs changemens qui sont analogues à ce bannissement, dont le Parlement de Paris n'a pas même les premières notions. C'est un malheur pour la France, & un grand malheur, que cette Cour souveraine qui se mêle souvent des affaires d'état, n'entende rien à la politique; elle va toujours dans ses idées, sans regarder devant ni derrière elle. Le défaut ordinaire de cette administration est de ne pas étaier ses ordonnances. Elle frappe presque toujours des coups séparés, elle isole ses décrets; ce qui les rend ordinairement sans effet.

L'extirpation entière de ces bonzes qu'on croïoit tout-puissans en France, & qui

qui

qui ont été détruits sans causer la moindre révolution, a découvert un grand vice dans l'état ; c'est-à-dire, que le gouvernement François est à son dernier période de despotisme, puis qu'il n'y a plus aucun corps politique, civil, ou ecclésiastique dans la monarchie, qui puisse s'opposer à ses caprices, ou aux volontés du Prince ou de ses Cours souveraines.

L E T T R E III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu se, à Pékin.*

de Londres.

J'AI parlé ailleurs du sérieux & du sombre qui suivent partout cette nation, & qui l'accompagnent jusques dans le sein même des plaisirs. Il me reste à te parler de la société qui en est l'image.

Un peuple triste & mélancolique ne l'est pas par accident. Il y a toujours une cause première qui le décide à être tel. Le sérieux Anglois vient de loin: il faudroit peut-être remonter à l'origine de sa constitution pour en découvrir la source.

B 4 Charles

Charles II. Roi d'Angleterre, prince gai & enjoué, qui trouva ce peuple isolé, & presque séparé de lui-même, voulut le rapprocher & le rendre plus sociable. Il fit ouvrir les théâtres, établit des assemblées publiques & fit danser la nation ensemble : mais le son des violons ne servit qu'à lui donner un air moins sombre, sans la rendre plus gaie.

Depuis Charles les spectacles & les divertissemens ont travaillé sur le même plan, mais avec aussi peu de succès.

Un certain arrangement de petites causes secondes l'unit un peu dans ce siècle. Sans une herbe infusée dans de l'eau, qui deux-fois par jour rapproche les Anglois d'une table, ils seroient moins ensemble. Le thé en Angleterre lie la société, & fait que les Bretons ne sont pas si séparés.

Ce n'est pas qu'il n'y ait point de société en Angleterre, mais cette société n'est pas sociable. Il manque ici cette liaison d'esprit & de coeur qui forme la véritable union. On se voit beaucoup, mais c'est froidement & nonchalamment.

Le sérieux & le morne régner dans tous les entretiens. Les Anglois disent que le parler gâte la conversation : aussi
ont-

ont-ils un grand soin d'éviter ce prétendu deffaut.

Une nation qui est portée par tempérament à la société, peut habiter une grande capitale : mais celle qui se fuit continuellement elle-même, doit vivre dans des bourgs séparés.

Il m'est impossible d'imaginer pourquoi on a bâti une ville en Angleterre qui contient presque toute la nation. Ce projet ne pouvoit convenir qu'à un peuple disposé, par sa gaîté naturelle, à chamber ensemble.

Je ne suis pas surpris qu'il y ait un Paris : mais je suis étonné, qu'il y ait un Londres.

Ce n'étoit pas la peine de bâtir une grande ville pour que chaque habitant y fut étranger. La plupart des Anglois s'expatrient en vivant au-milieu de Londres. On n'entend non plus parler d'eux que s'ils étoient au fonds des Indes-Orientales.

On m'a montré un habitant de cette ville (& je pourois en citer un bon nombre) qui depuis quarante-ans, se leve à six-heures du matin, fume ses deux-pipes de tabac à sept, prend quatre-tasses de thé à huit, se promene dans son jardin jusques à une heure après midi, mange son *Roast Beef*

B 5 à deux

à deux, boit ses deux-pots de biere forte à trois, avale ses trois-bouteilles de vin de Porto à quatre, se gorge de nouveau de thé à cinq, fume une seconde fois deux-pipes de tabac à six, & passe régulièrement le reste de la soirée à s'enivrer.

On a déjà calculé d'avance ce que cet homme aura fait pour la grande famille de Londres, dont il est un des membres depuis soixante-ans.

Il aura fumé soixante-quatre-mille-sept-cens-pipes de tabac, pris cens-vingt-neuf-mille quatre-cens-tasses de thé, mangé trente-deux-mille-huit-cent-cinquante livres de boeuf, bu quarante-mille-neuf-cens-cinquante-pintes de biere, humé soixante & dix-sept-mille six-cens-vingt-cinq-bouteilles de vin : quelle perte pour la société, quand un homme aussi sociable sera mort ?

L E T.

L E T T R E IV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.
LA guerre a introduit ici une espèce de jeu de hasard, où les citoïens avangent tous les jours une grande partie de leur bien. La scène se passe *au Café de Jonathan*; le fond du jeu est la dette de la nation, qu'on achette & qu'on revend continuellement: c'est la nation qui se joue elle-même, quelquefois le gouvernement est à 65—d'autrefois à 90.

Comme si la guerre n'avoit pas assez appauvri l'état, il y a des particuliers qui font encore tout ce qu'ils peuvent, pour achever de se ruiner.

Les nouvelles sur les espérances de la paix, ou la probabilité morale sur la continuation de la guerre sont le thermomètre de ce jeu de hasard; l'arrivée d'un courier donne une bonne carte au joueur, & le départ d'un autre les remet dans leur mauvais jeu.

J'entrai hier par curiosité dans ce tripot politique, où des joueurs actionnaires

achètent & vendent continuellement la monarchie ; il est impossible que je puisse l'exprimer l'avidité qui étoit peinte sur leurs visages ; toutes les passions qui accompagnent l'ambition & l'avarice, étoient représentées dans leurs traits. Un peintre qui voudroit représenter l'avidité, l'amour insatiable du gain, n'auroit qu'à donner le tableau de ce réduit.

Comme dans toutes les assemblées à jeu, il s'introduit des fripons, le *Caffé de Jonathan* a aussi les siens ; la plûpart de ceux-ci sont des ambassadeurs qui aiant le secret des couronnes, jouent à jeu sûr ; c'est-à-dire, qu'ils achètent, quand il convient ; & vendent, quand il faut.

Les combinateurs ont calculé que les dettes de la monarchie ont été rachetées & vendues un million de fois depuis qu'elles ont été contractées. C'est un commerce que la destruction de tous les autres commerces a introduit ici ; on jouera, jusques à ce que la paix ait mis fin aux espérances & aux craintes ; mais il restera un goût pour le jeu qui donnera du dégoût pour la tranquillité publique, ce qui fera que les joueurs verront recommencer la guerre avec plaisir ; car on aime à satisfaire ses passions.

L E T

LETTRE V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Londres.

ON voit un peuple en Europe qui se charge de la joie des autres ; son métier est de chanter & de jouer du violon : au lieu que les autres sont savans, celui-ci est joyeux ; c'est là sa profession. Les habitans de cette nation apprennent la musique en naissant, & ne finissent de chanter, qu'en mourant. Ils se répandent dans toutes les capitales, sans autre industrie que celle *del buon gusto*. On appelle ces gens-là des Italiens.

La plûpart sont coupés, comme les chevaux ; la musique leur est si chere, qu'ils lui sacrifient ce qu'ils ont de plus cher ; ils s'anéantissent eux-mêmes dans les notes, & enterrent leurs descendans dans les Ariettes.

Ils ne sont pas si bien reçus ici qu'ailleurs ; malgré *il buon gusto*, les François osent mépriser leur musique ; mais ici elle a ses sectateurs qui la prônent, & la mettent au-dessus de celle de la nation.

Je

Je fus invité ces jours passés à un concert vocal d'un de ces *virtuosi* Italiens qui chantent aux dépens de la postérité. Pour moi qui méprise tout ce qui est artifice, & qui ne trouve point beau ce qui est hors de la nature, je ne me divertis pas beaucoup à cette musique ; mon ennui augmentoit, à mesure que les applaudissemens redoubloient : de maniere que les beautés de cette musique, me conduisant de baïllement en baïllement, me plongèrent à la fin dans un profond sommeil, d'où je ne sortis qu'après que le pathétique des ariettes fût fini. Je te parlerai, peut-être ailleurs, de la dispute qui s'est élevée entre cette musique & la Française.

L E T T R E VI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

P L U S j'examine les moeurs des peuples au milieu desquels je vis, & plus je les trouve affreuses. Il se commet ici un crime, dont nous n'avons pas même d'idée à la Chine, je veux parler de l'infamie dont on couvre le mariage.

Hier,

Hier, comme je me promenois dans l'allée du Parc avec le Baronet, nous vîmes venir de loin une jeune dame extrêmement parée, suivie de deux-laquais à livrée. Il me sembla que, lorsqu'elle avoit été près de nous, elle avoit cherché les yeux de ce gentilhomme pour le saluer: & que celui-ci avoit tourné la tête d'un autre côté.

Lorsqu'elle fut un peu loin, je demandai au Baronet, qui étoit cette dame qu'il n'avoit point voulu saluer? C'est, me dit-il, une créature qui racrochoit les hommes dans les ruës, il n'y a que quelques semaines; & que depuis huit-jours un de nos gentilshommes Anglois a épousée. Cela vous étonne, poursuivit-il en appercevant en moi une émotion de surprise; mais rien n'est si ordinaire à Londres. Les François, ajouta-t-il, font leurs maîtresses des créatures de la plus vile prostitution: les Bretons vont plus loin, ils en font leurs femmes.

Nos mauvais lieux, continua-t-il, sont devenus des espèces de séminaires, où l'on va chercher aujourd'hui une épouse. Je pouvois vous faire voir dans cette capitale, un grand nombre de femmes qui, de ces endroits de débauche, sont passées au lit nuptial. Ailleurs

Alleurs les filles ne sont que filles : ici elles deviennent femmes. Elles commencent avec un grand nombre d'hommes, & s'unissent ensuite à un seul. Ne croiez pas, reprit-il, que cette bassesse du coeur humain soit chez nous le vice de la dernière populace, il est celui des hommes que la naissance & l'éducation devroient garantir de cette crapule.

C'est, lui dis-je en l'interrompant, porter la débauche jusques aux pieds des autels; c'est profaner une chose sainte, & prendre le ciel à témoin de sa prostitution. Je ne fais quel goût, repris je, on trouve (pour me servir d'une expression aussi sale que la chose) à remplir son lit de fumier, & couvrir par-là sa postérité d'infamie ?

Que voulez vous ! me dit-il ; ces mariages se font le plus souvent à l'insu de la raison. Il est cependant des Anglois assez extravagans parmi nous, pour y joindre la réflexion. Ils s'imaginent qu'en tirant ces malheureuses du sein du crime, elles contractent par-là avec eux une dette immense; qu'elles s'attacheront à eux par goût & les en estimeront d'avantage. Mais en ceci, ils se trompent; une femme n'estime jamais un homme, qui se méprise assez lui-même pour faire une action aussi basse & aussi honteuse. L E T-

LETTRE VII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

EN Europe tout le monde se mêle de politique. Lorsque les princes donnent des combats, ou qu'ils cessent de livrer des batailles, il y a toujours quelque conseiller privé qui dit son sentiment; mais pour l'ordinaire ses réflexions viennent trop tard.

La paix étoit faite lorsque le donneur d'avis, dont je t'envoie ici les remarques, indiquoit les termes auxquels on auroit dû la faire.

C'est un raisonnement qui tend à prouver qu'il ne sauroit y avoir d'union constante entre la France & l'Angleterre; & pour le démontrer, l'auteur remonte aux causes premières de cette division. Le discours est en forme de requête aux Agens des deux couronnes.

Trés

Très humbles REMONTRANCES AUX
Plénipotentiaires des Cours respec-
tives de France & d'Angleterre.

“ EXCELLENCES,

“ LES Rois vos maîtres vous ont
“ députés vers les Cours de St.
“ James & de Versailles, pour mettre fin
“ à la guerre qui afflige les deux peuples.
“ C'est une belle négociation : il est glo-
“ rieux d'être les instrumens du bonheur
“ du monde.

“ Pour réussir dans ce louable dessein,
“ vous vous êtes associées des hommes
“ habiles qui ont le Chiffre des cabinets
“ de l'Europe.

“ Vous-mêmes vous êtes des ministres
“ très éclairés, vous connoissez le génie
“ des peuples & les intérêts des couronnes
“ avec qui vous traitez ; depuis votre ar-
“ rivée dans les deux capitales on vous
“ a vu travailler sans relâche ; vous avez
“ eu des audiences, réglé des rendez-vous,
“ établi des conférences, fait des écritures,
“ aplani des difficultés, reçu des dépê-
“ ches, expédié des couriers, &c. &c. En-
“ fin vous êtes parvenus à faire signer des
“ pré-

“préliminaires aux Monarques dont vous
 “êtes les agens. • Alors ceux qui voient
 “déjà la paix dans ceux-ci, ont dit :”
 “*C'est un bel ouvrage : voilà deux grands*
 “*hommes : ils ont bien travaillé.*”

“Mais vos Excellences ne doivent pas
 “encore s'effuier le front ; de ces Pré-
 “liminaires & du Traité qui les suivra, à
 “une paix fixe & permanente entre les
 “deux couronnes, il y a tout juste (on en
 “fait le calcul) deux-mille-lieuës quarrées
 “en politique.

“Voici (sans être prophète en négo-
 “ciations) ce qui arrivera. Il y aura des
 “acclamations publiques, on fera des feux
 “de joie, on rendra à Dieu des actions de
 “graces, les batailles cesseront, les armées
 “se retireront, on se réjouira, on se re-
 “posera ; & cinq ou six-ans après, la guer-
 “re recommencera.

“C'est aujourd'hui une grande ques-
 “tion de savoir si on est à tems d'établir
 “un système de pacification entre la
 “France & l'Angleterre, c'est-à-dire, si
 “après tant de sièges & de batailles réité-
 “rées la guerre n'est pas devenue l'état
 “naturel de ces deux-puissances, & si les
 “traités de paix ne deviennent pas eux-
 “mêmes une source de troubles & de di-
 “visions.

“visions. Du moins de toutes les entre-
“prises de la politique, il n'en est point
“maintenant de plus difficile que celle-ci.
“Non seulement il s'agit de concilier des
“intérêts généraux, mais de passer l'é-
“ponge sur des passions particulières, tou-
“jours plus difficiles à réduire que les
“droits des couronnes; car, ne vous y
“trompez pas, Excellences; il y a du
“gros sang dans les veines des deux na-
“tions: cette suite de guerres meurtrie-
“res qui se sont succédées de génération
“en génération, ces combats réitérés par
“mer & par terre; cette foule de morts
“qui demandent vengeance à la postéri-
“té; cette antipathie accrue & fomentée
“par tant d'affassinats militaires, ne sau-
“roient s'effacer à la signature de quel-
“ques articles. On peut aisément ra-
“mener l'esprit de deux-nations que quel-
“ques guerres passagères ont aliéné; mais
“comment concilier celui de deux-peu-
“ples dont l'animosité s'est accrue par la
“succession des tems, & qui ont mis plu-
“sieurs siècles entre la vengeance & la
“reconciliation. Il est impossible de fer-
“mer tant de plaies sans que la cicatrice
“ne reste.

“ Au-

“ Aucun tempérament ne put concier la république Romaine avec celle de Carthage. Toutes les négociations & les traités de paix ne firent qu’irriter les deux-peuples : il fallut que cette dernière succombât, & que la destruction totale de l’une aquitiât toutes les haines & les animosités de l’autre : voilà peut-être l’abrégé de l’histoire politique des deux-nations.

“ Les Plénipotentiaires qui vous ont précédé dans les deux-Cours pendant plus d’un siècle, étoient comme vous des hommes très habiles ; ils travaillèrent avec une assiduité sans relâche à fixer cet état de pacification ; mais leur ouvrage fut aussitôt détruit que formé.

“ Je pourrois vous faire passer ici en revuë une foule de traités de paix entre les deux-couronnes conclus en différens tems, & en divers, lieux dans lesquels on avoit apporté toutes les précautions imaginables pour prévenir leur rupture, & vous faire voir qu’aucuns n’ont tenu ; mais on ne citera que celui d’Aix-la-Chapelle qui s’est passé sous nos yeux, dans lequel on étoit positivement convenu de ne plus se faire la guerre.

“ Voici

“ Voici, vous le savez, Excellences,
“ comme les deux puissances s’y expri-
“ ment.”

Soit notoire à ceux à qui il appartiendra
ou pourra appartenir en maniere quel-
conque :

L’Europe voit naître le jour que la
Providence avoit marqué pour le rétablisse-
ment de son repos. Une paix générale
succède à la longue & sanglante guerre
qui s’étoit élevée entre le sérénissime &
très puissant George II. par la Grace de
Dieu Roi de la Grande-Bretagne, de
France & d’Irlande, & le sérénissime &
très puissant Prince Louis XV. par la
Grace de Dieu Roi très Chrétien.

Dieu dans sa miséricorde a fait connoître
à ces puissances la voie par laquelle il
vouloit qu’elles se reconciliasent, & ren-
dissent la tranquillité aux peuples qu’elle a
somis à leur gouvernement ; elles ont
envoïé leurs Ministres Plénipotentiaires à
Aix-la-Chapelle, où étant convenus des
préliminaires d’une paix générale, à l’effet
de consommer dans le même lieu d’Aix-
la-Chapelle le grand ouvrage d’une paix
durable & solide, les hauts contractans
ont nommé & commis, munis de leur
pouvoir les très illustres & très excellens
seigneurs

seigneurs pour leurs ambassadeurs extraordinaires, Ministres Plénipotentiaires ; savoir : sa Majesté le Roi d'Angleterre le seigneur Jean Comte Sandwich, & pour le Roi très Chrétien le Comte St. Severin d'Arragon.

ARTICLE I. Il y aura une paix universelle & perpétuelle tant par mer que par terre, & une amitié constante entre les deux puissances, & entre leurs héritiers & successeurs, Roïaumes, états, provinces, païs, sujets, & vassaux de quelque qualité & condition qu'ils soient, sans exception de lieu ni de personne, en sorte que les parties contractantes apportent entre elles la plus forte attention à maintenir entre elles & leurs dits états & sujets, cette amitié & correspondance réciproque ; sans permettre que de part ni d'autre on commette aucune hostilité pour quelque cause & sous quelque prétexte que ce puisse être ; évitant tout ce qui pourroit altérer à l'avenir l'union heureuse rétablie entre elles, s'attachant au-contraire à prouver dans toute occasion ce qui pourroit contribuer à leur gloire, intérêts & avantages mutuels, sans donner aucun secours ni protection, directement ou indirectement, à ceux

ceux

ceux qui voudroient porter quelque préjudice à l'une ou à l'autre des parties contractantes.

II. Il y aura un oubli général de tout ce qui a été fait ou commis pendant la guerre qui vient de finir, & chacun au jour de l'échange des ratifications des parties sera conservé ou remis dans la possession de tous ses biens, honneurs & rentes dont il jouissoit ou devoit jouir au commencement de la guerre, nonobstant toutes les possessions saisies & confiscations occasionnées par la dite guerre.

“ Rien de plus précis que les termes
 “ de ce Traité. Il étoit impossible de s’y
 “ méprendre ; cependant aucun des Arti-
 “ cles ne fut observé. Les noms de
 “ Sandwich & de St. Severin étoient à
 “ peine effuïés, que la paix fut rompue,
 “ & qu’on se battit avec plus de fureur
 “ que jamais. Il ne faut point de causes
 “ aux deux-nations pour se faire la guerre ;
 “ il leur suffit d’un prétexte, & le premier
 “ qui se présente est toujours bon.

“ Dans les conférences qui se tinrent à
 “ Paris & à Londres au sujet des limites
 “ du Canada, on convint de part & d’au-
 “ tre de s’en rapporter à des commissaires,
 “ & cela étoit très sagement convenu ;
 I “ mais

“ mais on trouva que ces gens-là alloient
“ trop lentement : les deux peuples étoi-
“ ent pressés de se battre ; on leur substi-
“ tua l’artillerie. Il est vrai que le gros
“ canon mesure plus vite les limites que
“ des commissaires ; & à la honte des
“ conventions, on vit bientôt des combats
“ où on étoit tombé d’accord de n’avoir
“ que des arbitres. On étoit engagé bien
“ avant dans les batailles, avant qu’on se
“ ressouvint qu’on venoit de signer un
“ traité qui les deffendoit.

“ Les peuples anciens ne recommen-
“ çoient les combats, qu’après avoir rom-
“ pu les liens qui formoient la tranquillité
“ générale. Les traités de paix étoient
“ sacrés pour eux. C’étoit la partie du
“ droit public qu’ils observoient le plus
“ religieusement. Ils donnoient des ma-
“ nifestes & exposoient les motifs pour les-
“ quels ils reprenoient les armes. C’étoit
“ bien long. Les Anglois & les Fran-
“ çois ont imaginé une voie plus courte ;
“ ils se font la guerre en tems de paix.
“ Ce n’est qu’après que cinq ou six-armées
“ de suite ont péri, qu’on publie sur une
“ feuille volante les raisons pourquoi on
“ les a détruites : on commence par égor-
“ ger, & on plaide ensuite la cause des
Tom. V. C “ morts.

“ morts. On pourroit comparer la poli-
 “ tique de certaines Cours à la médecine
 “ moderne, qui tue par maniere de provi-
 “ sion, & qui donne ensuite les raisons
 “ pourquoi on est mort.

“ Il y a huit cens-ans qu'on fait des
 “ traités, & il y a huit cens-ans qu'on les
 “ rompt. On négocie toujours, & on se
 “ bat sans cesse.

“ On peut regarder les traités de paix
 “ comme les Romains de la politique mo-
 “ derne. C'est le país des fictions : ils
 “ ne contiennent que des mots : les ex-
 “ emptions, les exceptions, les restrictions,
 “ les annullent entierement. Il n'y a de
 “ réel que le parchemin sur lequel ils sont
 “ écrits.

“ Ce seroit un morceau de notre histoire
 “ politique très intéressant, que celle de
 “ la rupture des traités de paix.

“ Je n'ai pas besoin, Excellences, de
 “ vous tracer ici le tableau des vicissitudes
 “ des deux-nations, & des malheurs dans
 “ lesquels ces guerres ont plongé l'Eu-
 “ rope. Vous êtes du métier. Il suffira
 “ de vous dire que, depuis l'établissement
 “ des sociétés, l'univers ne vit rien de
 “ semblable. Tous les peuples du Con-
 “ tinent sont désolés. La partie du mon-
 “ de

“ de que nous habitons est devenue un
“ vaste désert. L’Europe prise en total est
“ aujourd’hui cinquante-fois moins peu-
“ plée qu’elle ne l’étoit du tems de l’an-
“ cienne Gaule. On citera peut-être les
“ Romains qui eurent des guerres plus
“ longues & plus opiniâtres que les nô-
“ tres ; mais ce grand peuple avoit des
“ moïens de population que nous n’avons
“ point. Si Rome par ses sièges & ses
“ batailles continuelles jettoit à bas d’un
“ côté les pièces de l’Univers, elle l’é-
“ taïoit de l’autre ; mais pour nous, nous
“ détruisons toujours, & ne réparons ja-
“ mais. Les citoïens que les guerres en-
“ levent sont perdus sans ressource pour
“ la république universelle. Nos gou-
“ vernemens n’ont point, pour ainsi dire,
“ de moïens de résurrection. Nos morts
“ ne reviennent plus ; la raison est celle-
“ ci : c’est qu’il n’y a plus de peuples
“ libres sur la terre ; un despotisme affreux
“ a tout abimé. Les guerres d’Europe
“ naissent de l’ambition des Rois : on ne
“ se bat pas pour une certaine chose, mais
“ pour une certaine personne.

“ Pour revenir aux divisions de la
“ France & de l’Angleterre, il y a une
“ cause

“ cause première de cet acharnement qui
 “ se trouve entre elles.

“ On va placer ici, Excellences, une
 “ esquisse de l'histoire politique des deux-
 “ gouvernemens. On y trouvera peut-
 “ être des points de vue qui ont échappé
 “ jusques ici aux faiseurs d'annales. Il
 “ seroit à souhaiter que ce tableau fut tou-
 “ jours présent à ceux qui sont chargés de
 “ négocier avec les deux-couronnes. Ils
 “ n'imagineroient pas alors de détruire par
 “ quelques courtes conférences l'ouvrage
 “ de dix-siècles. Cet abrégé est néces-
 “ saire. On en a besoin pour donner de
 “ l'éclaircissement à ces réflexions. C'est
 “ le journal de l'ambition des deux-cou-
 “ ronnes depuis la décadence des empe-
 “ reurs. Il est moins question ici de la
 “ chronologie des tems que de celle des
 “ événemens. On prend la chose d'un peu
 “ loin ; mais on n'en fera pas plus long
 “ pour cela ; ce sera d'abord fait.

“ Après que les Romains, qui avoient
 “ détruit toutes les nations, furent détruits
 “ à leur tour, le monde respira un peu.
 “ L'agitation générale, qui avoit duré pen-
 “ dant tant de siècles, causa elle-même un
 “ engourdissement universel. Les mo-
 “ narchies de France & d'Angleterre fu-

“rent du nombre de celles qui restèrent
“longtems assoupies. La Grande-Bre-
“tagne ne sortoit d’une domination étran-
“gère, que pour tomber sous une autre.
“Le Roi Alfred fut le premier qui ima-
“gina que les Anglois pouvoient avoir
“de l’ambition ; & l’histoire des révolu-
“tions de notre monde politique a décou-
“vert depuis, que ce prince n’avoit pas
“mal imaginé cela. Il leur fit apprendre
“à lire & à écrire, manda des pédans d’I-
“talie pour leur montrer le Latin, & éta-
“blit une université. Ce monarque ex-
“cita une révolution dans l’esprit, avant
“que d’en causer une dans la politique ;
“& c’est peut-être à cette première épo-
“que qu’il faut attribuer la part que les
“Bretons prirent depuis aux grands évé-
“nemens de l’Europe ; car l’ambition est
“une suite des connoissances de l’esprit
“humain. Alfred mit cette isle jusques
“alors presque inconnue sur un assez bon
“pied ; mais il s’en falloit beaucoup que
“l’Angleterre fut encore une puissance,
“puisqu’elle n’avoit pas encore les
“moïens de se soustraire à la domination
“du premier prince étranger qui vouloit
“la subjuguier.

“ Guillaume Duc de Normandie qui
“ la conquit donna une forme à ce qu’Al-
“ fred n’avoit qu’ébauché : & dès-lors
“ les Anglois commencerent à figurer un
“ peu en Europe.

“ Pendant ce tems-là, la France n’étoit
“ rien. Charlemagne qui avoit voulu re-
“ nouvellier l’empire Romain, étoit de-
“ venu trop fort, pour que ses successeurs
“ ne fussent très foibles : c’est presque
“ une règle certaine en politique qu’une
“ puissance qui s’établit subitement, se dé-
“ truit de même.

“ Cette monarchie bien plus petite
“ qu’elle n’est aujourd’hui, mais toujours
“ plus grande que l’Angleterre, n’avoit ni
“ sistême, ni forme de gouvernement. La
“ couronne étoit sans force, ses Rois passoi-
“ ent pour des magistrats sans pouvoir. Les
“ païsans formoient la milice du Roïaume.
“ C’étoient eux qui faisoient la guerre, &
“ ces guerres dépeuploient l’état sans
“ agrandir le domaine.

“ Sous le règne d’Hugues Capet, plu-
“ sieurs tîtres & seigneuries furent réunis
“ à la couronne, & dès-lors on entrevit de
“ loin que la France pouvoit devenir un
“ jour une grande puissance. On avan-
“ çoit toujours quoique lentement, & les
“ deux-monarchies se formoient ; les An-

“ glois surtout jettoient les premiers fon-
“ demens de leur puissance.

“ Un peuple inquiet par tempérament,
“ & à qui le climat a donné une humeur
“ bisarre, qui se tâte toujours, & trouve
“ ses endroits douloureux, n'a besoin
“ que d'une premiere motion. Depuis
“ Guillaume, ce peuple alla toujours dans
“ ses vuës sans s'arrêter en chemin.

“ La France avoit aussi des plans d'a-
“ grandissement. L'ambition de ces deux
“ peuples se rencontra ; on se battit. Les
“ François furent vaincus.

“ Philippe I. qui régnoit alors fut con-
“ traint de faire la paix, & de céder une
“ partie de son domaine aux Anglois. On
“ peut regarder cette concession de la
“ France comme le fondement de cette
“ désunion, qui rendit à jamais les deux-
“ nations irréconciliables.

“ Henry II. d'Angleterre avoit épousé
“ une femme que Louis le jeune de
“ France avoit répudiée à cause de ses
“ galanteries ; mais qui donnoit à la
“ Grande-Bretagne la Guienne & le Poi-
“ tou ; car on commençoit déjà à tout sa-
“ crifier à l'ambition : Henri crut que
“ deux-provinces valaient plus qu'une
“ honte.

C 4

“ Louis

“ Louis Roi de France, à qui on don-
 “ ne aujourd’hui le titre de saint, auroit
 “ agrandi cette couronne, si en s’appli-
 “ quant beaucoup aux choses du ciel,
 “ il n’avoit trop négligé les affaires de la
 “ terre. Sous son règne la religion abîma
 “ la politique. Il alla faire périr ses su-
 “ jets, & périt lui-même dans des croi-
 “ sades qui n’ajoutant rien à la gloire de
 “ Dieu diminuerent la sienne. Il auroit
 “ peut-être forcé les Anglois à sortir du
 “ Roïaume, s’il n’avoit voulu chasser les
 “ Turcs de leur païs. On ne peut lire
 “ l’histoire ancienne sans avoir pitié des
 “ peuples qui sont ainsi gouvernés. St.
 “ Louis fit une brèche à la monarchie
 “ Françoisise qui n’est pas encore réparée.
 “ En Angleterre Edouard I. eut bien
 “ des affaires. La plus importante pour
 “ lui fut de contenir l’humeur des An-
 “ glois ; car les Rois d’Angleterre com-
 “ mençoient déjà à vouloir dominer sur
 “ leurs peuples. Il jetta les premiers
 “ fondemens de ce commerce qui devoit
 “ un jour servir de base à la grandeur de
 “ la monarchie. Cependant la puissance
 “ politique rétrograda. La Grande-Bre-
 “ tagne fut forcée d’abandonner l’Anjou
 “ & la Touraine.

“ Sous

“ Sous le régime suivant tous les pro-
 “ jets d’ambition & de grandeur furent
 “ suspendus ; mais sous Edouard III.
 “ l’Angleterre reprit le fil de ses desseins ;
 “ on peut dire que ce Prince alla plus vite
 “ que l’ambition de la nation ; il voulut
 “ se rendre maître de la France par un
 “ défi : il proposa au Roi de jouer sa cou-
 “ ronne au premier sang, & de terminer
 “ les affaires générales par un combat
 “ particulier ; tant il est vrai que les
 “ grands princes ne sont souvent que de
 “ grands téméraires. Mais ne pouvant
 “ se battre lui seul, il mit les armes à la
 “ main de la nation & gagna la bataille
 “ de *Crecy*. Cette victoire ouvrit une
 “ seconde fois la porte de la France à
 “ l’Angleterre. La mer ne sépara plus
 “ les deux états : Calais devint frontière
 “ de la Grande-Bretagne.

“ A mesure que la France & l’Angleterre
 “ s’affoiblissoient réciproquement par des
 “ combats, le désir de s’agrandir augmen-
 “ toit dans la même proportion chez ces
 “ deux-peuples : de manière que les batail-
 “ les, en diminuant leur pouvoir, tenoient
 “ leur ambition en équilibre. La France
 “ vit pour quelques momens la couronne

“ d'Angleterre à ses pieds ; ce même E-
“ douard qui avoit voulu la disputer l'épée
“ à la main, lui en fit hommage ; mais ce
“ vassal étoit trop puissant pour ne pas
“ secouer ce titre. Edouard prit celui de
“ Roi de France, & fit la guerre pour ce
“ nom ; car on commençoit déjà à se
“ battre pour des mots : plusieurs nou-
“ velles provinces de la France passerent
“ sous la domination de la Grande-Bre-
“ tagne, qui s'affoiblissoit toujours en s'a-
“ grandissant.

“ Le Prince noir gagna la bataille de
“ Poitiers, où le Roi de France fut fait
“ prisonnier. Cet événement qui donna
“ naissance aux guerres civiles, auroit pu
“ à jamais rendre la France dépendante
“ de l'Angleterre ; mais l'ambition ne
“ fait pas toujours tout ce qu'elle doit, &
“ encore moins tout ce qu'elle peut.

“ Il est remarquable que la rançon
“ d'un prisonnier valut plus à l'Angleterre
“ que plusieurs de ses victoires. Une
“ foule de provinces furent de nouveau
“ assujetties à la Grande-Bretagne, en
“ échange du Roi détenu dans la Tour de
“ Londres. Tout s'affoiblissoit en France,
“ quand un seul homme rétablit tout ;
“ Bertrand du Guesclin remit la monar-
“ chie ;

“ chie ; & ce n'est pas le seul exemple
 “ que l'on trouve dans notre monde po-
 “ litique, où un particulier ait remis l'é-
 “ quilibre entre les couronnes.

“ Deux-Rois mineurs, Richard II. en
 “ Angleterre, & Charles VI. en France
 “ firent perdre de vuë pour quelque tems
 “ l'affaire de leur puissance. Des divi-
 “ sions domestiques les occuperent trop
 “ pour penser à leur grandeur.

“ Si dans ce tems de crise quelques
 “ peuples voisins eussent eu assez d'ambi-
 “ tion pour profiter des circonstances ;
 “ c'en étoit fait des deux-monarchies, &
 “ la position des affaires aiant pris alors
 “ une autre tournure, l'Europe auroit au-
 “ jourd'hui une toute autre face.

“ La populace d'Angleterre de tout
 “ tems effrenée se saisit des principaux
 “ citoiens de la république, & les fit
 “ mourir sans autre raison que celle de
 “ s'emparer de leurs richesses : preuve
 “ que ce gouvernement (malgré le plan
 “ d'agrandissement qu'il avoit formé)
 “ n'avoit point de liens qui retinssent
 “ dans de justes bornes la puissance ci-
 “ vile, qui doit toujours servir de base à
 “ la politique.

C 6

“ Tandis

“ Tandis que le petit peuple égorgeoit
“ les grands, le Parlement déposoit le Roi.
“ Il le priva de sa couronne avec la même
“ facilité qu'il auroit privé un particulier
“ d'une charge civile.

“ Pendant que régna Henri IV. les
“ affaires ne se rétablirent point en An-
“ gleterre, & la France ne remédia point
“ à ses troubles domestiques. Ces deux-
“ monarchies n'eurent d'autre occupation
“ que celle de se radouber elles-mêmes.
“ Un autre malheur pour cette dernière
“ monarchie fut que son Roi devint fréné-
“ tique, & comme si sa maladie se fût
“ communiquée à la nation, la plupart
“ des grands devinrent furieux. Ils
“ s'égorgent & s'arrachent la vie impitoï-
“ ablement. Le délire gagne les tribu-
“ naux de justice. La jurisprudence sou-
“ tient qu'on peut s'affaïner en toute
“ sûreté de conscience. Un docteur prou-
“ ve le système des meurtres, & appuie ses
“ démonstrations sur l'Évangile. Il est
“ difficile à l'esprit humain de pousser
“ plus loin ses erreurs.

“ L'Angleterre aiant mis ordre à la
“ hâte à ses affaires domestiques, se mit en
“ devoir de profiter des circonstances ;
“ l'occasion étoit des plus favorables ; sa
“ rivale

“ rivale n'en pouvoit plus : les factions
 “ la désoloient.

“ Elle gagna la bataille d'Azincourt,
 “ qui mit toute la France en deuil. Le
 “ trône de cette monarchie tendu de noir
 “ eut été renversé indubitablement, si les
 “ héros qui savent vaincre savoient profi-
 “ ter de leurs victoires. Le gain de cette
 “ bataille n'augmenta pas le pouvoir de
 “ cette couronne. L'Angleterre n'y a-
 “ quit que de la gloire. Il fallut qu'une
 “ révolution domestique acheva ce que
 “ les armes avoient commencé.

“ Le Roi Breton monte sur le trône de
 “ France par un mariage : voilà donc les
 “ deux nations réunies, mais toujours en-
 “ nemies. Il semble que rien n'ait pu
 “ concilier les Anglois avec les François,
 “ pas même la réunion des deux-couron-
 “ nes. Pour délivrer la monarchie de cette
 “ sujettion étrangere, il fallut que la Magie
 “ s'en mêlât : une servante, sans autre titre
 “ que celui de pucelle, fait ce que de
 “ grandes armées n'avoient pu faire.
 “ Charles VII. est sacré par son ordre, &
 “ tout le pouvoir d'Angleterre cède à une
 “ fille de cabaret ! On ne peut gueres
 “ rendre compte de l'histoire des deux-na-
 “ tions,

“ tions : partout la raison & la politique
 “ cède au fabuleux & à l'extraordinaire.

“ Les Anglois font chassés de la France.

“ Il ne leur reste qu'une porte * pour y
 “ rentrer.

“ Il semble que la France n'attendoit
 “ que l'évacuation des Anglois pour se
 “ radouber. Les dissensions domesti-
 “ ques l'avoient mise en pièces : Charles
 “ refondit le sistême, & par la réforme des
 “ abus rétablit l'ordre civil, qui, comme on
 “ l'a dit, est la base de la puissance poli-
 “ tique. Louis XI. établit le despotisme
 “ absolu en France, & par-là jetta les fon-
 “ demens de cette foiblesse qui l'a rendue
 “ depuis l'égale d'une isle, qui, avec la
 “ moitié moins de peuples qu'elle, lui a
 “ tenu tête pendant plusieurs siècles : ce
 “ Roi absolu rétablit le niveau, il mit
 “ comme un lest aux deux puissances.

“ Le règne d'Edouard ne fut pas long.
 “ Il n'eut le tems que d'être amoureux
 “ & barbare : deux-passions qui se con-
 “ tredifent, & qui se trouvent rarement
 “ ensemble.

“ L'Angleterre vit naître dans Richard
 “ son frere un monstre abominable : au
 “ lieu qu'aux autres princes il faut des

* Calais.

“ pas-

“ passions ou des vengeances pour être
 “ cruels, celui-ci l'étoit de sang froid. Il
 “ s'empara de la couronne sans y avoir au-
 “ cun droit. Il fit assassiner dans la Tour
 “ de Londres l'héritier légitime du trône;
 “ mais on ne fait qui fût le plus inhumain
 “ de Richard qui commit ce meurtre, ou
 “ de la nation qui le laissa commettre ;
 “ car les Anglois s'étoient déjà mis en
 “ possession de détrôner leurs Rois. Pour-
 “ quoi donc laisser la couronne à celui-ci ? |

“ Le règne de ce Tiran fut perdu pour
 “ l'ambition. On peut dire qu'il avilit la
 “ monarchie par ses cruautés, & par la
 “ condescendance qu'on avoit eu a les
 “ lui laisser commettre. Richard périt
 “ les armes à la main ; mort trop distin-
 “ guée pour un scélérat qui n'avoit régné
 “ que par des assassinats.

“ La Grande-Bretagne étoit donc beau-
 “ coup en arriere de ses desseins. Sa
 “ puissance n'avoit plus de point d'appui.
 “ La plûpart des établissemens d'Edou-
 “ ard III. avoient péri, il fallut étaier de
 “ nouveau la monarchie, & lui donner de
 “ nouveaux moïens de s'étendre au loin ;
 “ car les Anglois ne perdoient jamais l'i-
 “ dée de leur grandeur ; ils la suivoient
 “ toujours dans l'impuissance-même où ils
 “ étoient de la satisfaire.

“ Sous le Règne qui suivit celui du
 “ Tiran, on fit des loix, on rétablit l'ordre
 “ & par l'oeconomie, qui fut de tout tems
 “ la premiere vertu politique des gou-
 “ vernemens, on se vit état de former de
 “ grands desseins.

“ La France tantôt foible, & tantôt ré-
 “ tablie par ses Rois n'avoit qu'une puis-
 “ sance précaire.

“ C'est, je crois, en grande partie à
 “ François I. qu'il faut fixer la véritable
 “ époque de la grandeur de la France ;
 “ ce n'est point que sous son regne cette
 “ monarchie parvint à ce point d'éléva-
 “ tion où on la vit depuis ; mais ce prince
 “ créa, pour s'exprimer ainsi, un cahos
 “ de puissance politique que ses succes-
 “ seurs ne firent que développer.

“ Je crois aussi, Excellences, que c'est
 “ au tems de ce monarque qu'il faut fixer
 “ le plan d'agrandissement que chacune
 “ des nations forma, dont l'une établit pour
 “ système l'empire de la mer, & l'autre la
 “ domination de la terre. Peut-être que
 “ ces deux-nations ne s'en apperçurent
 “ pas elles-mêmes, car il y a des projets
 “ d'ambition qu'on ne découvre qu'après
 “ l'exécution.

“ On diroit que ces deux-nations éta-
 “ blif-

“ blissoient leur puissance comme à l’in-
“ su l’une de l’autre. La Grande-Bre-
“ tagne fit éclore insensiblement une ma-
“ rine, & établit tous les moïens de la
“ maintenir, sans que la France s’en ap-
“ perçût ou parût s’en appercevoir. La
“ France rassembla de puissantes armées
“ de terre, sans que l’Angleterre montrât
“ y faire attention.

“ Les François & les Anglois à force
“ d’avoir eu des guerres ensemble avoient
“ appris à dominer. Presque toutes les
“ guerres furent personnelles. C’est au
“ prix de leur sang qu’ils avoient aquis
“ l’empire sur tous les autres peuples de
“ l’Europe.

“ Henri VIII. en deffendant la messe
“ aux Anglois, établit irrévocablement la
“ désunion entre les deux-couronnes, qui
“ ne purent plus se donner réciproque-
“ ment des reines ; ce n’est pas que les
“ mariages entre souverains empêchent
“ les guerres ; mais il peut arriver quel-
“ quefois qu’ils suspendent les batailles,
“ & qu’ils aient honte d’assassiner eux-
“ mêmes leurs propres générations.

“ On peut dire que le projet d’agran-
“ diffement de l’Angleterre formé depuis
“ tant de siècles ne fut gueres exécuté que
“ sous

“ sous Elizabeth. L'adversité avoit ap-
 “ pris à régner à cette reine, & c'est la
 “ meilleure école des souverains. Elle
 “ mit un échafaut à la république d'An-
 “ gleterre, & l'étaïa de tous côtés. On
 “ voit par ses établissemens qu'elle con-
 “ noissoit les principes du gouvernement
 “ politique & civil.

“ Pendant que l'Angleterre jettoit de
 “ nouveaux fondemens de puissance, la
 “ France que François I. avoit fait paroî-
 “ tre sur un nouveau théâtre, livrée après
 “ lui à des dissensions domestiques & à
 “ des guerres civiles, s'abîmoit sous ses
 “ propres ruines. Calvin avoit porté un
 “ coup mortel à la monarchie ; ce n'est
 “ pas à cause que les François ne croïoient
 “ pas à la messe (c'est une chose à la quel-
 “ le fort peu de gens s'intéressoient) ;
 “ mais parceque la réforme étoit le pré-
 “ texte des révolutions de tous ceux qui
 “ avoient de l'ambition. Pendant plu-
 “ sieurs régnes on ne voit que troubles &
 “ séditions.

“ La France ordonne elle-même le
 “ meurtre de ses sujets, & choisit le nom
 “ d'un saint appelé Barthelemi pour l'as-
 “ sassinat général. Si l'Angleterre qui
 “ avoit prodigué tant de sang pour affoi-
 “ blir

“ blir la France, avoit fait un der-
 “ nier effort, c'en étoit peut-être fait en-
 “ core de cette monarchie ; mais, comme
 “ je l'ai déjà observé, l'ambition ne fait
 “ pas toujours tout ce qu'elle peut ; &
 “ bien en vaut à l'Europe ; car il y au-
 “ roit longtems qu'elle seroit soumise à
 “ un seul maître. Un Jules César mo-
 “ derne l'eut asservie indubitablement.

“ Henri IV. parut : la France en avoit
 “ besoin ; mais son Règne passa comme
 “ un éclair. A peine est-il assis sur le trône
 “ qu'un horrible assassinat l'en précipite,
 “ & la monarchie reste toujours foible.

“ Cependant la Grande-Bretagne ne
 “ perdoit pas de vuë sa puissance. Elle
 “ préparoit dans le silence les moïens de
 “ cette navigation, qui devoit un jour lui
 “ donner l'empire de la mer. L'adminis-
 “ tration Françoisse ne la prévint point
 “ dans ses desseins. Elle lui laissa le tems
 “ de s'agrandir.

“ Le Règne de Louis XIII. qui succéda
 “ à celui de Henry IV. n'étoit gueres
 “ propre à retirer la France de cet état
 “ d'engourdissement où tant de malheurs
 “ domestiques l'avoient plongée. Ce
 “ prince sombre, foible, & dissimulé étoit
 “ trop indéterminé pour choisir un plan,
 “ &

“ & le suivre méthodiquement. Riche-
“ lieu son ministre que l’histoire met au
“ nombre des grands hommes parcequ’il
“ fit de grands changemens, n’avoit pas
“ assez de ce génie universel qui portant
“ ses vuës sur les siècles futurs démêle
“ les événemens à venir. Ce ministre
“ qui voïoit tout, ne vit pas que l’An-
“ gleterre jettoit les fondemens d’une
“ Marine prodigieuse. Il ne s’occupa
“ qu’à abaisser la maison d’Autriche, &
“ les grands du Roïaume afin de dominer
“ sur tout. Il faisoit des comédies, tandis
“ qu’il auroit fallu faire des vaisseaux.
“ Mazarin qui lui succéda étoit un trop
“ mal-honnête homme pour songer au bien
“ de l’état ; il ne pensa qu’à ses affaires do-
“ mestiques.

“ Pendant que l’Angleterre travailloit
“ à dominer sur les mers, son gouverne-
“ ment éprouva une crise. Le Règne de
“ Jaques I. foible & languissant, la mit
“ au niveau de la France. Charles I. n’é-
“ toit pas propre à rétablir les affaires.
“ Cromwell parut qui renversa le trône,
“ & fit mourir le Roi.

“ Après ce tragique événement, la ré-
“ publique reprit la vigueur : le tiran ré-
“ tablit l’ordre au-dedans, & fit respecter
“ l’état

“ l'état au-déhors. Il ajusta toutes les
 “ pièces de la puissance politique de ma-
 “ niere qu'elles formassent un tout formi-
 “ dable. La plûpart des établissemens
 “ qui soutiennent aujourd'hui ce gou-
 “ vernement sont de lui.

“ En voiant l'état florissant sous Olivier,
 “ on pourroit soupçonner que la tyrannie
 “ est bonne à quelque chose. Jamais
 “ sous aucun Roi légitime l'Angleterre
 “ n'étoit parvenue à ce haut-dégré d'é-
 “ lévation. Le meurtrier de Charles jouit
 “ pendant toute sa vie du fruit de son
 “ horrible politique. Non seulement il
 “ fut tranquille, mais même distingué.

“ Si quelque chose peut enhardir les
 “ particuliers à s'élever à la puissance sou-
 “ veraine par un crime énorme, c'est la
 “ déférence que les têtes couronnées eurent
 “ pour cet usurpateur. La plûpart des
 “ Rois rechercherent à l'envie son alliance,
 “ & à sa mort plusieurs Cours prirent le
 “ deuil.

“ Pendant cette scène tragique à Lon-
 “ dres, Louis XIV. parut : il balança le
 “ pouvoir de l'Angleterre, & quelque-
 “ fois fit pancher la balance de son côté.
 “ Ce règne prodigieux découvrit des res-
 “ sources dans cette monarchie que, les
 “ Rois

“ Rois ses prédécesseurs n'avoient point
 “ vues. Louis créa pour ainsi dire un se-
 “ cond Roïaume, & donna un autre génie
 “ à ses peuples.

“ C'est essentiellement à cette dernière
 “ époque qu'il faut rapporter le sistême
 “ d'agrandissement des deux couronnes
 “ qui acheverent de s'emparer des deux-
 “ élémens.

“ La France mit sur pied des armées de
 “ terre innombrables, & l'Angleterre des
 “ flottes considérables. Les deux-théa-
 “ tres se joignirent & n'en firent qu'un de
 “ troubles & de divisions.

“ Peut-être que la lassitude & l'épuise-
 “ ment des moiens eussent ramené à la fin la
 “ tranquillité entre les deux-peuples; mais
 “ il arriva un événement dans le monde
 “ qui rendit les querelles éternelles. L'a-
 “ varice fit la découverte de plusieurs
 “ mines riches dans les nouveaux mon-
 “ des.

“ L'Angleterre par son industrie se ren-
 “ dit maîtresse de celles du Brésil, & alors
 “ les prétextes ne manquerent plus, par-
 “ ceque les ressources ne tarirent jamais.

“ La révolution qui se fit dans l'esprit
 “ humain acheva d'irriter les deux-na-
 “ tions ;

“ tions ; chacune se prétendit supérieure
 “ dans les arts & les sciences.

“ De toutes les rivalités la plus dange-
 “ reuse est celle qui tire sa source de l'en-
 “ tendement ; parceque les connoissances
 “ lui servent d'aliment. La religion en
 “ divisant la croïance aliéna les cœurs ;
 “ enfin la différence des gouvernemens
 “ mit la dernière main à cette désunion.

“ Voilà, Excellences, les causes pre-
 “ mières de ces guerres continuelles entre
 “ les deux-nations ; causes qui exciterent
 “ de la division chez presque tous les peup-
 “ les de l'Europe ; car la France & l'An-
 “ gleterre, étant devenues deux grands
 “ états, intéresserent tous les autres gou-
 “ vernemens dans leurs querelles.

“ Les sièges & les batailles n'aïant pu
 “ mettre fin aux brouilleries générales,
 “ on imagina souvent des systèmes de pa-
 “ cification perpétuelle. Henry IV. Roi
 “ de France fut le premier qui travailla à
 “ ce plan ; mais ce généreux prince mon-
 “ tre plutôt par-là les vertus d'un bon pere
 “ de famille, que celles d'un habile politi-
 “ que. Son système manquoit par les
 “ principes. Un abbé de St. Pierre, qui
 “ passa toute sa vie à rêver politique, traita
 “ cette matiere avec autant de tiédeur que
 “ peu de succès.

“ En dernier lieu Jean Jaques Rousseau
 “ citoïen de Geneve a donné une ébauche
 “ d'une paix perpétuelle ; mais les
 “ moïens qu'il propose sont impraticables ;
 “ rien n'est étaïé dans son plan. Il laisse
 “ derriere lui des lacunes qu'il ne rem-
 “ plit point. On peut dire que cet écri-
 “ vain d'ailleurs célèbre n'est pas un
 “ grand magicien en matiere d'intérêts
 “ des princes ; il est plus forcier dans son
 “ *devin de village* ; du moins sa musique
 “ est plus variée que sa politique.

“ Jaques pour établir le prodige d'une
 “ paix générale, en forme un plus grand ;
 “ c'est-à-dire, que les souverains cesseront
 “ d'avoir de l'ambition, & qu'en faveur de
 “ son projet, ils seront justes & moderés.
 “ Il voudroit établir un tribunal suprême,
 “ où les monarques seroient jugés juridi-
 “ quement, & il fait de la plûpart des
 “ Rois de l'Europe des juges à paix.

“ Il propose de faire de la république
 “ universelle un gouvernement confédéra-
 “ tif, où les mœurs, la religion, & les
 “ coutumes liassent toutes les parties, &
 “ il oublie que c'est précisément ce qui les
 “ désuniroit. C'est trop présumer des
 “ monarques que de vouloir qu'ils soient
 “ justes & moderés, qu'ils n'emploient ni
 “ la

“ la violence ni la force ouverte. Il en
“ est qui choisiroient de n’être point Rois,
“ plutôt que de l’être à ces conditions-là.

“ Il en est de-même des nations : c’est
“ assurément méconnoître cette foule de
“ mortels qu’on appelle peuple, que de les
“ croire capables de s’accorder sur leur
“ bonheur respectif. Si Dieu le pere de-
“ scendoit sur la terre, & qu’il proposât à
“ toutes les nations un plan général de
“ bonheur éternel, il s’en trouveroit qui
“ s’y opposeroient, & qui aimeroient mi-
“ eux descendre aux enfers, que de souf-
“ crire à un traité général du ciel.

“ L’humanité est faite ainsi ; & ce ne
“ seront ni des mots ni des livres qui la
“ changeront.

“ Il ne faut pas croire non plus qu’on
“ puisse régler les intérêts des princes dans
“ une diette générale, comme on l’a sou-
“ vent imaginé. Les sociétés politiques
“ seroient dissolues, avant qu’on les y eut
“ rien arrangé. A mesure qu’on auroit ra-
“ doubé l’Europe d’un côté, elle crouleroit
“ de l’autre ; on n’auroit pas plutôt décidé
“ les anciennes prétentions, qu’il s’en for-
“ meroit de nouvelles ; car chaque généra-
“ tion voit former de nouveaux droits, &
“ chaque droit établit de nouvelles pré-
TOM. V. D “ tentions.

tentions. L'établissement d'une cour
 suprême pour borner l'ambition des sou-
 verains est impraticable. Pour porter
 les Rois à avoir de la modération, il
 faudroit régler le mouvement de leur
 coeur, & cette morale n'est point du
 ressort des diètes, établies uniquement
 pour discuter les intérêts des princes.

Si cet événement arrive jamais, (on
 parle d'une paix générale, fixe & perma-
 nente dans tous les membres du corps
 politique de la république universelle)
 ce ne sera que par un arrangement for-
 tuit de causes secondes : si cet âge d'or
 a jamais lieu sur notre hémisphère, il
 faut le dire ici à la honte des sociétés ci-
 viles, ce sera à l'insu de la raison hu-
 maine : il faudra que les Rois n'en
 soient pas informés, que les peuples
 l'ignorent, & que la politique elle-mê-
 me n'en sache rien.

Indépendamment de ces causes géné-
 rales de désunion entre la France &
 l'Angleterre qu'on vient de rapporter,
 il en est encore d'autres particulières.

Une des principales est, que les deux-
 gouvernemens à la paix se trouvent tou-
 jours dans un état de forces respectives :
 on diroit qu'il y a comme une gageure
 entre

“ entre les agens des deux-couronnes,
 “ pour laisser les choses sur l'ancien pied.

“ Après la signature du traité de paix,
 “ chaque nation s'applique à radouber sa
 “ puissance. L'une recrute des soldats, &
 “ l'autre construit des vaisseaux. La France
 “ remplit la terre de ses armées, & l'An-
 “ gleterre couvre les mers de ses flotes;
 “ & de ce nouvel état de force à celui des
 “ sièges & des batailles, il n'y a d'autre
 “ intervalle que l'occasion de se battre.

“ Les plénipotentiaires ne sont pas phi-
 “ siciens: ils ignorent l'influence des
 “ élémens: aucune de leurs négociations
 “ ne tend à retrécir la mer, ni à donner
 “ des bornes à la terre. Leur politique
 “ n'est pas plus adroite pour prévenir les
 “ ressources qui donnent à une des na-
 “ tions les moïens de païer des subsides,
 “ & à l'autre ceux de faire la guerre. Il
 “ ne leur vient jamais dans l'esprit de
 “ couper les sources des richesses des nou-
 “ veaux mondes, qui en se penchant toutes
 “ d'un côté, excitent les troubles & les di-
 “ visions parmi les deux-peuples.

“ Outre tous ces vices de négociations,
 “ il y a encore ceux des circonstances, des
 “ mal-entendus, des contretens, & des
 “ positions gênées.

“ La paix présente est un coup de po-
“ litique forcé qui prépare lui-même à une
“ nouvelle guerre. Il falloit la faire plu-
“ tôt, ou attendre plus tard. Il y a des
“ tems malheureux, où il vaut mieux lais-
“ ser donner des combats que de les sus-
“ pendre. Les canons sont alors les plus
“ habiles plénipotentiaires qu'on puisse
“ emploïer, & les champs de batailles les
“ meilleurs congrès. Et ces tems sont
“ ceux où les traités de paix, laissant à cha-
“ cun ses prétensions & ses inimitiés, ne
“ servent qu'à irriter d'avantage les puis-
“ sances qui mettent bas les armes.

“ Pendant ces pauses qui ne sont gueres
“ que des suspensions d'armes, on rétablit
“ de part & d'autre ses forces; on respire,
“ l'on reprend haleine, & l'on se bat en-
“ suite avec plus de fureur que jamais.

“ La paix particuliere de la France &
“ de l'Angleterre dispose à de nouveaux
“ combats. On a dit, & quelques mau-
“ vais politiques ont écrit, que les guerres
“ du nord pouvoient être séparées de cel-
“ les du reste de l'Europe; mais on a mal
“ dit, & l'on n'a pas bien écrit. Ce n'est pas
“ connoître la liaison qu'il y a entre le corps
“ Germanique & le reste des états de l'Eu-
“ rope que de penser ainsi. De tout tems
“ l'Allemagne

“ l’Allemagne influa sur les affaires de
 “ notre monde politique : ce fut elle qui
 “ rompit autrefois les fers qu’avoient forgé
 “ les Romains, & qui délivra le monde de
 “ la servitude universelle.

“ Ses guerres sont celles de toutes les
 “ nations, il faut nécessairement que les
 “ premières puissances y prennent part,
 “ quand ce ne seroit que pour maintenir
 “ l’équilibre, & empêcher qu’il ne s’y
 “ forme un trop grand pouvoir lequel,
 “ après avoir augmenté considérablement
 “ ses forces, pourroit se mettre en état d’é-
 “ craser tous les autres.

“ En laissant subsister les divisions en
 “ Allemagne, il arrivera de deux-choses
 “ l’une : ou la maison d’Autriche écrasera
 “ celle de Brandebourg, & dans ce cas
 “ la France reprendra les armes pour pré-
 “ venir sa trop grande puissance, ou le
 “ Roi de Prusse abîmera la Reine de Hon-
 “ grie, & dans ce cas le conseil de ce mo-
 “ narque sera d’abord tenu. Frédéric passera
 “ le Rhin : or quelque soit celui de ces
 “ deux événemens qui arrive, il faudra né-
 “ cessairement que la guerre recommence
 “ entre les deux-couronnes. L’histoire uni-
 “ verselle de l’Europe ne fournit presque
 “ point d’exemples que la maison de Bour-

“ bon se soit mêlée des affaires d'Alle-
 “ magne, sans que la Grande-Bretagne n'y
 “ soit intervenue.

“ Passons à d'autres observations.
 “ Quand de trois-puissances qui font la
 “ paix aucune n'est satisfaite, il est mo-
 “ ralement impossible que la tranquillité
 “ subsiste. La France se plaint, l'An-
 “ gleterre se fâche, & l'Espagne gronde.

“ La première croit céder trop, la se-
 “ conde pense qu'on ne lui donne pas
 “ assez ; & la dernière est convaincuë
 “ qu'elle met plus du sien au traité qu'elle
 “ ne devoit.

“ Tout le monde perd au marché de la
 “ paix. La puissance conquérante elle-
 “ même n'est pas au niveau de ses dépen-
 “ ses. Il s'en faut d'une somme immense
 “ que la paix indemnise l'Angleterre
 “ des fraix de la guerre : il n'y a pour
 “ cela qu'à voir le nouvel état de ses det-
 “ tes nationales.

“ La France perd ses troupes, ses fi-
 “ nances & une portion de son domaine.
 “ L'Espagne en est pour ses vaisseaux, ses
 “ riches trésors, & un continent dans le
 “ nouveau monde.

“ Aucune de ces couronnes qui met-
 “ tent bas les armes ne fait la paix par
 “ con-

“ convenance. C’est le besoin d’un côté
“ & la nécessité de l’autre qui signent au
“ traité; on continueroit à se battre si l’on
“ en avoit les moïens; ce ne sont pas les
“ motifs de guerre, mais les finances qui
“ manquent. Les batailles ne finiroient
“ pas si les caiffes militaires n’étoient é-
“ puisées.

“ Il y a un endroit dans cette paix qui
“ la rend d’avance impraticable. Les
“ coups que l’Angleterre vient de frap-
“ per sur mer sont trop marqués; ils ont
“ épouvanté la France, au point qu’elle a
“ conçu qu’il faut qu’elle cesse d’être puis-
“ sance ou quelle rétablisse sa marine; &
“ dès lors la guerre recommencera; car
“ c’est la pierre d’achopement contre la-
“ quelle tous les traités de paix vont se
“ briser.

“ Peut-être que les bévues d’état seront
“ encore un autre obstacle: on rougira à
“ la paix d’avoir fait tant de fautes pen-
“ dant la guerre, & on cherchera à laver
“ cette honte.

“ Depuis qu’il y a des gouvernemens
“ chez les hommes, & que la politique
“ se mêle de conduire les nations, on ne
“ vit rien de semblable.

“ La premiere puissance belligérante
“ s’est écrasée d’elle-même: on l’a vu

“ s'affaïffer sous le poids de sa propre gran-
 “ deur. Des alliances mal combinées,
 “ des batailles mal données, des vuës mal
 “ dirigées sont émanées de son conseil su-
 “ prême ; elle s'est appliquée à donner
 “ des batailles sur terre, tandis qu'il ne
 “ falloit donner que des combats sur mer ;
 “ elle a envoïé des forces formidables en
 “ Allemagne, & a dégarni ses colonies :
 “ ce sistême de diversion a très bien servi
 “ ses ennemis, dont toutes les entreprises
 “ ont réüssi.

“ Ses généraux ont secondé sa mauvaise
 “ politique. La plûpart ne se sont pas
 “ battus pour l'état ; ils n'ont fait la guer-
 “ re que pour leurs querelles personnelles.
 “ Les uns ont fait des trêves honteuses,
 “ & n'ont pensé dans celles-ci qu'à s'en-
 “ richir ; les autres ont fait périr des ar-
 “ mées considérables par des marches &
 “ contremarches inutiles ; & tous ont
 “ aimé mieux se laisser vaincre, que de per-
 “ mettre à leurs rivaux la gloire d'être
 “ vainqueurs.

“ La dernière puissance belligérante a
 “ encore plus mal manoeuvré. La pos-
 “ térité la plus reculée se souviendra avec
 “ étonnement d'un événement aussi singu-
 “ lier.

“ Si

“ Si on lisoit dans une relation de quel-
“ que partie de l’Amérique septentrionale,
“ qu’il y avoit deux-peuplades qui se
“ faisoient la guerre depuis plusieurs an-
“ nées ; & qu’une de celles-ci pressoit une
“ troisieme peuplade sa voisine & autre-
“ fois son alliée, de se déclarer en sa fa-
“ veur, dans un tems qu’elle auroit pu
“ le faire avec avantage ; mais que celle-
“ ci avoit attendu que l’autre fut écrasée
“ pour joindre ses armes aux siennes, se faire
“ battre & ne signer vîte la paix que pour
“ paier tous les fraix de la guerre : on di-
“ roit, voilà une peuplade bien stupide.

“ On donne ce beau projet à deux-
“ M - - s très inhabiles : hommes sans
“ capacité, qui donnoient des avis réitérés
“ sur l’impuissance de la Cour où ils ré-
“ sidoient, sans connoître ses ressources.

“ Malgré cet arrangement de causes se-
“ condes qui portent à la guerre, il ne
“ seroit pas impossible d’établir un sistême
“ de paix entre les deux-couronnes ; mais
“ il faudroit pour cela s’écarter de cette
“ routine des traités ordinaires.

“ Peut-être que le peu d’articles sui-
“ vants avanceroient plus ce grand ou-
“ vrage que ce tas de négociations jus-
“ ques ici inutiles.

I. Ne point signer de traité de paix, que les affaires d'Allemagne ne soient terminées.

II. Fixer la marine d'Angleterre, & l'état militaire de la France.

III. Annuler le traité de Cromwell, & rendre libre le commerce du Portugal.

IV. Convenir que la première des deux puissances qui romproit la paix, & qui commettrait la première des hostilités tant par mer que par terre, outre les fraix de la guerre, paieroit à l'autre une somme de cent-millions tournois.

V. Faire garantir ces articles par toutes les puissances de l'Europe.

“ Cette garantie universelle qui rameneroit la paix générale trouveroit peu d'obstacles.

“ Les deux-tiers de l'Europe, épouvantés des bruits de guerre qui se passent dans l'autre, s'y prêteront volontiers. C'est une maxime reçue en politique que, lorsque deux ou trois-gouvernemens s'addonnent aux vertus militaires, il est dangereux pour les autres de n'être que spectateurs ; car les puissances beligerantes, après avoir fini la conquête des peuples guerriers, commencent à attaquer ceux qui ne le sont pas. Peut-être qu'il y a maintenant une disposition

“ à cette garantie pacifique qui ne s’est pas
 “ rencontrée en Europe depuis Charle-
 “ magne.

“ Le Pape est un prince pacifique. La
 “ religion lui met la palme à la main.

“ Les Vénitiens ensévelirent leurs ver-
 “ tus militaires sous les ruines du Roïaume
 “ de Candie. Le sistême de la républi-
 “ que est celui de la paix.

“ Genes a appris à ses dépens à ne plus
 “ faire la guerre.

“ L’Espagne sort d’éprouver que son
 “ état naturel n’est pas celui des combats ;
 “ & on peut présumer que dans le mo-
 “ ment présent elle signeroit une garantie
 “ de paix jusques à la fin du monde.

“ On vient de forcer le Portugal à se
 “ battre, & son coup d’essai sur la guerre
 “ n’est pas des plus propres à lui faire
 “ prendre du goût pour les vertus mili-
 “ taires..

“ La Moscovie est à la veille de n’être
 “ occupée que de ses affaires domesti-
 “ ques. La moitié de la couronne im-
 “ périale qui est dans le tombeau tient en
 “ échec celle qui occupe maintenant le
 “ trône. Si dans la position présente des
 “ choses, on offroit à cette Cour d’en-
 “ trer dans la ligue pacifique, il est à pré-

“ fumer qu'on l'y trouveroit très dif-
 “ po'ée.

“ Les Provinces-Unies seroient enchan-
 “ tées d'entrer dans le projet d'une suspen-
 “ sion d'armes. La dernière guerre pres-
 “ que générale de l'Europe n'a pu leur
 “ mettre les armes à la main ; c'est que
 “ leur système aujourd'hui est celui des ri-
 “ chesses & non des conquêtes.

“ La Saxe ne demanderoit pas mieux,
 “ après l'évacuation des troupes étrange-
 “ res, que de garantir un traité de pacifica-
 “ tion.

“ Les petits états de l'empire sont si
 “ las de la guerre, qu'ils voudroient qu'on
 “ fit une paix qui durât jusques à la fin du
 “ monde.

“ Copenhague & Stockholm souhaite-
 “ roient qu'on mit bas les armes dans le
 “ Nord, & qu'on ne se battit plus de dix-
 “ siècles.

“ Il n'y a que le Roi de Prusse en Al-
 “ lemagne qui ait encore envie de se bat-
 “ tre, & voilà précisément pourquoi il
 “ faudroit l'en empêcher par un accord
 “ général.

“ Mais quand même la plûpart de ces
 “ gouvernemens ne voudroient pas garan-
 “ tir cette paix, on pourroit les y forcer.

“ A

“ A l’exception des trois grandes na-
 “ tions, la France, l’Angleterre, & la
 “ maison d’Autriche, on peut regarder les
 “ autres états comme des puissances in-
 “ termédiaires, subornées & dépendantes,
 “ Elles sont proprement la mécanique
 “ des ressorts qui font mouvoir la machine
 “ de l’Europe.

“ Résumons encore ; l’Italie qui don-
 “ noit autrefois la loi à l’univers, n’a au-
 “ jourd’hui aucune puissance. Un pré-
 “ tre à Rome, un despôte à Naples &
 “ quelques corps de nobles dans les ré-
 “ publiques la retiennent dans la dépen-
 “ dance.

“ Le Duc de Modene ne peut mettre
 “ sur pied que deux-mille-hommes, y com-
 “ pris sa compagnie de gardes du corps.
 “ La plus grande de ses armées ne com-
 “ pose gueres qu’un petit détachement.

“ Les républiques de Luques & de
 “ Saint Marin n’ont point de troupes.

“ Le Roi de Sardaigne qui auroit quel-
 “ quefois envie de se mêler des guerres
 “ de l’Europe, est trop resserré aujourd’hui
 “ dans ses états, pour penser à de nouvelles
 “ conquêtes. Depuis l’établissement de
 “ Dom Carlos & de Dom Philippe en Italie,
 “ ses

“ ses vertus militaires sont si à l'étroit,
 “ qu'elles n'ont pas assez de place pour se
 “ retourner.

“ La plûpart des petits états du Nord
 “ pris séparément n'ont ni force ni puis-
 “ sance.

“ La Russie dont on vient de parler
 “ n'est point supérieure à ces états : son
 “ despotisme a tout abîmé. C'est le païs
 “ natal de la servitude. Quoiqu'on en
 “ dise, elle n'a point de puissance réelle ;
 “ parcequ'on ne sauroit trouver des sol-
 “ dats, là où il n'y a que des esclaves.

L E T T R E VIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
 Cham-pi-pi, à Londres.*

de Madrid.

DI E U forma le monde, ensuite il se
 reposa : mille-ans après il créa l'Es-
 pagne. C'est le païs le plus nouveau de
 la terre : on diroit qu'il sortît hier du
 néant, tant sa politique, ses arts & ses
 finances ont resté en arriere. Il s'en faut
 de vingt-siècles qu'il ne soit au niveau des
 autres états de l'Europe.

Les

Les autres peuples se sont formés par la réflexion, l'âge, le tems, l'ambition & un certain désir naturel de s'agrandir : celui-ci n'a point fait d'expériences, il a perdu jusques au fruit de son amour-propre. Malheur le plus grand qui puisse arriver à une nation ; car, quand ses propres passions ne la soutiennent pas, il faut que sa puissance politique diminue.

L'ambition ici est subordonnée à la paresse. Ce vice de l'ame qui, partout ailleurs est foible & languissant, a en Espagne toute l'activité des plus violentes passions. On ne travaille point, par le désir qu'on a de ne rien faire. C'est la seule activité qui reste aux Espagnols.

L'engourdissement est général. Ce sommeil létargique a attaqué toute la nation. Il y a quelque agitation à la Cour : mais cette agitation ne tend qu'à faire du bruit. On s'y donne du mouvement, on s'y agite, on s'y démène ; & à la fin tout ce travail va se perdre dans l'affoupissement général.

L E T

L E T T R E IX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

L E S trois couronnes de France, d'Angleterre & d'Espagne viennent de signer les préliminaires de la paix. Les intérêts des couronnes en Europe se démontent comme une pendule. On met l'aiguille de la paix & de la guerre à l'heure qu'on veut.

Par ces préliminaires, l'union de la France avec la maison d'Autriche finit; car c'est un usage établi ici que, lorsqu'on n'a plus besoin de ses alliés, on les abandonne. On commence la guerre ensemble & on fait la paix séparément. Après la mêlée & la déroute des combats, chacun se rallie sous les étendarts de ses intérêts.

A la suite des dissolutions des alliances les plus solennelles, tu croiras peut-être que ces associations politiques ne peuvent plus se renouer: mais les rois d'Europe sont convenus entre eux de n'avoir point de mémoire, & d'oublier jusqu'au ressentiment

timents

timent que doit causer la rupture de pareils engagements ; & bien leur en vaut : n'y aiant aucun ou presque aucun prince qui n'ait abandonné son allié ou ses alliés après le traité de paix.

L E T T R E X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

J E t'ai parlé dans une de mes précédentes du danger qu'il y a ici pour la religion de perfectioner l'entendement. A peine un homme est-il savant qu'il devient Athée ; il ne fait pas plutôt quelque chose qu'il ne croit à rien.

Le peuple n'est pas assez éclairé pour imaginer qu'il n'y a point de dieu ; cet effort d'esprit n'est réservé qu'à ceux qui ont des lumieres supérieures. J'ai lu les ouvrages de la plûpart des beaux génies Européens ; ils inclinent presque tous à l'Athéisme. Plus un homme a aquis de savoir, & moins il est persuadé de la divinité.

On remarque que la religion en Europe suit l'ignorance des peuples, & que
moins

moins les nations ont de savoir & plus elles sont persuadées de l'existence de Dieu.

En Suisse, où le climat, & peut-être d'autres causes, empêchent que les hommes n'aient de l'esprit, tout le monde croit à un être suprême.

Depuis que la France a renouvelé les arts, il y a une infinité de gens qui nient un premier principe.

Mais en Angleterre, où le savoir est plus profond & où chaque citoïen se pique d'avoir des connoissances, le país est rempli d'Athées.

Pour moi, si j'étois Européen, je voudrois être Suisse; car j'aimerois mieux ignorer beaucoup de choses, que d'être savant au point de savoir qu'il n'y a point de Dieu.

L E T.

LETTRE XI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.
LES professions les plus viles sont exercées ici par ce qu'il y a de plus grand; tous les Seigneurs de ce Roïaume tiennent cabaret, & font une taverne publique de leurs maisons. On y dine & on y soupe pour son argent. Le maître du logis, après le repas, n'y présente point la carte, comme cela se pratique au *King's-Arms* ou à *Bedford-Head*, mais une rangée de domestiques tend la main à la porte, & fait rançonner les convives; on paie plus cher son repas que si on l'achetoit dans une maison publique.

Quand un grand d'Angleterre vous invite à manger chez lui, il faut fouiller aussitôt dans sa poche, pour savoir si on peut avoir cet honneur-là. Cette taxe tient lieu de gages aux domestiques, c'est-à-dire, que c'est le public qui entretient ici le luxe des grands: on invite les gens chez soi, pour mettre un impôt sur ce qu'on leur donne gratuitement. Les Lords vendent leur table; on ne paie point le maître, on donne l'argent aux valets.

Je ne connois point d'oeconomie plus mal entendue que celle-là, ce marché n'est utile ni à ceux qui convient, ni à ceux qui sont conviés. Pour quelques salaires de moins, les maîtres sont obligés de faire une dépense de plus, c'est-à-dire, de donner à manger, quand ce ne feroit que pour faire avoir le salaire aux domestiques ; car quels feroient les valets qui voudroient servir pour rien ?

Mais on n'en paie pas moins leurs salaires, tous les grands sont solidaires des gages des domestiques ; comme ils mangent réciproquement les uns chez les autres, ils les paient alternativement : il n'y a que les étrangers qui ne tiennent point de table à Londres, qui perdent à ce marché ; car ils paient les domestiques des autres, & personne ne paie les leurs.

Il en résulte un autre inconvénient, c'est que les seigneurs ne peuvent recevoir au nombre de leurs convives, que des gens riches ou aisés ; ce qui ne suppose pas toujours des hommes d'un rare mérite, ou du premier talent : c'est se priver de gaieté de coeur de la partie de la société, si ce n'est la plus utile, dumoins presque toujours la plus agréable.

L E T.

L E T T R E XII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

de Londres.

L'Utilité des papiers publics ne se borne pas ici à la politique, elle s'étend à toutes les choses de la vie civile, y compris les déshonnêtes. Ces feuilles sont extrêmement commodes, & aucune autre nation de l'Europe n'en a encore imaginé de si propres à corrompre les mœurs.

Il n'en coûte que trois-sols-sterling à une fille de dix-huit-ans, pour apprendre au public qu'elle ne peut plus supporter les rigueurs du célibat dans lequel elle languit depuis longtems. Avec trois-shellings, elle peut faire savoir à tous ceux à qui il appartiendra que, s'il y a quelqu'un disposé à lui en faire secouer le joug, elle est prête à s'y prêter.

Il est vrai que, pour la forme, elle prononce le mot de mariage; mais les gens qui sont au fait de ces avertissements, savent bien à quoi s'en tenir.

Il n'y a pas longtems qu'on lisoit l'article suivant dans un de ces papiers.

AVERTISSEMENT.

“ Une demoiselle de dix-huit-ans, dont
 “ la taille est au-dessus de la moïenne, qui
 “ a le visage rond, le teint beau, les yeux
 “ bleus, le nez petit, la bouche un peu
 “ grande, les dents belles, la gorge bien
 “ placée, le tour du bras charmant, la
 “ main potelée, la jambe bien faite & le
 “ pied mignon, souhaite de se marier à
 “ un homme d'environ vingt-cinq-ans.
 “ Cela ne feroit rien, quand ils ne feroient
 “ pas tout-à-fait accomplis. Mais il faut
 “ qu'il ait la taille d'un militaire, le vi-
 “ sage oval, le front large, les cheveux
 “ noirs, les yeux chatains, le nez aquilin;
 “ n'importe que celui-ci soit un peu gros
 “ & long; la bouche vermeille, la poi-
 “ trine large, la respiration libre, le re-
 “ gard fixe, la démarche fiere & qu'il ne
 “ soit pas embarrassé avec le beau sexe. On
 “ ne le veut pas tout neuf; il faut qu'il
 “ ait servi: mais qu'il ne soit pas usé.

“ A l'égard des qualités du coeur, on
 “ exige qu'il soit amoureux, sans être ja-
 “ loux; que les lettres qu'on écrira à
 “ Ma

“ Madame lui parviennent fans être déca-
“ chetées par Monsieur sur tout point de
“ questions aux domestiques.

“ Au-reste j’oublois de dire qu’il doit
“ avoir une grande fortune, car la demoi-
“ moiselle n’en a point. Elle ne se marie
“ que pour aller tous les soirs à l’opéra de
“ *Hay Market* ou à la comédie de *Drury-*
“ *Lane* ; pour avoir un carosse coupé,
“ deux-filles de chambre, quatre-valets-
“ de-pied, &c.

“ S’il y a quelque candidat qui ait ces
“ qualités, il peut se trouver, dimanche
“ prochain à midi, dans la grande allée
“ du parc, où les premières entrevuës se
“ feront, &c. &c.”

Un Cavalier se présenta, & huit-jours après le même papier annonça au public la consommation du mariage : mais comme il ne parla ni des témoins ni du ministre, on prétend que la partie de l’himen n’est pas perdue pour le mari, & que ce n’est qu’un refait.

Que dis-tu de la liberté d’un peuple, qui permet à un journaliste de faire garder les manteaux à tout un roïaume ? si un auteur à la Chine étoit assez téméraire pour oser mettre un tel avertissement dans une gazette, il seroit arrêté, & sur le champ
le

le mandarin, qui préside sur les moeurs de la nation, lui feroit donner la bastonnade.

L E T T R E XIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

LES Angloises ne se servent point d'eunuques dans leur domestique. Ces gens-là sont trop foibles ; pour peu qu'ils fatiguent, ils sont d'abord pouffifs. Elles prennent à leur service des hommes entiers, forts & vigoureux, qui puissent résister aux fatigues du ménage. Ces eunuques-hommes s'appellent des laquais. Une des premières qualités pour obtenir leur place est d'être bien faits ; car les femmes, pour n'avoir point de vilaines tentations, choisissent de beaux garçons. Elles emploïoient autrefois des femmes : mais elles ont trouvé que ce service-là ne les menoit à rien ; & elles s'accoutument beaucoup mieux de celui des hommes, qu'elles instruisent à cet effet au secret de leurs chambres.

Une

Une dame passe toute la matinée dans son appartement avec deux ou trois grands garçons poudrés & musqués qui s'empres-ent à la servir ; & parmi eux il y en a toujours un qui fait mieux son devoir que les autres : aussi est-il distingué. C'est l'eunuque blanc du ferrail qui a des prérogatives & des privilèges. Quelquefois l'émulation est égale ; alors la distinction est la même.

Il y a cependant des dames bisares qui choisissent des Affricains, pour les employer au même usage que les Européens, ce qui passe pour une dépravation ; car, disent les femmes de goût, tandis que nous pourons nous servir des blancs, pourquoi employer des noirs.

Si les moeurs perdent à cet usage, la population y gagne ; car on remarque que, depuis l'établissement des laquais à Paris, les femmes de qualité ne sont plus si stériles.

Il est vrai que les héritages ne sont pas possédés d'une manière plus légitime, & que les descendans d'un grand se trouvent souvent les fils de valets-de-pied.

Ce qui étoit autrefois une immodestie, est à présent une décence. Une femme jadis n'auroit pas osé se montrer nulle part

tête-à-tête avec un homme ; aujourd'hui une jeune personne du sexe galope les ruës & les promenades publiques, avec un laquais qu'elle tient sous le bras & avec qui elle s'entretient. Il suffit qu'elle ait ce qu'elle appelle son domestique, pour regarder tout le monde effrontément.

Autrefois les femmes, pour paroître en public, étoient obligées de s'associer avec d'autres ; ce qui demandoit bien des recherches : aujourd'hui elles ont d'abord fait, elles prennent un homme.

L E T T R E XIV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL y a un projet d'agrandissement chez les princes Européens, qui sera toujours la cause de la destruction des peuples, & la ruine des états. Les monarques Chrétiens ne peuvent point demeurer dans les limites où la providence les a placés, il faut toujours qu'ils ajoutent de nouveaux états aux anciens ; & c'est de cette usurpation générale que naissent les guerres particulières. Un souverain peut former le dessein d'envahir une province, fans

sans que huit à dix-princes n'entrent en ligue deffensive ou offensive ; car si plusieurs souverains ont un intérêt que la puissance de celui à qui on l'enlève diminue, d'autres en ont un, qu'elle augmente : ainsi chacun prend les armes pour sa propre cause, & les batailles commencent.

On a démontré mille-fois aux Rois, que la conquête du continent le plus florissant ne sauroit les indemniser de la perte de cent-mille de leurs sujets, cependant ils se dévastent sans cesse & s'écrasent toujours.

Il a souvent été parlé de donner à l'Europe une paix fixe & permanente ; il n'y auroit qu'un moïen, je veux dire, que toutes les puissances du monde chrétien passassent entre elles un concordat, par lequel elles s'obligeroient de ne pas sortir des limites où elles se trouvent actuellement. Mais que dis-je ? C'est le projet le plus ancien qu'ait jamais formé la politique moderne. C'est une promesse qu'on fait toujours, & qu'on ne tient jamais. Tous les traités de paix en Europe sont scellés de cette clause & c'est cette clause qui rend tous les traités de paix inutiles. L'effroi, le carnage, l'horreur & l'épouvante régneront toujours dans cette partie de l'univers, jusques à ce qu'un prince

plus heureux ou plus entreprenant que les autres, ait fait de vastes conquêtes, & rompu cet équilibre qui fait le malheur des peuples. Quelle funeste extrémité, que d'être forcé à souhaiter le despotisme universel, pour arriver à la tranquillité générale ! C'est le système de la servitude qui préfère l'esclavage à la mort.

L E T T R E X V.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

DA N S tous ou presque tous les états d'Europe, il y a une distance infinie de la théorie des loix à leur pratique. On n'ouvre gueres le Parlement d'Angleterre, qu'on ne renouvelle la défence sur les jeux de hasard; & cependant au mépris de celle-ci, on s'y livre ici sans aucun ménagement. Le mal est que ceux qui font la loi, sont les premiers à la violer.

Il y a ici auprès de la Cour un tripot honoraire, où les grands du Roïaume s'assemblent tous les jours, & où ils se ruinent depuis le matin jusques au soir. On le regarde comme un privilège de la noblesse; il n'est pas permis à tout le monde

de

de d'y apporter son argent, & d'y déranger sa fortune; il faut plus de brigues pour être admis dans cette assemblée de joueurs, qu'on n'en emploie pour devenir membre du Parlement. Il seroit à souhaiter, pour l'avantage des familles & le bien de l'état, que les tenans de ce corps brelandier fussent encore plus difficiles qu'ils ne le sont; on ne verroit pas tant de maisons dérangées & de familles réduites à la mendicité à Londres. On dit que c'est un droit de la noblesse, comme si elle pouvoit en avoir au préjudice des loix fondamentales.

La loi contre les jeux de hasard en Angleterre est donnée sur la tête des grands comme sur celle des petits; il n'est permis à aucun sujet de l'enfreindre, sans encourir les peines portées par la loi. Ces mêmes peines doivent être augmentées dans la proportion du rang des transgresseurs; parceque le mauvais exemple des grands, qui corrompent le peuple, est un crime de lèse-majesté commis contre la république. Que deviendroient les meilleures sociétés, si les principaux citoïens s'arrogioient le droit de corrompre la constitution.

E 3

On

On demande si la noblesse Bretonne n'a pas la liberté de s'assembler dans un lieu privilégié, où séparée du reste du corps de la nation, elle puisse jouir de l'immunité de sa naissance. Sans doute qu'elle a ce droit ; mais à celui-ci n'est pas attaché le privilège de se soustraire aux devoirs de citoïen : ce privilège seroit alors une tyrannie ; car tout ce qui est contraire aux loix, est une violation d'état.

Ce sont de ces abus qui subsistent, parce que ceux qui sont préposés pour y veiller, sont intimidés par les rangs & la naissance des transgresseurs. On peut présumer hardiment que, si un juge à paix faisoit une descente dans le breland, & qu'il enlevât l'argent & les joueurs, le tout seroit de bonne prise ; il n'y auroit aucun de ces messieurs qui pût produire le moindre titre qui l'autorisât à faire ce que les loix deffendent. Il faudroit murer cette maison, quand ce ne seroit qu'à cause de la corruption qu'elle répand parmi les grands ; car il en est de ce tripot, comme de tous les autres subalternes, où on commence par être dupe, & on finit par être fripon.

LET-

LETTRE XVI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.
VOICI un grand exemple de la corruption des gouvernemens d'Europe. La paix générale est faite : les deux plus petits états du monde viennent de déshonorer les plus grandes puissances de l'univers. Les plénipotentiaires de celles-ci ont signé leur honte.

La postérité verra avec étonnement que deux-peuples composés de huit à dix-millions de citoïens aient donné la loi à plusieurs nations qui contiennent plus de cinquante-millions d'hommes.

L'Angleterre a dépouillé la France d'un grand domaine en Amérique ; elle a aquis sur l'Espagne une souveraineté ; & le Roi de Prusse qu'on vouloit dépouiller, reste comme il étoit avant la guerre ; le tout après un grand nombre de sièges & de batailles qui ont duré près de deux-lustres.

Il ne faut point attribuer ces événemens à la fortune, qui pour l'ordinaire n'a point

ces fortes de constances ; mais les rapporter à des causes naturelles.

Il étoit moralement impossible que cela put être autrement. Les deux grands corps qui faisoient la guerre avoient une mauvaise administration ; au-lieu que les autres avoient une conduite réglée. Chez l'une de ces dernières puissances belligé-rantes, le Roi conduisoit l'état ; & dans l'autre, les sujets garantissoient la républi-que ; au-lieu que dans les premières, per-sonne ne veilloit sur le gouvernement.

La puissance des états n'est pas dans le nombre des hommes, mais dans l'ordre politique, civil & militaire. Les bras ne servent de rien, où les têtes manquent. Il n'y a qu'à voir dans les histoires an-ciennes, comment Alexandre avec une poignée d'hommes défit l'armée innom-brable de Darius. Cela est toujours ar-rivé ainsi, & arrivera toujours de même.

Les guerres, ainsi que toutes les autres choses du monde, ont besoin d'être bien conduites pour réussir, sans quoi elles échouent.

Un prince qui instruira lui-même ses troupes, qui les disciplinera, qui les con-duira en personne au combat, qui sera lui-même son général & son conseil, qui fuira
la

la volupté, le luxe & les plaisirs, aura nécessairement l'avantage sur le monarque, qui n'aura pas la moindre idée des vertus militaires, qui se laissera conseiller par ses sujets, qui aura des maîtresses & des favoris, qui sera foible, & à qui la volupté & l'amour des plaisirs feront faire des choses contraires à ses intérêts - - - . Je dis qu'un tel prince aura le dessous, fût il le souverain des trois-quats de l'univers.

L E T T R E XVII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

C E peuple est si dévot, que cela va jusques à l'irreligion. Il croit à tout, excepté à Dieu. Il adore les Saints, & prie la Divinité. Il faudroit faire une réforme dans le ciel, pour rectifier la religion en Espagne. Il y a trop de bienheureux dans le paradis des Espagnols. Les vœux qu'ils adressent au trône céleste sont interceptés à motié-chemin, ils n'arrivent point jusqu'à lui.

La Sainte Vierge, comme on l'appelle ici, reçoit les premiers honneurs du culte. Elle a enfanté le Christ, ce qui lui attire des honneurs suprêmes. Sans la mere, le fils seroit plus vénéré.

La religion, faite pour dissiper les ténèbres de l'esprit, contribue ici à obscurcir l'entendement. La superstition fille du despotisme & de l'ignorance, tient tous les sens enchaînés. Avant que de travailler pour l'état, on fête les saints. La république vient après les bienheureux. Deux-cens-jours dans l'année sont employés à les invoquer. Pendant ce tems-là l'état languit, & le gouvernement est sans action. Que dis-tu d'un peuple, chez qui la religion a tant d'influence, qu'elle appauvrit l'état principal & coupe le nerf de la puissance politique ?

LET.

L E T T R E XVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LE peuple Anglois se deffend, & attaque ceux qui s'en prennent à ce qu'il appelle sa liberté. Il ne se sert pas du gros canon ; mais il emploie la petite artillerie de la bouche, avec laquelle il fait un feu continuel.

Chez lui la batterie des discours & des écrits ne cesse jamais : une fois qu'il a ouvert la tranchée des paroles, il ne leve point le siège que la place du parti qu'il veut détruire ne soit rendue. Il a tant hué, tant crié, tant sifflé que le ministre à qui il en vouloit s'est enfui, & lui a abandonné le champ de bataille.

Ce qui m'étonne, c'est que ce ministre ait résisté si longtems aux chansons, & aux murmures du public. On méprise d'abord ces sortes de choses & on n'en fait point de cas : mais à la fin l'impatience prend & l'on abandonne tout.

Peut-être que le ministre auroit encore tenu bon : mais un Breton du Nord l'a

tant tracassé qu'il à perdu patience. Ce Breton, qui n'étoit qu'une feuille de papier volant n'a point eu de repos qu'il ne l'ait vu hors de l'enceinte des murs de *St. James* : & n'a quitté la plume que lorsqu'il a su qu'il s'étoit exilé des affaires.

En France, on eut imposé silence à l'auteur, & la dispute auroit fini là : mais ici le gouvernement n'a pas le pouvoir d'empêcher d'imprimer ce qu'il n'a pas envie de lire. C'est un privilège de la nation ; & de la maniere qu'il est exercé ici, on peut dire qu'il est exclusif à l'Angleterre. Du-moins il n'y a en Europe aucun autre peuple qui osât s'exprimer avec tant de licence. Il y a actuellement mille-François à la Bastille, qui mourront en prison, pour avoir écrit, comme on l'appelle en France, trop librement ; quoi qu'il s'en faille beaucoup que cette liberté défendue, se soit portée aussi loin que le fait la liberté permise en Angleterre.

Je ne fais point si je me fais aux préjugés Anglois, ou si je commence à avoir des idées justes sur la liberté des citoïens : mais mes oreilles ne sont plus si choquées, lorsqu'un auteur, en écrivant, dit qu'un tel ministre en a menti s'il en impose sur un fait public. Cependant, comme le mot
me

me paroît toujours crud, je disois dernièrement à un Breton ; ne vaudroit-il pas mieux, dans ces occasions se servir d'une périphrase & dire ? un tel ministre a déguisé la vérité. Pourquoi ces détours ? me répondit-il : dès qu'un ministre ment, où est la difficulté de dire qu'il a menti ; ainsi que, lors qu'il trahit sa patrie, de dire que c'est un traître.

L E T T R E XIX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

DEPUIS que le Baronet a renoncé aux sciences spéculatives, il ne lit plus que des brochures. Il dit pour raison qu'il ne faut faire aucune dépense en génie pour cette lecture, & qu'elle laisse l'esprit comme elle le trouve. Il ajoute que ces écrits ne contiennent point de choses ; mais seulement des mots : qu'on n'a pas besoin d'application pour les lire : que le travail est seul pour les yeux. Il prétend qu'un Anglois qui a parcouru trois-mille-brochures en sa vie, n'a pas tant usé son génie, que celui qui a lu cent-pages de Monsieur Loke sur l'entendement humain.

Graces

Graces au goût de son âge, il a de quoi se fatifaire ; car on compteroit plutôt les grains du sable de la mer que les brochures qui paroissent tous les jours dans cette Capitale. Il y a un demi-siècle qu'on n'a pas fait un livre en Angleterre, quoiqu'il n'y en ait eu aucun, où on en ait tant imprimé. Jamais on ne vit tant d'écrits & si peu d'ouvrages.

Un certain penchant pour les écrits légers & superficiels a pris le dessus, & a absorbé ce génie profond & spéculatif, qui, à ce qu'on ma dit, formoit autrefois le caractère Anglois.

Il n'est gueres possible de deviner la raison pourquoi les Bretons sont devenus si superficiels, & pourquoi dans leurs écrits on a remarqué beaucoup de cet esprit volatil qu'ils méprisoient tant autrefois.

Quelques-uns l'attribuent à cette grande affluence de livres françois qui se sont introduits dans cette île ; car on prétend que les maladies de l'esprit se communiquent comme celles du corps, & que c'est ce qui fait que les Anglois sont si superficiels ; mais j'ai de la peine à croire que ce soit la véritable raison ; d'autant plus qu'en comparant les âges, on trouve que les meilleurs ouvrages Anglois furent écrits.

écrits dans le tems que les François écrivant beaucoup, les Anglois les lisoient d'avantage.

Je crois que l'éducation que l'on donne aujourd'hui aux Bretons y influe beaucoup. Les premiers âges de la vie, d'où dépend, pour ainsi dire, la forme du génie, se passent en frivolités. Avant que le maître de danse, de musique & d'armes, & celui qui enseigne à monter à cheval aient achevé leurs écoles auprès de leurs élèves, le tems où l'on doit donner de la solidité à l'esprit est passé. Ces académies qui ne forment que les corps, laissent l'entendement comme la nature l'a formé; c'est à-dire, à défricher. Il n'y a presque plus d'étude méthodique & suivie; les Anglois ainsi que les François ne font qu'effleurer les sciences. Le goût général est pour les amusemens frivoles. Ce génie de bagatelles qui tire sa source de l'éducation passe dans les écrits. Les Anglois qui étoient autrefois graves & sérieux, sont devenus assez gais, & enjoués: ils emploient beaucoup dans leurs entretiens ordinaires les jeux de mots, les quolibets & les double-entendes; & mettent beaucoup de paroles dans leurs discours, ce qui rend
leurs

leurs ouvrages confus & prolixes ; car les livres sont comme les conversations.

Ce penchant à ne rien savoir est secondé d'une littérature politique, qui consiste à ne rien apprendre.

Il paroît ici tous les matins un large in-folio divisé en douze éditions différentes, remplies de paroles & vuides de sens, dont soixante-mille-exemplaires sont distribués régulièrement dans tous les quartiers de la ville.

Ces papiers, comme on les appelle ici, ne sont pas plutôt sortis de la forge, que le public les dévore avec avidité.

Comme ces feuilles ne contiennent ni diction ni choses, elles accoutument l'esprit à ne réfléchir sur rien, & lui ôtent par là l'habitude de penser profondément. Peut-être que d'autres causes ont produit ce changement. Il faut si peu de chose en Europe pour causer une révolution dans l'esprit humain, que les plus petites causes secondes suffisent pour cela. Que cinq ou six-femmes mettent chacune au monde un enfant, dont les organes soient bien disposés à recevoir les impressions des sciences : en voilà assez pour que le génie d'une nation prenne une autre tournure. C'est à la mere du Chancelier

Bacon, à celle de Newton, de Loke, d'Adiffon & à quelques autres, que l'Angleterre doit la gloire qu'elle a acquise dans les lettres.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

DE tous les gouvernemens Européens, celui d'Espagne est le plus foible, & le plus languissant. C'est qu'aucune branche du pouvoir politique n'est à sa place.

Un tribunal inique, sous prétexte de religion, détruit les vertus civiles & remplit l'état d'ames laches, & superstitieuses.

Un corps innombrable de célibataires diminue continuellement la population.

Une richesse de fiction affoiblit l'opulence réelle.

Un grand état accessoire séparé par de vastes mers absorbe le principal.

L'agriculture abandonnée, le trafic détruit, l'inaction établie, les fabriques délaissées, &c. sont les causes principales de son état d'engourdissement.

Pour

Pour rétablir cette monarchie, il faudroit,

- I. Abolir l'inquisition.
- II. Diminuer le clergé.
- III. Faire fermer les mines.
- IV. Abandonner l'Amérique.
- V. Défricher l'Espagne.
- VI. Encourager l'industrie.
- VII. Renouveler les arts.
- VIII. Augmenter les manufactures.
- IX. Multiplier le commerce.

Mais il faudroit pour cela changer totalement le système général, & il y a trop de gens intéressés à laisser les choses comme elles sont : ainsi il est à présumer que ce gouvernement ira toujours en décadence, jusques à ce que devenu dans un état extrême de foiblesse, il devienne la proie de quelqu'un de ses voisins.

LET.

LETTRE XXI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

de Londres.

L'Amour en Europe prend toutes sortes de formes. Il y a des païs, où il devient postillon; il en est d'autres où il se métamorphose en coureur; en Angleterre, il se fait chasseur. Une jolie femme qui monte à cheval est sûre, pour m'exprimer ainsi, de sauter le fossé de l'amour.

On dit qu'une certaine Milédi, qui avoit mis en usage toutes sortes de moïens pour se faire aimer d'un seigneur, imagina pour dernière ressource de grimper à cheval & de courre le renard, qui étoit la passion favorite du cavalier. Dans une de ses courses, elle franchit un fossé que lui-même n'avoit pu franchir; cet effort de beauté lui réussit. Cela lui attacha si bien le coeur de son amant, qu'il l'aima toute sa vie. Cet exemple fut suivi, il y eut tout plein de Milédis en Angleterre, qui se mirent en campagne pour sauter le fossé.

En

En France les femmes tirent vanité de blesser des hommes, en Angleterre elles font gloire de tuer de bêtes. A Paris, on envoie des billets-doux : à Londres, on envoie des lievres.

Si tu vois ici ces galopeuses de renards, tu renoncerois pour toujours au beau sexe. Elles sont hommes depuis la tête jusques au buste, & l'on ne peut gueres définir ce qu'elles sont depuis le buste jusques aux pieds.

Malgré la bravoure dont se piquent ces héroïnes en gibier, on peut dire qu'elles ne remplissent pas l'objet de cette passion, & qu'elles restent à moitié-chemin de la chasse.

Chaque art a une vertu utile à la société. La chasse est l'image de la guerre ; cet exercice fortifie le corps, & l'accoutume aux fatigues qui en sont inséparables. Peut-être même donne-t-il du courage & sert-il à former la bravoure : dans ce sens il convient aux hommes, mais il ne peut convenir à des femmes, puisqu'il ne produit point en elles cet effet. J'ai vu de ces héroïnes de renard devenir si foibles par cet exercice, qu'à trente-ans elles ne pouvoient presque pas se tenir sur leurs pieds.

Les

Les femmes ont beau se parer des qualités des hommes, leur foiblesse s'échappe toujours par quelque endroit. D'ailleurs quand il seroit vrai que cet exercice pût leur donner de l'ardeur & du courage, le monde n'en a pas besoin. Les femmes ne sont déjà que trop fortes par leur propre foiblesse, que seroit-ce donc si cette foiblesse se changeoit en courage ?

La nature a partagé les qualités; elle a donné aux femmes la douceur, la modestie, la modération & la patience; lorsqu'elle a attribué aux hommes la force, l'ardeur, la bravoure & le courage.

Toutes les fois qu'on voudra changer cet ordre des vertus, on remplira la société de troubles, de désordre & de confusion.

L E T-

/

L E T T R E XXII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

O N a reçu des lettres de France qui occupent beaucoup les nouvellistes d'Angleterre. Un courier extraordinaire a porté l'avis que l'esclave favorite du Roi très Chrétien avoit soupé* avec l'Ambassadeur du Monarque de la Grande-Bretagne. Les politiques ne savent que penser d'une démarche si délicate. Les sentimens là-dessus sont partagés. Les uns craignent qu'elle ne tende à la ruine totale de l'Angleterre, & les autres à la destruction entière de la France.

Ceux qu'on appelle ici les Jacobites soutiennent que chaque plat qu'on a servi sur la table de l'esclave a coûté un million-sterling à l'Angleterre, & les Antigallians prétendent au-contraire que ce sera la France qui le paiera. Comme dans toutes les affaires épineuses de la politique on trouve des *mezzi-termini*, il y a des

* Ce souper n'a pas eu lieu.

gens

gens qui croient que la Cour de Versailles fera la dépense des ragouts, & la Cour de Saint James celle des entremêts. Il y a pourtant des politiques qui n'augurent rien de mauvais de ce repas, & ceux-ci croient que toute la politique du souper se borne aux mêts. On est seulement embarrassé de savoir comment l'Agent de la couronne d'Angleterre se fera tiré du cérémonial de ce repas, vis-à-vis d'une dame qui, à ce qu'on dit, a toutes les nuances du goût, & qui fait à un demi-pouce près où il faut placer chaque plat.

L'ordre du repas n'est pas encore parvenu à Londres. On en attend le détail avec autant d'empressement qu'on en avoit il y a deux-ans pour celui d'une grande bataille.

Il faut que les Européens fassent entrer la politique par tout. Quand il n'y a ni sièges, ni combats, ils s'accrochent aux viandes, & ils veulent alors qu'un repas décide du fort des couronnes.

L E T.

L E T T R E XXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

JE reçus il y a un mois la lettre suivante qui me fut adressée de Paris. C'est un François qui a honte d'en porter le nom, & qui voudroit s'aller cacher dans le fond de la Chine pour n'être point témoin, dit-il, de la honte qu'éprouve sa nation.

“ Monsieur le CHINOIS,

“ J'ai appris que vous vous disposiez à
 “ partir pour Pékin ; je vous prie de me
 “ donner une place dans votre vaisseau.
 “ Je suis persuadé que, lorsque vous saurez les raisons que j'ai de m'expatrier,
 “ vous m'accorderez la grace que je vous
 “ demande. Voici mon cas :

“ Je suis né François. Je vins au monde sur la fin du règne de Louis XIV.
 “ Quoique ce prince eut un peu gâté les affaires de la couronne, & que la monarchie eut reçu plusieurs échecs considérables, le nom François étoit encore

core

“ core respecté. Le plus grand militaire
“ Prussien alors n'eut pas osé se montrer
“ devant le plus petit soldat François, &
“ quelle que fût la grandeur d'un vais-
“ seau Anglois, il baissoit son pavillon à
“ la vuë d'un de nos moindres navires.
“ Aujourd'hui ce n'est plus cela. Cent-
“ mille-François ne peuvent pas battre
“ cinquante-mille Prussiens, & quelques
“ barques Bretones nous enlèvent nos plus
“ grandes flottes. Un petit prince Alle-
“ mand intimide la France, & une poignée
“ d'Iliotes fait la loi à la plus grande mo-
“ narchie du monde. Il y a en Europe
“ dix-François pour un Prussien, & on
“ ne compte qu'un Anglois pour trois-
“ François; cependant la Prusse nous
“ commande, & l'Angleterre nous ordon-
“ ne. Après une guerre flétrissante, nous
“ venons de signer une paix honteuse.

“ Notre gouvernement a envoié un de
“ nos Ducs à Londres pour supplier hum-
“ blement les Anglois d'accepter une de
“ nos principales colonies, & de garder tous
“ les vaisseaux qu'ils nous avoient pris,
“ avant même la déclaration de la guerre.

“ Vous m'avouerez, Monsieur le Chinois
“ qu'un véritable François ne peut voir
“ de semblables humiliations sans en rou-

“ gir. Pour moi, j'en suis si honteux,
 “ que j'ai résolu de quitter l'Europe pour
 “ m'aller cacher dans le fond de l'Asie.
 “ Je vous prie de me faire savoir quand
 “ vous partez. Mon adresse est au Café
 “ Antigallican dans la rue des mécon-
 “ tens à Paris.”

J'avois à peine fini la lecture de cette let-
 tre, que j'en reçus une seconde dattée
 de Londres.

“ Monsieur le Mandarin,

“ J'ai été informé que vous voulez
 “ bientôt retourner dans votre patrie; je
 “ vous aurai beaucoup d'obligation si vous
 “ voulez m'accorder la permission de vous
 “ y suivre.

“ Comme Chinois, je pense que vous
 “ avez trop de morale pour refuser ma
 “ priere, lorsque vous faurez les motifs
 “ que j'ai de m'expatrier: voici en peu
 “ de mots de quoi il est question.

“ Je suis né Anglois. Je vins au mon-
 “ de sur la fin du règne de la Reine Anne.
 “ Quoique les François fussent dans ce
 “ tems-là assez puissans, nous nous bat-
 “ tions avec eux comme nous faisons en-
 “ core maintenant. Il arrivoit quelque-
 fois

“ fois que nous avions le dessus ; mais
“ à la fin de la guerre nous faisons une
“ paix avantageuse, qui nous faisoit ren-
“ trer dans nos droits. Aujourd’hui ce
“ n’est plus cela ; nous les battons par
“ mer & par terre ; nous détruisons leurs
“ armées, & leurs flotes : nous leur enle-
“ vons leurs ports en Europe & dans
“ l’Amérique ; nous nous rendons maîtres
“ de toutes leurs colonies ; & nous ter-
“ minons tous ces exploits par une paix
“ honteuse. Il est arrivé ici de France
“ un homme qui n’a pas six-onces de chair
“ sur les os, qui a fait entendre tout ce
“ qu’il a voulu à notre gouvernement.
“ On appelle cet homme Monseigneur le
“ Duc. Il a persuadé que c’étoit un a-
“ vantage pour nous de rendre à la
“ France tout ce que nous lui avions enle-
“ vé. Il a prouvé au ministere que nous
“ nous enrichissions en nous appauvris-
“ sant ; car, Mons. le Mandarin, il ne va pas
“ de moins que de la ruine entiere de
“ l’Angleterre pour avoir fait tant de glō-
“ rieuses campagnes. Nous avons perdu
“ un très grand nombre de nos mariniers :
“ notre population s’est affoiblie considé-
“ rablement ; nos finances sont diminuées,
“ & nos dettes augmentées au-delà de

“ toute proportion. Nous ne pouvions ré-
“ tablir le niveau qu'en gardant ce que
“ nous avons conquis au prix de tant de
“ sang, & de tresors, & notre couronne
“ s'est obligée honseusement de le rendre.

“ Il est aisé de prouver que vingt-def-
“ faites ne nous auroient pas tant couté,
“ que les six-dernieres victoires que
“ nous avons remport es sur les Fran-
“ çois. Ceux qui ont signé cette paix
“ scandaleuse sont persuadés de cette véri-
“ té : mais voulez-vous que je vous dise
“ ce que c'est ? notre gouvernement de-
“ puis dix-ans marchoit sur un plan mé-
“ thodique & suivi, tout lui prospéroit ;
“ un homme nouveau a paru qui, pour
“ faire parler de lui, a voulu le jeter à bas ;
“ car il faut en Angleterre que celui qui
“ veut se faire jour au ministere fasse de
“ grands changemens. C'est un coup de
“ parti qui a absorbé toute autre considé-
“ ration ; car la cabale chez nous ne re-
“ garde ni devant ni derriere. Elle ren-
“ verse tout ce qu'elle trouve sur son che-
“ min, &c. &c.

“ Vous m'avouerez, Monf. le Mandarin,
“ qu'un véritable Anglois ne sauroit voir
“ ainsi sa patrie livrée au caprice d'un
“ seul homme sans rougir. Pour moi
“ j'en

“ j'en suis si humilié que j'ai résolu de m'aller ensevelir dans quelque coin de l'Asie.

“ Mon adresse est au Caffé des Jacobites à l'enseigne du Roi Stuard.”

Je ne fais auquel des deux je dois donner la préférence. A tout événement, si le François est dans le même sentiment, quand je quitterai l'Europe, je l'embarquerai pour l'Asie.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

IL y a ici deux-souverains qui sont chargés de faire les honneurs de la ville. L'un fait sa résidence à St. James, & l'autre loge au quartier de la bourse.

Le Roi d'Angleterre ne fait pas trop bonne chere ; mais le Roi de Londres, ou le Lord-Maire tient fort bonne table. Il a chez lui par fois grande compagnie. L'empereur de la Chine, le Roi des Indes, ni celui de France ne se traitent pas si splendidement. Comme les étrangers sont admis à sa table, je dinai chez lui dernièrement.

rement. On nous servit sept-cens-plats différens. La profusion étoit si grande que, si on avoit divisé les mets, il y auroit eu de quoi donner à diner à tous les souverains de l'Europe.

Pour l'ordinaire ce Lord est un marchand. On ne peut faire un pas chez les peuples Européens sans découvrir des contradictions. La première maxime du commerce chez eux est l'ordre, l'épargne, & l'économie, & ce Lord-Marchand se livre à un prodigalité qui va jusques à l'extravagance.

Si cette profusion du Roi présent finissoit avec son règne qui ne dure qu'un an, le mal ne seroit pas grand ; mais les autres Lords-Maires qui viendront après lui ne voudront pas dégéné er ; tous se piqueront du même luxe, & la même magnificence se perpetuera dans une classe, dont la modération devoit être le lot.

L E T-

L E T T R E XXV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

EN Europe, les louanges qu'on donne aux princes sont toujours relatives aux tems, aux lieux, aux circonstances & surtout aux besoins qu'on en a. On élève leur courage alors jusqu'aux nuës & on exalte leur valeur au-dessus du troisieme ciel: mais l'apologie finit à l'endroit où l'on croit pouvoir se passer d'eux.

Depuis l'établissement des préliminaires de paix entre la France & l'Angleterre, il n'est plus question ici du Roi de Prusse. Ses ministres qu'on fêtoit tant ici il y a deux-ans, & qui occupoient un grand espace, ne tiennent presque plus de place. Ils sont devenus si petits qu'on ne les aperçoit plus; & si le même système dure, ils deviendront à la fin des atômes invisibles.

Les révolutions qui causent ces changemens, produisent un autre effet, qui est de métamorphoser en vices les mêmes vertus que l'on avoit tant exalté. On accuse ce monarque d'avoir fait paier trop cher

ses qualités héroïques; & les Anglois se plaignent de lui avoir donné non seulement beaucoup d'argent mais encore de grandes louanges; ce qui fait selon eux un double emploi.

On m'a montré à ce sujet une lettre qu'un *Club* de vieux Bretons a résolu d'écrire à ce Prince, dont voici le contenu.

SIRE,

Vous n'ignorez pas que les Anglois ont été les très humbles admirateurs de vos vertus héroïques. Nous les avons pronées dans toute l'Europe. Il n'y a qu'à lire nos papiers publics, où votre Majesté y est exaltée en vers & en prose. Nous ne nous sommes point lassés d'admirer en vous cette grande pénétration, qui vous fait juger des événemens, avant même qu'ils soient arrivés; cet esprit fort que rien n'étonne, ce génie général qui dans une bataille fait tirer parti de tous les avantages, & qui dans une défaite fait faire valoir toutes ses ressources: le tout accompagné d'un héroïsme, qui fait l'admiration de l'univers.

Nous vous avons païé très exactement la valeur de toutes vos vertus en louanges, qui chez les héros font le prix ordinaire des grandes actions. Nous

Nous vous supplions donc, SIRE de nous rendre notre argent.

L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

CH A Q U E nation, parmi les chrétiens a sa maniere de prêcher ce qu'ils appellent l'évangile. Il en est qui font de la chaire un théâtre tragique où l'on pleure : d'autres qui en font un spectacle comique où l'on rit.

En Angleterre la scène de l'évangile fait baïller. Les ministres qui le prêchent, le font d'un air si froid, qu'on diroit qu'ils n'ont d'autre dessein que d'entretenir la nonchalance des pécheurs. La morale de la chaire est monotone. La musique du sermon est toujours sur le même ton, ce qui apesantit les sens & les dispose à l'assoupissement.

Un habile médecin qui avoit quelquefois assisté aux sermons de sa paroisse, s'étant apperçu qu'ils le rendoient lourd & pesant, s'avisa d'ordonner à ses patients, qui étoient attaqués de l'insomnie, d'assister à

la parole de Dieu, une fois la semaine. Ce remède eut un si bon effet que ses malades, après deux ou trois-dimanches, dormoient d'un profond sommeil.

Depuis cette expérience, il est démontré qu'il n'y a point d'opium, qui approche d'un sermon Anglois.

L'art de convaincre dépend de celui de persuader. La conviction est une suite de la persuasion.

Tout le monde fait & tout le monde sent, que les mêmes paroles prononcées d'une certaine maniere font un effet ; & proférées d'une autre en produisent un tout différent. C'est toujours le ton qui fait tout. Tel discours qui fait baïller, parce qu'il est prononcé d'un air froid ; agiteroit & transporterait-même, s'il étoit échaufé par l'action de la parole. Si on pouvoit douter de cette vérité, il n'y auroit qu'à faire attention à ce qui se passe au théâtre, où les acteurs ne font d'impression que dans la proportion du feu & de l'activité qu'ils mettent dans leur rôle.

L'art de la parole a tant de pouvoir sur les sens, qu'il fallut que les anciens fissent fermer les tribunes, pour empêcher que les juges ne fussent corrompus par les orateurs.

Ceux

Ceux de la chaire Angloise donnent dans un excès contraire. Leurs discours évangéliques ont bien un corps : mais ils n'ont point d'ame.

On a dit que la parole de Dieu s'annonce d'elle-même, qu'elle n'a pas besoin de cette impulsion qui est nécessaire dans les autres genres d'oration ; je serois bien de cet avis, si on l'annonçoit à des anges : mais on la préche à des hommes, dont les sens ont toujours besoin d'être agités pour être émus.

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

POUR suivre l'idée de ma dernière lettre, il me semble que tout est déplacé en Europe, jusques à la maniere d'y annoncer la parole de Dieu.

Les prédicateurs Italiens, qui ont à faire à un auditoire qui s'émeut facilement, font d'un emportement outré : on diroit qu'ils parlent à des statues qui n'ont point d'ame, ou que les fideles de cette contrée ont une ame si insensible qu'on ne peut l'émouvoir que par un bruit de tonnerre.

F 6

Les

Les Anglois qui font eux-mêmes ces statues, ont des prédicateurs qui sont de marbre. Ils ne changeroient pas de ton & ne remueroient pas un doigt pour l'empire du Christ dont ils prêchent la doctrine; & il faut bien que le théâtre Anglois, que j'ai déjà cité dans ma précédente, soupçonne le froid qui régné parmi les Bretons; car c'est le plus furieux & le plus emporté de l'Europe. On devroit juger par ce qui se passe dans un auditoire, de ce qui doit se passer dans l'autre.

Des spectateurs, à qui on liroit froidement & toujours sur le même ton une comédie critique sur quelque vice de la société, ne seroient gueres convaincus du ridicule que l'auteur auroit voulu y répandre. Ils assisteroient cent-fois de suite à la même représentation qu'ils n'en seroient pas touchés, & par conséquent ne se corrigeroient pas. Or la chaire, dans toutes les religions, n'est autre chose, que la scène du ciel représentée aux hommes.

Je ne dis pas qu'on doive faire une farce outrée de la parole de Dieu; mais seulement y mettre une certaine onction nécessaire pour émouvoir ceux qui l'écoutent.

Les professeurs de la scène du monde, je veux dire, les comédiens étudient leur rôle. Les prédicateurs Anglois ne font point de répétition du leur.

Un évangéliste Breton a trois scènes divines à remplir le dimanche au matin ; la première de déjeuner, la seconde de composer son sermon & la troisième de le débiter.

Il en est même qui s'épargnent la seconde, car ils en ont un assortiment complet pour tous les dimanches de l'année, qu'ils lisent tour à tour.

On m'a dit à ce sujet qu'un prédicateur d'une certaine paroisse de Londres, qui s'étoit trompé aiant pris le cahier du dimanche antérieur pour celui du jour, commença à le lire sans s'en appercevoir. A moitié-sermon il reconnut son erreur: alors s'arrêtant tout court, il dit à l'assemblée ;
 " Mes chers auditeurs, vous me dispenserez d'aller plus avant. Vous savez ce que j'ai à vous dire ; car dimanche passé je vous lus le même sermon :"
 & en achevant ces mots, il descendit de chaire & s'en alla.

Pour qu'un discours de conviction puisse produire son effet, il faut que celui qui le débite ait tous ses organes libres ; car
 c'est

c'est en grande partie de leur jeu & de leur action que dépend la persuasion.

Un prédicateur Anglois est si occupé de ce qu'il lit, qu'il ne peut pas faire attention à ce qu'il dit. Ses yeux fixes & immobiles sur un papier, le rendent incapable d'aucune action. Il est enchaîné à son discours.

Les prédicateurs Italiens & les François se dégagent de cette gêne par le secours de leur mémoire. Ils savent par avance ce qu'ils ont à dire à ceux devant qui ils doivent parler. Les principes, dont ils se chargent d'instruire les autres, sont gravés dans leur cerveau; lorsqu'on pourroit reprocher à un ministre Anglois qu'il ignore la morale de la religion, puisqu'il n'en est point qui en apprenne un mot par coeur.

L E T.

L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LES dernières Nouvelles de France portent que ce gouvernement a procédé contre les officiers qui ont mal défendu les places qui leur avoient été confiées dans l'Amérique.

Leur procès leur a été fait. On les a condamnés à n'avoir point d'honneur ; c'est-à-dire, à perdre ce qu'ils n'avoient pas. Les uns sont dégradés de noblesse, & les autres relégués pour leur vie dans des prisons.

C'est la nation qui se fait le procès à elle-même, & qui se déshonore dans la personne de quelques uns de ses sujets.

Quand ceux qui devoient bien défendre l'état le deffendent mal, c'est une preuve qu'il y a un vice primitif qui en est la cause ; ce n'est point aux particuliers alors qu'il faut s'en prendre, mais à la constitution dont les principes sont corrompus.

Un

Un souverain qui punit alors n'exerce qu'une triste vengeance. Peut-être vaudroit-il mieux ne point punir, & se cacher à soi-même cette honte : mais on est convenu en France de ne songer à guérir le mal que lorsqu'il n'y a plus de remède.

L E T T R E XXIX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

de Londres.

IL y a ici une mauvaise & une bonne compagnie en femmes. La première est la classe de celles qui se livrent à leurs désirs sans beaucoup de ménagement, avec lesquelles on est d'abord d'accord, qui se montrent telles quelles sont, c'est-à-dire, vaines & voluptueuses, se livrant inconsidérément aux divertissemens & aux plaisirs.

La seconde contient celles qui sont sur leurs gardes, qui ne se rendent qu'après beaucoup de détours & de précautions ; qui conduisent les hommes par des labyrinthes, dont elles seules ont le fil ; qui se cachent entièrement ; qui semblent n'avoir ni désirs, ni sens ; qui affectent de s'éloigner

s'éloigner de tous les amusemens, qui ont un air équivoque & dangereux ; & qui sont si délinteressées, qu'elles ne consentent point au crime, à moins d'une grande fortune.

Pour moi qui prise les choses ce qu'elles valent, & à qui on n'en impose pas par des dehors apparens, je trouve que la mauvaise compagnie des femmes est moins dangereuse, que la bonne. On voit ici une infinité de gens qui, après avoir passé leur vie dans cette bonne compagnie, parviennent enfin à ce degré de morale, de n'avoir point de moeurs.

L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.
CH E Z les nations de l'Europe, qui sont sous la domination spirituelle du Pape, la religion ne permet aux peuples que d'extravaguer une fois l'année ; on appelle ce tems le carnaval, comme je te l'ai dit ailleurs : & pendant ce tems on peut se déguiser, passer la nuit au bal & faire mille autres extravagances. En Angleterre,

gleterre, il n'y a point de tems marqué pour cela, les folies du carnaval font de toutes les saisons. Je fus hier d'une mascarade que donna un Duc de cette Cour. L'assemblée étoit nombreuse. On y voïoit beaucoup de peuples, excepté des Anglois; & l'on eut dit que la salle où l'on d'ansoit étoit le rendez-vous de toutes les nations, à l'exclusion de celle de la Grande-Bretagne.

Les François se divertissent souvent en personne: mais les Anglois ne dansent presque jamais sans masque. Cela vient, je crois, de ce que les Bretons sont trop graves. Ils n'osent gambader en public avec leurs visages.

L'assemblée où je me trouvai, étoit extrêmement parée; les dames sur tout y étoient mises magnifiquement. Les diamans y brilloient de toutes parts: mais j'ai appris depuis que la plus grande partie de ce luxe étoit de louage, & qu'on le païoit cette nuit-là à raison de tant par heure. Ce n'est pas mal imaginé, comme tu vois, pour l'ostentation. Moïenant cet arrangement, il est permis d'avoir de l'amour-propre à un prix raisonnable: avec dix livres-sterling on peut être vain pour dix-mille. Nos femmes
Chi-

Chinoises ne sont pas encore parvenues à cette oeconomie-là.

Tout le clergé romain étoit de ce bal; c'est la seule assemblée où le gouvernement Anglois lui permet de se montrer. Il lui accorde même le privilége d'être indécent. J'y vis un cardinal qui gambada toute la nuit avec une jeune dame, avec laquelle son éminence me parut même assez familier.

On s'attendoit à y voir danser le Pape : mais, malheureusement pour l'assemblée, la marchande de modes, qui étoit chargée de son déguisement, n'avoit pu finir ses habits pontificaux. Ce qui fit que sa sainteté, pour ne pas exposer la dignité du saint siège, ne voulut pas ce soir-là faire un menuet en public.

Ce n'est pas seulement l'église romaine, qui jouit du droit d'irrégularité dans les mascarades Angloises. Il y a plusieurs branches de la société qui y ont le même privilége. Par exemple, je remarquai un cadrille, dans lequel je vis danser un Arlequin avec une Milédi, & une Duchesse avec un Scaramouche. Mais le Baronet, qui se trouvoit à cette mascarade déguisé en piramide d'Egypte *, m'expliqua l'é-

* On se déguise quelquefois ainsi.

nigme.

nigme du Cadrille. Il me dit que l'Arlequin étoit le mari de la Duchesse, & la Miléidi l'amante de Scaramouche.

L E T T R E XXXI.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Paris.

de Madrid.
JE t'ai parlé ailleurs des fatigues, & des travaux des ministres François; ceux de la Cour d'Espagne sont encore plus accablés. Ils n'ont pas le tems de respirer. C'est quelque chose de prodigieux que les efforts qu'ils font pour achever de ruiner la monarchie.

On diroit qu'ils sont païés par les autres gouvernemens de l'Europe, & que leur principale affaire est de rendre l'état foible, & languissant. Du moins les moïens qu'ils prennent pour cela sont infailibles.

Leur ministere se passe en intrigues, & en cabales: la premiere affaire pour eux est de se supplanter; pendant ces brigues domestiques l'état va comme il peut, personne ne prend garde à lui. Tous les yeux sont fixés sur les démêlés de ceux qui le conduisent. Outre leurs querelles personnelles; ils sont encore écrasés par de longues écritures. Ils

Ils s'enferment le jour & passent les nuits dans les dépêches. S'il ne falloit pas qu'ils se montrassent à la Cour, & à la ville pour faire voir au Roi & au peuple leur accablement ; ils se rendroient entièrement invisibles. Alors les minucies les gagneroient au point qu'ils n'auroient pas le loisir de se souvenir qu'on les a choisis pour être l'appui de la couronne.

L E T T R E XXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.
L E S femmes en général sont trop dissipées en Europe, elles ne sauroient s'adonner aux passions qui demandent des soins & des ménagemens. Il faut jouir de soi-même, pour goûter les douceurs d'un amour tendre & délicat. Livrées à une suite de divertissemens qui se succèdent continuellement, elles n'ont pas assez de calme dans l'ame : la journée est trop courte pour elles ; les mois, les années se précipitent au-devant de leurs plaisirs, le tems leur manque ; c'est tout au plus, si elles ont le loisir de tromper leurs maris. Il

Il y a ici une chose dans le sexe, qui est supérieure à l'amour, je veux dire, la dissipation. Il n'y a point d'homme tel aimable qu'il puisse être, qui puisse indemnifier une femme du plaisir d'être toujours hors d'haleine, de courir le bal, l'opéra, la comédie ; sans compter les promenades de fondation, qui leur fournissent un nombre infini de moyens de dissipations, & qui les empêchent de se retrouver elles-mêmes. Outre ces divertissemens, il y en a d'autres qui renaissent continuellement, & que chaque saison ramène.

Cependant les hommes, qui les galopent dans tous ces endroits, meurent à la fin de lassitude ; & ceux qui leur succèdent, crévent aussi à force de fatigues.

On avoit imaginé de réformer une partie de ces dissipations, sous prétexte qu'elles corrompoient les mœurs. C'eut été détruire un vice, pour ouvrir la porte à plusieurs autres. La volupté y auroit gagné tout ce que la réforme eut détruit de ces amusemens.

Dans un état où la vertu n'est pas sous la protection des loix, où la constitution ne prévient pas l'incontinence, il ne faut pas que le sexe soit livrée à lui-même.

Des

Des Européennes dans l'oïfiveté & la retenuë des ferrals d'orient désoleroient ces lieux. Leur loisir rendroit leurs passions furieuses : elles s'en prendroient à tout ; faute d'hommes, elles se livreroient aux eunuques. Tel mari qui se vante en Europe de la vertu de sa femme, ne fait pas qu'il en est redevable à un enchaînement d'amusemens frivoles, & que son honneur (comme on l'appelle ici) tire son origine des danseurs de corde, de l'opéra ou des marionettes.

L E T T R E XXXIII.

Le Mandarin Cham-pi pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

SI les hommes pouvoient se passer de religion, & adorer Dieu, si je puis m'exprimer ainsi, sans culte, ils en seroient plus heureux, & la divinité mieux servie.

J'allai diner dernièrement chez un curieux en dogmes de cette ville, qui avoit ce jour-là ramassé chez lui une collection complete en religions. J'y trouvai pour convives un catholique-romain, un protestant, un Juif, un Anabaptiste, un Turc, & moi qui étois Chinois. Comme

Comme les différentes sectes se font remarquer en Europe par un je-ne-fais-quoi qui les caractérise, nous nous con-nûmes aussitôt, sans nous être jamais vus. Un dédain général se fit d'abord remarquer sur chaque visage.

Le catholique-romain marqua un grand mépris pour le protestant. Celui-ci regarda le catholique-romain, comme un homme rempli de superstition. Le Juif envisagea ces deux-Chrétiens, comme des gens dont l'aveuglement étoit extrême. L'Anabaptiste considéra le Juif, comme un homme noïé dans les erreurs les plus grossières. Il n'y eut que le Turc & moi qui n'affectâmes aucune haine pour des hommes contre qui nous n'avions d'autre grief, que de ne pas croire ce que nous croïons. Le commencement du diner fut des plus sérieux. La conversation ne s'échauffa, que lorsqu'on parla religion.

Dans les disputes ordinaires des Européens, il n'est pas absolument impossible que les uns cèdent aux autres, parceque quelque prévenus qu'ils soient pour leurs opinions, ils ne se croient pas tout-à-fait infailibles; mais en matiere de dogme, il est établi de ne céder jamais. Cette prévention qui est au-

au-dessus de toutes les autres ne permet point de se rendre.

La religion qui chez ces peuples-ci excuse tout jusques aux blasphêmes & aux emportemens, fait que dans ces occasions on en vient presque toujours aux gros mots. Le catholique-romain qui étoit le maître du logis, oubliant les droits de l'hospitalité, dit des invectives au protestant, qui les fit passer au Juif, lequel les rendit à l'Anabaptiste. Le Turc & moi reçumes aussi quelques éclaboussures.

Après s'être bien invectivée de part & d'autre, la compagnie se leva de table, en se lançant de part & d'autre, des regards menaçants. On se sépara, comme des ennemis qui, à la première rencontre, engageroient une nouvelle affaire sur la religion.

L'Europe est divisée aujourd'hui en autant d'ennemis qu'il y a de sectes différentes. Dans les antipaties que la diversité des moeurs, de génie, de caractères forment, il y a des intervalles; mais dans celle qui naît de la différence des croïances, il n'y en a point; elle est toujours la même. Le tems qui peut tout sur le coeur humain, n'a aucun empire sur cette aversion.

Il y a plus de dix-sept-cens-ans que les Israélites détestent les sectateurs du Christ, & que ceux-ci abhorrent les Israélites. Les catholiques-romains & les protestans ne se haïssent que depuis deux-cens-ans, parcequ'il n'y a environ que ce tems-là qu'ils sont d'une secte différente. Ils se déchirent par des guerres sanglantes ; toutes les sectes en Europe sont couvertes du sang de leur croïance. A ces traits crois-tu que les religions aient été faites pour rendre les hommes heureux ?

L E T T R E XXXIV.

{ *[Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même,
à Pékin.*

de Londres,

LES François & les Anglois prennent un divertissement plus terrible que celui de la tragédie, qui se représente sur leur théâtre : on l'appelle la récréation du jeu. Ce spectacle se donne dans presque toutes les maisons.

Le théâtre est une table verte ; & les principaux acteurs qui lient la scène avec les joueurs, sont de petits morceaux de carton, où sont peintes d'un côté des figures magiques qui les agitent étrangement ;

ment : mais elles ne produisent pas sur tous les joueurs les mêmes effets ; elles donnent aux uns un visage gai & enjoué, & aux autres un air sombre & rébarbatif.

La scène n'a point d'heure fixe : pour l'ordinaire l'ouverture du théâtre se fait au commencement de la nuit, & finit au point du jour ; car les actes des pièces ne sont pas limités.

Le jeu est une espèce de science qui consiste à être heureux, & ce bonheur n'est autre chose qu'une combinaison du hasard. Tout le savoir se réduit à avoir plutôt de certains morceaux de carton que d'autres ; & c'est dans cette préférence que git la difficulté de résoudre le problème du jeu. Les annales de cette monarchie font mention d'un grand nombre de citoyens qui se sont pendus ou noyés, pour n'avoir pu le résoudre.

Le droit écrit sur le jeu se trouve dans un livre que presque tout le monde fait par coeur, sans l'avoir jamais lu. Outre ce code imprimé, il y a encore des docteurs-ez-jeux, qui décident certains coups que la législation n'a pu prévoir ; car les sectateurs vont toujours plus loin que son dogme.

Le jeu est une espèce de guerre civile, où presque toujours le plus foible bat le plus fort, & où il faut souvent plus de hardiesse, que de prudence; quelquefois aussi la timidité réussit, & le courage échoue.

La nation joueuse est continuellement occupée à rendre des arrêts définitifs & en dernier ressort.

Ce spectacle est divisé en deux-branches, le petit jeu qui est la scène divertissante, & le grand jeu qui forme la scène affligeante; dans l'une on se dérange & dans l'autre on se ruine: l'une pourroit s'appeller la comédie du monde, & l'autre la tragédie du hasard.

Il n'est gueres possible de pouvoir peindre ces scènes au naturel; je te dirai seulement qu'une furie infernale agite ses acteurs: les uns se battent eux-mêmes, & déchirent leurs vêtements; d'autres cassent, brisent le théâtre, mettent la scène en mille-pièces, & dévorent ces mêmes figures magiques qui les agitent: il y en a qui engloutissent des bougies entières toutes allumées.

Ces convulsions réitérées firent tomber ceux qui en étoient possédés dans une léthargie, qui donna le tems de faire des ré-

réflexions sur les moïens qu'il y auroit c'e renverser l'autel & l'idole. On ôta du temple du hasard cette divinité aveugle que les joueurs avoient toujours vénérée, & on lui en substitua à sa place une autre clairvoïante.

Alors il n'y eut plus d'événemens au jeu que ceux que l'on voulut y faire naître. La marche des petites figures de carton fut réglée; elles se trouverent subordonnées aux loix du commandement, & obéirent aux mains adroites qui les conduisoient.

Cette nouvelle divinité friponne eut beaucoup de sectateurs: on vit dans son temple des adorateurs de tous les rangs & de toutes les conditions.

L E T T R E XXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

EN France, & dans presque tous les païs de l'Europe, le penchant pour les femmes est un vice de l'esprit; en Espagne c'est une maladie de l'ame.

G 3 On

On n'est pas plus le maître de ne pas aimer, qu'on ne l'est de ne point être indisposé. C'est le climat qui donne l'empire au sexe. Sa domination tient au physique.

La fièvre d'amour est continuelle chez les Espagnols. La maladie ne fait que changer d'objet, s'ils guérissent d'un délire pour une femme, ils sont soudain attaqués d'un transport au cerveau pour une autre. Le tourment est le même, l'application seule est différente.

La vieillesse ne guérit pas toujours cette indisposition, on est infirme, & amoureux. Comme on respire jusques au dernier soupir, on aime jusques au dernier moment de la vie. Il est même des amans qui donnent rendez-vous dans l'autre monde à leurs maitresses, pour s'aimer jusques à la consommation des siècles. Tu peux bien t'imaginer qu'un peuple si amoureux, est extrêmement jaloux : celui-ci l'est aussi.

Un mari ne permet point à sa femme de voir son frere, ou de converser avec son cousin ; il permet seulement qu'elle s'enferme avec son directeur, ou qu'elle passe tous les jours trois heures tête-à-tête avec son confesseur. C'est ici comme un instinct nécessaire dans l'Himen pour rendre le mariage supportable : en effet que
de.

deviendroit une jeune femme qui seroit éternellement obsédée par un mari laid, vieux, infirme & jaloux? Son état seroit désolant. Un vigoureux dominicain, ou un robuste Franciscain en balance toutes les peines. Le mari est content & la femme est satisfaite. J'ai souvent remarqué, qu'en Europe il y a remède à tout, même aux maux les plus désespérés.

L E T T R E XXXVI.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LA mode en Europe ne régné pas seulement sur la parure des habits, elle étend encore son empire sur l'espèce humaine.

Il y a des tems à Paris, & à Londres où elle ne veut pas qu'on parle distinctement, c'est alors la mode de bégaiër. Celle d'aujourd'hui est de n'y voir pas bien clair, il n'est permis de fixer les objets qu'au-travers d'un verre; un homme qui ose-roit y voir distinctement avec ses yeux, seroit regardé comme indigne de fréquen-ter le monde: les gens comme il faut ne

G 4 marchent.

marchent jamais sans un microscope. On diroit que la nation est composée de naturalistes qui font sans cesse des observations sur les corps.

Si on est à l'opéra ou à la comédie, on voit deux ou trois-cens-lorgnetes braquées, les unes contre les autres. Les charmes des femmes, pour arriver aux hommes, doivent passer au-travers d'un verre, sans quoi la mode empêcheroit qu'ils n'arrivassent jusques à leurs coeurs, ils resteroient à moitié chemin. Il faut emploier la lorgnete, si on veut passer pour un homme qui connoît l'optique de la beauté du sexe.

On me mit ces jours passés d'une partie de comédie où il y avoit trois jeunes dames, & autant de cavaliers: nous nous préparions à bien voir le spectacle: mais par une inadvertance inconcevable, il se trouva que toute la compagnie avoit oublié sa vuë au logis, & qu'aucun de nous n'avoit eu la précaution de porter ses yeux dans sa poche: de maniere que nous fûmes obligés de ne pas y voir.

On m'a assuré que ce sera bientôt la mode des bossus; si cette mode attaque le sexe, l'embarras sera des plus grands; car comme les femmes sont bossues neuf-
mois

mois de l'année par devant ; si elles le font encore par derriere, on ne pourra plus se remuer dans Londres.

On parle aussi de la mode des boiteux : si elle a lieu, la nation entiere clochera ; déjà il y a des petits-maitres ici qui boitent tout bas.

A l'égard de la mode des distraits, il y a déjà longtems qu'elle est établie. Un homme qui fait son monde, doit être toujours absent, & se trouver à cent-lieuës de sa localité.

L E T T R E XXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

CE qui a, je crois, le plus contribué à rendre la paix générale de l'Europe praticable, c'est qu'on n'a point imaginé qu'il fallût un congrès pour discuter dans les formes les droits des puissances belligérantes.

Deux hommes ont entrepris cette affaire & y ont réussi d'abord ; au lieu que dix-plénipotentiaires y auroient travaillé longtems, & eussent échoué à la fin.

En fait de divisions des princes, c'est ici une maxime certaine que, plus il y a de médiateurs & plus la médiation est difficile; c'est que les difficultés augmentent dans la proportion des médiateurs.

Chaque agent des couronnes veut profiter de la circonstance présente pour établir des droits particuliers; ce qui fait que l'affaire générale pour laquelle on s'est assemblé est retardée & même souvent éludée.

Un congrès général est un lieu hérissé d'épines: les difficultés des couronnes viennent s'y rassembler de toutes parts: c'est un tribunal universel où se jugent toutes les affaires de l'Europe; & en fait de procès, on fait que ceux qui tirent leur source de la politique sont les plus difficiles à résoudre.

Deux ou trois-princes qui traitent ensemble pour la paix générale vont d'abord au fait. Ils évitent les chicanes ordinaires des plénipotentiaires. Toutes les difficultés portent sur le principal, & aucune sur l'accessoire. C'est déjà beaucoup que de rencontrer la chose du premier coup, & de ne discuter que sur ce qui est l'objet principal de la querelle.

En

En un mot quand on ne feroit qu'effuier la dispute des fauteuils, des prérogatives, des droits de préférence, & tout le reste du cérémonial des agens des couronnes, ce feroit déjà un grand pas vers la tranquillité publique.

L E T T R E XXXVIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres, Sept. 1762.

L'Expulsion des bonzes habillés de noir & à grands chapeaux, bannis à perpétuité du royaume de France, a porté la Cour de Rome à s'assembler extraordinairement, pour voir ce qu'il y auroit à faire sur une affaire, où il n'y avoit plus rien à faire. C'est la manie du lieutenant du Christ d'assembler son conseil pour délibérer sur ce que les autres tribunaux ont délibéré pour lui: mais comme c'est une vieille maladie dont on ne peut le guérir, on le laisse dans cette ancienne habitude. Cependant le chef de la secte chrétienne n'oublie jamais de donner ses décisions.

Au sujet de cette expulsion, il fit assembler son conseil, & avec trente-trois de ses aides-de-camp, qu'on appelle ici cardinaux,

il déclara que les arrêts & les dispositions du Parlement de Paris pour l'extirpation de cette société, étoient autant de brèches contre son autorité, & que ces actes étant portés par une juridiction incompétante en Europe, étoient de nulle valeur : mais comme ces appels d'incompétance en Europe ne sont valables qu'à la tête des armées, & que le lieutenant du Christ n'en a point, l'arrêt du Parlement de Paris à été exécuté en plein.

C'est un bonheur pour l'Europe que ce qu'on appelle le saint siège, n'ait point de troupes à sa solde, ou que celles qu'il a, ne servent que pour la décoration & la parade apostolique ; sans quoi la chrétienté, outre ses guerres de politique, seroit encore remplie de guerres de religion ; chaque arrêt du Parlement porté contre des bonzes, causeroit un siège ou une bataille. Il semble que la puissance ecclésiastique, qui lui donne le droit de se mêler de tout, lui ôte la faculté de statuer sur rien ; & c'est cette impuissance qui donne aux princes chrétiens une puissance réelle.

L E T-

L E T T R E XXXIX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL faut que la loi en Angleterre soit bien forte, pour résister à une armée de chicaneurs qui l'attaquent de toutes parts. On prétend que les troupes réglées de la chicane, pour la seule ville de Londres, sont innombrables : aussi la pauvre loi est elle aux abois, elle n'en peut plus. Les juges surtout sont si déroutés, qu'ils ne savent où ils en sont.

Chaque peuple en Europe a une jurisprudence qui lui est particulière, avec laquelle il juge les délits de la société.

En France, on plaide sur le fait du criminel, en Angleterre on plaide sur l'esprit de la loi ; & comme cet esprit peut être interprété de mille-manières, il y a aussi mille-moïens pour éluder la justice. La loi elle-même semble y avoir pourvu : car la chicane en est l'esprit.

Ici presque tous les vols sont de bonne prise. La loi les punit à la vérité : mais il ne rend pas justice à celui qui est volé. Il punit l'un, mais il n'indemnise pas l'autre ;

l'autre ; ce qui fait que la justice n'est rendue qu'à-moitié. Le bien ou la somme enlevée après la conviction & le châ-timent qui la suit, ne revient pas au propriétaire ; elle reste au voleur, comme une indemnisation de la sentence qu'il a subi.

Un Anglois peut jouir impunément d'un bien mal acquis, ou d'une dette qu'il n'a contractée, que pour ne la pas paier, s'il peut se résoudre à passer sa vie en prison. Un autre qui peut se passer de quel-qu'un de ses membres, peut voler plus ouvertement.

Il gagne tout ce dont sa friponnerie pourra le faire profiter, & ne perd que ce qu'il a résolu de sacrifier.

J'ai vu ici un Anglois qui a acquis douze-cens-livres-sterling de rente aux dépens de son nez, & un autre deux-mille-livres aux dépens de ses oreilles. Ce dernier avoit falsifié une donation, pour laquelle fraude il fut puni : mais le bien qu'il en acquit lui resta, & il en disposa à sa mort comme d'une propriété bien acquise. La jurisprudence Angloise dit que c'est assez d'une punition qui flétrit le criminel, sans lui indiger celle de la restitution : autrement il y auroit un double emploi dans la peine. Il est vrai qu'en dernier lieu on
a fait

a fait quelque changement dans cette première disposition de la loi : mais elle est encore bien loin de l'exacte équité.

Le premier devoir de la justice, après la punition du crime qui trouble l'ordre de la société, est de faire rentrer chacun dans ses droits. Il est humiliant pour une nation, qui passe pour la plus éclairée de l'Europe, qu'on puisse lui reprocher le défaut de ce premier principe.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA paix a ramené ici la tranquillité publique ; mais elle a troublé l'ordre civil. Il n'y a presque plus de sûreté pour personne dans cette ville. On est arrêté, & volé en plein jour. Le soleil n'éclaire à Londres que pour guider les pas des bandits & les porter plus sûrement aux vols. Vingt-mille-soldats qui n'ont plus d'exploits à faire, se sont fait voleurs de grands chemins. Faute d'ennemis à dépouiller, ils dépouillent leurs compatriotes.

Les matelots qui ont fait tant d'honneur
à la

à la couronne d'Angleterre dans la dernière guerre, se distinguent dans les vols, de manière que ces braves marins, qui ont été les plus grands soutiens du trône, deviennent les plus fermes appuis de *Tyburn* *. C'est ainsi que la guerre, en désolant la population & les finances pendant qu'elle existe, acheve de tout abîmer quand elle finit. Son influence est si grande, qu'elle subsiste après que les maux qui l'ont causée ne subsistent plus.

Lorsque les souverains ont entre eux des divisions, & que leurs querelles les obligent à prendre les armes, ils forcent leurs sujets à se défaire d'une industrie d'où ils tiroient leur subsistance, pour leur en donner une d'emprunt qui finit avec les sièges & les batailles. A la signature du traité de paix, une foule de citoyens se trouvent sans art, ni métiers, & par conséquent sans subsistance.

Il faudroit après la guerre rendre à chaque soldat la valeur de la profession qu'il a abandonnée pour se faire Militaire. Il est juste que celui qui a quitté un état pour servir sa patrie rentre dans ce même état quand sa patrie n'a plus besoin de ses services; mais je ne sache pas que cette idée soit jamais tombée sous les sens
d'au-

* Lieu où se font ordinairement les exécutions.

d'aucune administration d'occident: ce qui fait qu'à la paix générale de l'Europe, il y a toujours une guerre particuliere dans chaque Roïaume.

L E T T R E X L I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

LES Espagnols ne manqueroient pas d'avoir de l'esprit dans leurs écrits, s'il ne leur étoit deffendu d'en avoir. J'ai vu par quelques uns de leurs livres, qu'ils pouroient être savans, & même profonds; mais il faut qu'ils se donnent bien de garde qu'on les soupçonne; car ils seroient perdus sans ressource.

Tous les grands hommes ont été punis par la perte de la vie ou de la liberté, du crime d'avoir osé être éclairés.

Une société d'hommes oisifs, & ignorans est chargée de veiller sur les productions d'esprit; lorsque ces productions ne s'accordent pas avec leur incapacité, elle les frappe d'anathême.

Outre son insuffisance naturelle, elle a un motif de plus, qui est d'empêcher que
le

le génie national ne se forme. Tout seroit perdu si les ténèbres de l'entendement étoient une fois dissipées. Pour que le despotisme monachal subsiste, il faut que l'aveuglement continue.

C'est à ce despotisme que l'Espagne doit le peu de progrès qu'elle a fait dans la politique, les sciences, & les arts.

Le climat a beau faire des efforts pour dissiper l'ignorance générale. Le physique n'est jamais aussi puissant que la prévention publique.

L E T T R E XLII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

SI tu étois à Londres, & que tu vis le Roi d'Angleterre, tu croirois qu'il n'a point de Roïaume ; tant il est peu environné de cette splendeur, qui accompagne ailleurs les Rois. Son train ordinaire est un carosse à deux-chevaux, & sa garde ordinaire est composée de deux-valets de pied * il paroît souvent même à

† Le Roi paroît presque toujours ainsi, à moins qu'il n'aille en Parlement.

cheval,

cheval, suivi d'un simple Ecuier. Il n'y a point de petit Mandarin à la Chine, qui ne se montre en public avec un plus grand étalage.

Il est aussi modeste dans son domestique, que dans son extérieur.

George III. qui régne aujourd'hui, croiant peut-être que le palais de *St. James* étoit trop vaste pour loger sa majesté, a acheté une petite maison au bout du parc, où au moment que je t'écris, il fait sa résidence ordinaire. Imagines-toi le cabinet de notre auguste empereur : voilà le palais roïal.

Il y a beaucoup à-dire pour & contre sur cette matiere. Je me garderai bien de rien décider là-dessus : un plus habile politique que moi seroit embarrassé ; car si les autres potentats de l'Europe font bien d'être magnifiques, ceux d'Angleterre font bien aussi de ne l'être pas. Si un politique de Paris dit que la splendeur du Roi de France est une partie de sa puissance, un politique de Londres peut dire que la modération du Roi de la Grande-Bretagne forme la sienne. Si le premier ajoute que dans la monarchie qu'il habite, il faut de l'éclat dans le prince ; le

se-

second peut répondre que dans le roïaume d'Angleterre il n'en faut point.

Je crois que pour résoudre cette question, le meilleur parti qu'il y ait à prendre c'est de remonter à la constitution politique.

La modération, & l'égalité forment le gouvernement monarchique républicain: elles en font l'ame. La puissance de l'état en Angleterre n'est point dans le Roi, elle est dans la nation. Le trône n'en est que la figure, il la représente: or un monarque Anglois qui emploieroit un grand luxe, représenteroit trop; il iroit au-delà de cette égalité qui en est le soutien: il offusqueroit des yeux accoutumés à la modération, & par-là jetteroit par tout le désordre & la confusion.

LET.

L E T T R E XLIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LA réforme a procuré sans doute un grand bien à ce royaume : mais je ne fais si elle n'a pas trop réformé.

Je dirois volontiers que les François sont trop chrétiens, & que les Anglois ne le sont pas assez. Je cherche des limites chez les peuples d'Europe, & je ne trouve par tout que des extrémités.

On a banni l'Eucharistie & les saints de la religion d'Angleterre : mais on n'a rien substitué à la place, ce qui forme un vuide dans ce culte.

On doit faire une différence entre cette foule de cérémonies superflues, qui aliénent l'esprit du vrai culte de Dieu, & ces saintes pratiques aussi religieuses que nécessaires qui y attachent l'ame.

Nous tenons beaucoup aux choses que nous pratiquons tous les jours, & nous sommes assez indifférens pour celles que nous exerçons rarement. De-là vient que les Juifs & les Mahométans, qui sont
7 chargés

chargés d'actes extérieurs, sont si étroitement attachés à leur religion ; lorsque les sauvages, qui n'en ont presque point, en changent si facilement.

La religion de Rome est trop chargée de pratiques ; peut-être celle d'Angleterre n'en a-t-elle pas assez. On vit ici sans façon avec la divinité, on ne se gêne point avec elle. Les fideles de cette communion assistent le dimanche aux prieres publiques. A l'égard du reste de la semaine, il n'est non plus question d'aller invoquer Dieu dans son temple, que s'il n'y en avoit point. On voit même beaucoup de gens qui s'en dispensent ce jour-là. Ils ont chez eux l'autel & l'idole. Ils lisent quelques chapitres d'un livre qu'ils appellent la bible ; moiennant quoi tout acte de religion finit-là.

Ce n'est pas que, dans les autres jours de la semaine, les églises ne soient ouvertes, & que les prieres ne s'y disent : mais il n'y a que les gens désœuvrés & ceux qui n'ont rien à faire qu'à prier Dieu, qui y assistent.

Cette indifférence pour les pratiques ordinaires de la religion, place les fideles de cette secte à-moitié chemin de l'incrédulité :
de-

de-là à l'Athéisme, il n'y a presque point de chemin à faire.

Ici le culte n'a rien de commun avec les moeurs, les vices & les vertus sont indépendants de la croïance. Le système du gouvernement & une certaine morale, pour m'exprimer ainsi, politique & civile, soutiennent la société. On y est chrétien indépendamment du dogme. Dans un besoin, on pouroit presque se passer de religion en Angleterre.

L E T T R E XLIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

L'Angleterre, me disoit dernièrement le Baronet, a établi un système de guerre qui doit exciter considérablement les vertus militaires, parcequ'il est fondé sur l'intérêt qui est le plus grand ressort qui soit dans le coeur humain. Il permet que les officiers de la couronne s'approprient les prises faites sur l'ennemi. Par ce régleme't le mobilier des conquêtes appartient à ceux qui les font.

On

On a vu des officiers dans cette dernière guerre, dont la bravoure a été évaluée à une somme de cent-mille-livres-sterling. C'est, comme tu vois, donner un grand intrinseque aux vertus militaires.

Il est à présumer que ces derniers exemples décideront un grand nombre de citoïens à se faire militaires; car de toutes les émulations, celle de l'argent est la plus forte. Les héros de notre nation, qui avoient autrefois assez de grandeur d'ame pour ne faire aucun cas de leur vie, n'auront pas assez de force à l'avenir pour mépriser les richesses.

Il est à craindre que ce commerce d'Héroïsme ne prenne trop sur les autres professions; & que dans peu dans cette isle il n'y ait trop de marchands en gloire.

Les braves nations, ajouta-t-il, qui firent autrefois la conquête du monde, ne connurent point cette vénalité des qualités militaires: la gloire attachée aux belles actions leur suffisoit. Ils n'eussent pas changé cette récompense contre celle de tous les trésors du monde.

La satisfaction d'être utile à sa patrie doit suffire à tout citoïen. L'avantage de la conquête doit être général & la gloire personnelle; mais la plupart des
régle-

réglemens en Europe vont jusques à détruire ces mêmes vertus, sur lesquelles les gouvernemens sont fondés.

L E T T R E XLV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LE lendemain de cet entretien le Baronet s'exprima ainsi. Pour suivre le fil de ma dernière idée, me dit-il, il me semble que notre gouvernement a accordé plus qu'il ne devoit, en permettant aux officiers généraux de s'approprier le mobilier des conquêtes. Ce mobilier appartient à la république : c'est un bien sacré, qu'on ne peut détourner sans se rendre criminel envers le peuple.

Les citoïens, qui par les charges & les impôts paient tous les fraix de la guerre, doivent jouir, non seulement des avantages de la conquête, mas même de tous les accessaires qui y sont attachés.

Le domaine conquis sur l'ennemi doit être uni à celui de la couronne, & les richesses numéraires déposées dans le trésor public pour servir d'indemnisation aux charges passées, ou prévenir la création

des nouvelles ; sans quoi le peuple perdroit jusques à l'espérance d'être indemnisé de ses malheurs ; ce qui le jetteroit dans l'accablement, ou le rendroit furieux.

La condition naturelle du soldat est la guerre ; les peines, les troubles, & les dangers qui y sont attachés font une suite de son état.

Pendant une longue suite de siècles, les militaires d'Europe firent la guerre à leurs dépens ; les peuples qui demeuroient dans les villes, pendant que duroient les sièges & les batailles, ne païoient presque rien. Alors on pouvoit dire que les soldats avoient droit sur les dépouilles de l'ennemi ; mais la Fortune ne les aiant pas toujours servis favorablement, ils vendirent cette prérogative aux princes, qui à la place leur accorderent une paie qu'ils reçurent toujours depuis régulièrement ; c'est-à-dire, qu'ils renoncèrent par-là à tous les droits qu'ils pouvoient avoir sur les mobiliers des conquêtes.

Quand les soldats Romains se partageoient le butin fait à la guerre, la république ne leur passoit point de solde : quand la paie fut établie, le butin n'appartint plus

plus aux militaires, mais devint le bien particulier du public.

Il est bien permis à chaque gouvernement de récompenser les sujets qui à la guerre ont rendu des services importans à l'état, ou qui se sont signalés par quelque action d'éclat ; mais ce doit être par des distinctions, des postes, des rangs, & des honneurs, jamais par des richesses qui appartiennent à la république.

L E T T R E XLVI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

C E que je t'ai dit ailleurs au sujet des décisions du Pa-l-m-t d'Angleterre, est le même à l'égard des harangues. Quand la cabale d'un parti a le dessus, les discours de l'autre arrivent toujours trop tard. Ces derniers Démosthenes Anglois ne font qu'agiter l'air par leurs raisonnemens. On les écoute cependant, car la parole est libre en Angleterre ; on fait plus, on les admire, on trouve même leurs arguments convainquans ; mais on n'en fait ni plus ni moins.

H 2

Ceci

Ceci me fait ressouvenir d'une petite historiette que j'ai lue quelque part en France, qui, quoiqu'à cent-lieuës de mon sujet, y a néanmoins quelque rapport.

On dit qu'un homme qui avoit besoin d'argent se rendit chez un usurier, qui prêtoit à gros intérêt. Celui-ci le mena d'abord à l'église. Un prédicateur y prêchoit justement sur l'usure. Il fit une peinture si vive de ce vice que l'usurier en fut frappé. Il trouva que ses raisons étoient solides & convaincantes. Après que le sermon fut fini, il se tourna du côté de celui qui venoit lui emprunter de l'argent : " Monsieur, lui dit-il, cet
" homme a prêché divinement, on ne
" peut rien de mieux : il a bien rempli
" ses obligations, allons accomplir les
" nôtres."

Les membres du parti de la Cour, après les discours prononcés par ceux de la république, pouroient dire ; ces gens-là s'énoncent à merveilles, ils ont bien fait leur devoir ; allons-nous en faire le nôtre.

Il est vrai que ces belles harangues, tout-inutiles qu'elles sont, apprennent une chose, dont il est important d'être informé ; c'est qu'une république peut savoir tout
ce

ce qu'il faut pour ne pas se corrompre,
dans le tems même qu'elle se corrompt.

L E T T R E XLVII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Madrid.

LA police de ce royaume est devenue un objet principal de l'administration politique. Le prince lui-même y donne ses soins. On peut voïager aujourd'hui en Espagne. Les chemins commencent à devenir praticables : ceux qui parcourent cette monarchie, n'ont plus besoin de trainer après eux leurs maisons, comme ils y étoient obligés autrefois. Il y a des maisons publiques sur la route, où les étrangers sont reçus pour leur argent; on commence à croire qu'on voïage chez un peuple chrétien.

Madrid a déjà l'air d'une ville Européenne. On l'a embellie & décorée.

C'est commencer la réforme d'un état par où il faudroit la finir. Je voudrois que les Rois remontassent à la source des grands désordres, & qu'ils laissassent les petits soins de police à leurs officiers

subalternes, qui leur en rendissent compte dans leurs momens perdus ; je veux dire que l'accessoire dans l'administration ne vint qu'après le principal.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

L E S faiseurs de projets en Angleterre sont plus profonds que ceux de tous les autres païs du monde. Un politique Breton, qui m'entretient quelquefois de ses vuës sur l'Europe, me fit voir dernièrement un plan, par lequel il prétend rendre un prince d'Allemagne, le plus grand monarque du monde.

Il s'est trouvé quelquefois des gens qui ont imaginé d'enlever à certains potentats de l'Europe une portion de leur domaine : mais celui-ci ne pense pas à moins qu'à dépouiller une vingtaine de souverains tout à la fois, le tout pour cent-livres-sterling une fois païées au donneur d'avis.

PLAN

PLAN D'AGRANDISSEMENT proposé au
Roi de Prusse.

“ SIRE,

“ VOTRE MAJESTE' a fait la guerre
“ pendant plusieurs années pour se conser-
“ ver une seule province ; tandis qu'avec
“ les mêmes troupes & leurs exploits, el-
“ le auroit pu faire la conquête du plus
“ beau païs de l'univers : je veux parler
“ de l'ITALIE, que personne ne garde, &
“ qui peut être prise par le premier con-
“ quérant d'Europe qui en voudra faire
“ la conquête. Ce seroit pour VOTRE
“ MAJESTE' l'affaire d'une campagne.

“ L'état ecclésiastique ne coûtera que
“ la peine de se présenter. Il suffira, pour
“ que Rome se rende, d'un corps d'ar-
“ tillerie composé de deux-coulevrines.
“ A la première décharge les troupes du
“ Saint Siège s'enfuiront, & laisseront Vo-
“ TRE MAJESTE' maîtresse de la ville.
“ Après s'être emparé du château St. Ange
“ & du capitole, il faudra envoyer le
“ PAPE à Avignon, avec le titre de gou-
“ verneur de Carpentras & du reste du
“ Comté Venaisin. Jean XXII. y faisoit
“ bien autrefois sa résidence ordinaire ; &

H 4

“ le

“ le trouvoit assez grand pour lui ; d'où
“ vient qu'il seroit trop petit pour les pa-
“ pes d'aujourd'hui.

“ La conquête de Naples est aussi fa-
“ cile ; il suffiroit seulement de changer
“ les coulevrines en canons. Il faudroit
“ cependant avoir un corps de troupes
“ piètes au besoin ; car VOTRE MAJES-
“ TE ne croit pas aux reliques, & les
“ Napolitains aimeroient mieux mourir
“ que leur saint *Genaro* tombât au pou-
“ voir d'un prince hérétique.

“ Après la réduction de cette ville,
“ VOTRE MAJESTE' fera partir le Roi de
“ Naples, pour la Sicile, & lui assurera à
“ perpétuité ce roïaume à lui & à ses
“ descendants.

“ En revenant de Naples & de Rome,
“ VOTRE MAJESTE' prendra en passant
“ S. Marin, Boulogne & Ferrare.

“ La République de Venise est trop an-
“ cienne ; il y a quatorze-cens-ans qu'el-
“ le subsiste : il est donc tems qu'elle
“ finisse. Une compagnie de vos gardes
“ suffira pour abolir son sénat & pour faire
“ passer la nation à Corfou, Zantes &
“ Céphalonie.

“ Il ne faut que dix-mille hommes
“ pour faire le siège de Genes, & pour
“ obliger

“ obliger la république de s'embarquer
“ pour la Corse. Toute l'Europe fait
“ qu'elle a un grand désir de dominer sur
“ ce peuple. Ce sera une belle occasion
“ pour elle d'aller en personne réduire ces
“ rebelles.

“ Le moindre de vos officiers avec
“ vingt hommes d'élite, s'emparera de
“ Modene, Regio & Coregio. Après la
“ prise de ce petit état, comme son sou-
“ verain aime beaucoup à régenter, il
“ faudra le faire gouverneur de la Silésie.

“ On aura besoin d'un plus grand dé-
“ tachement pour faire la conquête de
“ Parme, Plaisance & Guastalle: mais
“ avec quelque peu de troupes de plus,
“ on s'en emparera, & cela sans faire tort
“ au prince régnant; car Dom Philippe
“ aime l'Espagne, & ne peut point souf-
“ frir l'Italie. Il sera donc charmé de
“ trouver cette occasion de retourner dans
“ son païs.

“ Le Piémont sera plus difficile, d'au-
“ tant plus qu'il est gouverné par un
“ prince aussi laborieux que vigilant,
“ mais il n'est pas indomtable. Je ne
“ crois pas qu'Emanuel qui est ce prince,
“ veuille mesurer ses forces avec votre

H 5

“ puis.

“puissance. Il aimera mieux partir pour
“la Sardaigne, ou se retirer en Savoie.

“A l'égard du Milanois, le Mantouan
“& la Toscane, la maison d'Autriche
“vous les cèdera pour la Silésie; de
“maniere que VOTRE MAJESTÉ se trou-
“vera par-là seul souverain *d'Italie*.

L E T T R E XLIX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LES femmes en Europe crévent de vanité; l'orgueil les étouffe: elles peuvent à peine respirer. Ce sont les hommes qui leur enflent ainsi le coeur. Hé! le moien qu'elles puissent s'empêcher d'être vaines! L'autre sexe leur fait continuellement amande-honorable. Il leur sacrifie continuellement fortune, honneurs, rangs, distinctions. Les Rois ne font leurs effort pour se rendre grands, que pour devenir petits devant elles. Tout tombe à leurs pieds jusques aux sceptres, & aux couronnes.

Quoique les Anglois en général n'aient pas le loisir de faire les galans auprès des femmes, le peu de tems qu'ils y passent
n'est

n'est pas perdu. Ils leur montrent une soumission si aveugle, que cela va jusques à la dépendance absolue.

Je vis l'autre jour dans une assemblée, un Grand-Breton fier & superbe, mais qui est si humble, & si humilié devant une petite créature qui a pris l'ascendant sur lui, que cela va jusques à la servitude ouverte; car quand les Anglois deviennent esclaves des femmes, ils le sont plus que les autres. Quoiqu'il en soit, celle-ci le traite comme un négre. Souvent elle le relegue pendant quinze-jours dans sa chambre; & il ne faut pas que le prisonnier sorte des arrêts qu'il n'ait auparavant obtenu sa grace. Si elle lui ordonnoit de se pendre il s'étrangeroit aussitôt. Les Européens appellent cela être galant, ou autrement avoir des égards & de la déférence pour le beau sexe.

Plus je compare nos coutumes à celles de ces peuples, & plus je me persuade que nos législateurs connoissoient mieux le cœur humain que ceux d'Europe, lorsqu'ils mirent la clôture des femmes au rang des premières loix politiques; ils prévirent par-là, comme je te l'ai dit ailleurs, une foule de maux qui affligent presque tous les empires de l'Europe.

LETTRE L.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

MALGRÉ l'expulsion des bonzes Jésuites, on mande de Paris que le Roi de France n'a pas été encore assassiné. Les mêmes avis ajoutent que de tous les membres du Parlement qui les ont bannis du Royaume, aucun, jusqu'au départ du dernier courier, n'avoit été empoisoné. Il y a même des gens qui vont jusqu'à se flatter qu'il n'y aura point de guerres civiles dans l'état, & qu'on s'en verra débarassé sans effusion de sang.

Ceux qui craignoient pour la monarchie & le peuple leur savent gré de cette modération; car, à des gens qui passent pour n'être pas bons, on leur tient compte de tout le mal qu'ils ne font pas.

La chose ne s'est pas passée cependant entièrement sous silence. Leur banissement a excité un bourdonnement sourd d'où est né ce murmure rédigé en articles.

“ I. Que

“ I. Que leur expulsion hors du Roï-
“ aume attaque directement la persone de
“ Dieu, & est un attentat commis contre
“ les droits du ciel.

“ II. Que cet attentat blesse, non seule-
“ ment les loix divines, mais même les hu-
“ maines, qui deffendent de bannir quelque
“ corps de citoïens que ce soit, sans une
“ conviction manifeste de griefs capitaux.

“ III. Que les termes de l'arrêt qui bannit
“ la société de la France sont vagues, gé-
“ néraux, dénués de tout fondement, &
“ découvrent une vengeance cachée qui
“ vient de loin.

“ IV. Que c'est violer les droits de
“ l'hospitalité qui doivent être sacrés pour
“ ceux qui ne causent aucun désordre
“ dans la société générale dont ils font
“ membres.

“ V. Que nul tribunal séculier n'a le
“ droit d'expulser aucun corps régulier,
“ à moins de délits capitaux avérés par
“ tous les membres qui le composent.

“ VI. Que des maximes pernicieuses de
“ quelques uns de leurs membres ne for-
“ ment pas un délit suffisant pour bannir
“ la société entière. Que dans toutes les
“ compagnies les fautes sont personnelles.

“ VII. Que

“ VII. Que la saisie de leurs biens est
 “ un vol manifeste : que ces biens ne sont
 “ ni à eux ni à l'état : que c'est un dépôt
 “ qui a été confié à leur société qui ne peut
 “ passer en d'autres mains sans blesser les
 “ intentions des morts & les droits des
 “ vivans, &c. &c.”

Ce n'est, je crois, que dans les états où on laisse prendre trop d'empire à certains corps, qu'on peut les voir si osés. Les sociétés de bonzes en Europe voudroient-toujours distinguer des droits entre eux & le souverain : c'est-à-dire, établir des prétentions indépendantes de l'état politique.

L E T T R E L I.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
 à Pékin.*

de Londres.

LE Duc Plénipotentiaire de France, qui a signé le traité entre les deux-couronnes est parti pour Versailles. Un jeune capitaine de dragons lui a succédé. Il a le même rang, & les mêmes titres. C'est faire un plénipotentiaire à la pointe de l'épée.

On

On dit que le capitaine ministre est vif, bouillant & emporté ; il parle de tems en tems de se battre. Je présume qu'il met la bravoure au-dessus des qualités du négociateur. Tu peux bien t'imaginer qu'avec d'aussi heureuses dispositions a devenir soldat, il ne sera pas long-tems ministre : on attend sa chute tous les jours. Celle-ci ne sera point sa faute ; mais celle de ceux qui l'emploient ; je te l'ai dit ailleurs, la France n'a point d'Ecole de ministre. On devient plénipotentiaire & ambassadeur du premier coup, sans l'avoir jamais appris.

L E T T R È LII.

*Le Même au Mandarin Kie-tou na,
à Pékin.*

de Londres.

ON a arrêté ici un citoïen qui avoit publié des injures contre le roi dans une feuille périodique appellé le North Breton.

L'offense étoit personnelle à la couronne. Il avoit écrit que le monarque avoit menti.

Après l'avoir fait conduire dans une prison qu'on nomme la Tour, il fut question d'examiner si l'on pouvoit l'y détenir.

Après

Après plusieurs recherches, on trouva, ou du moins on crut trouver que le prisonnier n'avoit point passé les bornes de la liberté Angloise, & qu'il avoit tout juste insulté le Prince dans les limites de la constitution Britanique; car chaque gouvernement en Europe a sa forme qui influe sur la maniere de penser des sujets.

Par exemple en Anglettere on pense que le Roi ment lorsqu'il ne dit pas la vérité; au lieu qu'en France, en Espagne, en Portugal & dans tous les états tout-à-fait despotiques, il est reçu que le Roi dit la vérité, lors même qu'il ment.

Comme on ne pouvoit pas détenir ce citoïen on le relacha: mais à peine eut-il recouvert sa liberté qu'il écrivit aux ministres qu'ils étoient des voleurs, & les menaça de les faire arrêter comme tels. On fit de nouvelles recherches sur cette seconde invective, & on trouva qu'il pouvoit emploïer ces termes au pied de la lettre, attendu que ces ministres avoient ordonné de fouiller chez lui pendant sa détention, & de lui enlever ses papiers, & que selon les loix d'Angleterre ceux qui prennent, ou ordonnent de prendre les effets qui appartiennent à un citoïen sont déclarés voleurs.

Ces

Ces invectives de la part d'un sujet, adressées au Roi & à ses ministres, te révolteront sans doute ; je ne les approuve pas non plus ; mais il y a tel gouvernement en Europe chez qui tout cela peut convenir.

Le citoïen détenu étoit membre du Parlement ; c'est-à-dire un des représentans du corps où réside la souveraine puissance : or s'il étoit permis aux ministres d'état de se saisir des membres, bientôt ils emprisonneroient le Parlement entier & feroient comme Cromwell, qui les aiant chassés les uns après les autres, ferma la porte, & emporta la clef avec lui.

L E T T R E L I I I .

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

MON hôte de Paris qui est un fort honnête homme, quoiqu'un peu politique, me promet avant mon départ, que s'il arrivoit quelque nouveauté dans cette capitale, qui méritât l'attention de notre Cour, il m'en donneroit aussitôt avis.

Je ne pensois plus à sa correspondance, lorsque hier, jour de poste, je reçus la lettre suivante avec cette adresse, à Monsieur,
Monsieur

Monfieur CHAM-PI-PI, Directeur Général des Réflexions morales, & politiques fur l'Etat présent de l'Europe.

“ MONSIEUR, de Londres.

“ **D**EPUIS le dernier traité de paix
 “ entre la France, & l'Angleterre,
 “ il est arrivé dans cette ville un grand
 “ nombre d'ours; ou pour mieux dire
 “ de sauvages.

“ Ces ours ne marchent pas à quatre
 “ pattes comme ceux qui font dans les bois;
 “ ils se tiennent debout sur leurs pieds,
 “ ont un corps, des bras, des mains com-
 “ me des créatures raisonnables; on les
 “ prendroit presque pour des hommes.

“ Ces sauvages font habillés à l'Eu-
 “ ropéenne, excepté que la taille de leurs
 “ habits est placée sous les aisselles, &
 “ que leur juste au corps ressemble aux
 “ foutanes de nos prêtres.

“ Vous aurez sans doute remarqué dans
 “ vos réflexions politiques, que nous au-
 “ tres François, nous avons au bout des
 “ manches de nos chemises de petits
 “ morceaux de toile fine que nous ap-
 “ pellons manchettes, pour quant à eux
 “ ils n'ont que leurs mains au bout de
 “ leurs bras.

“ Il faut sans doute que dans le païs
 “ de ces sauvages, ceux qui ont la tête
 “ grosse passent pour avoir plus de génie
 “ que les autres; car ils l’enflent par des
 “ perruques rondes d’une grandeur é-
 “ norme.

“ Ils ouvrent de grands yeux mornes,
 “ & stupides, & nous regardent d’un air
 “ si étonné qu’il semble qu’ils n’ont ja-
 “ mais vu des hommes. Pour ce qui
 “ est de leur maniere de s’exprimer, je ne
 “ vous en dirai rien: je fais bien qu’ils
 “ sifflent; mais j’ignore s’ils parlent.
 “ Ceux qui conversent avec eux préten-
 “ dent qu’ils ont une difficulté dans la
 “ langue, & qu’ils inclinent beaucoup à
 “ devenir muets; car ils sont quelque-
 “ fois quatre-heures de suite autour d’une
 “ table sans proférer un seul mot.

“ Ces mêmes sauvages boivent beau-
 “ coup de *bierre* forte, du vin, & fument
 “ considérablement de tabac. Après
 “ qu’ils ont vidé ensemble un grand
 “ nombre de bouteilles, ils se cherchent
 “ dispute, & se battent comme des
 “ dogues: c’est la seule conversation hu-
 “ maine qu’on leur connoisse.

“ Ils ne font usage ni de l’épée ni du sa-
 “ bre; leurs armes offensives, & deffen-
 “ sives

“ sives font leurs ongles, Au lieu que
“ les Francois s'ôtent la vie dans leurs
“ disputes, ceux-ci s'arrachent les yeux.

“ Ces animaux font toujours attroupés
“ entre eux, & ne fréquentent point les
“ autres bêtes du país.

“ En général ils fuient la bonne com-
“ pagnie ; il n'y a que les femmes sans
“ moeurs, & les filles de l'opéra qui fa-
“ chent les apprivoiser.

“ On leur fait cependant ici un bon ac-
“ cueil ; car ils apportent de leur país de
“ petits grains d'or dont les Parisiens
“ font grand cas.

“ Ils ne font pas un long séjour dans
“ cette capitale. A peine y font-ils ar-
“ rivés que les femmes de spectacle les
“ obligent d'entreprendre le voiage de
“ Montpellier pour leur faire changer
“ d'air ; car celui de Paris leur attaque
“ les nerfs, & les empêche presque de
“ marcher.

“ Pour ne pas vous tenir plus long-
“ tems en suspens, je vous dirai que ces
“ ours font des Anglois ; mais j'ou-
“ bliois que vous faites actuellement vo-
“ tre séjour à Londres, & que vous vous
“ trouvez par conséquent vous-même
“ dans la grande ménagerie de ces bêtes
“ Je suis. De-

Depuis que je fréquente la France, & l'Angleterre, j'ai souvent réfléchi à cette antipathie naturelle qu'il y a entre ces deux-nations, qui les porte à se déchirer continuellement par des portraits ridicules, & j'ai trouvé qu'elle est fondée sur des causes phisiques, morales & politiques, & que par conséquent il n'y a plus moien de la prévenir.

L'Anglois est sombre ; le François est gai. L'un pense beaucoup, l'autre ne réfléchit pas tant ; celui-là a du bon sens ; celui-ci a de l'esprit. Le gouvernement du premier est républicain, celui du second est monarchique. L'Anglois croit être libre ; le François s'imagine qu'il est esclave ; l'un compose un petit peuple, l'autre forme une grande nation ; sans compter la rivalité dans les arts, & les sciences, &c. &c. il n'en faut pas d'avantage pour éterniser la haine, & l'antipathie entre ces deux peuples.

L E T

L E T T R E L I V .

*Le Mandarin, Sin-ho-ei. au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Madrid

LES hommes au milieu desquels je me trouve sont si fiers que cela va jusques à l'orgueil. J'en cherche par tout la cause, & ne la rencontre nulle part.

Les Espagnols sont les hommes les plus laids de l'Europe. De la couleur naturelle de ce peuple à celle des Maures d'Afrique, il n'y a qu'une demi-nuance. La nation est dans une ignorance crasse à l'égard des grandes sciences spéculatives qui distinguent les autres dans la chrétienté. Elle ne fait presque rien. La pauvreté des Espagnols va jusques à l'indigence : en général ils meurent de faim ; leur frugalité est une fuite du climat, ou pour mieux dire de leur fainéantise : mais il leur manque presque toujours le nécessaire.

Toutes les branches du pouvoir politique, & civil sont abîmées : aucune partie de l'administration n'est à sa place. La nation a perdu l'équilibre, elle n'est en pro-

portion de forces relatives avec aucun état ; le plus foible de l'Europe peut la subjuguier.

Le despotisme absolu du prince rend ce peuple esclave. Il est subordonné non seulement au Roi, mais-même au tribunal des moines. La politique l'humilie d'un côté, & la religion l'avilit de l'autre. Il faut qu'une nation soit naturellement bien fiere, pour être aussi orgueilleuse au milieu de tant de sujets qui doivent l'empêcher de l'être !

L E T T R E LV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

L'Ambition des petits princes vient trop tard. Les grandes puissances d'Europe sont établies irrévocablement. Leur pouvoir qui date de loin, pour m'exprimer ainsi, a prescrit. Il n'y a plus moïen de les anéantir. On peut bien leur faire tête pendant quelques années, & remporter même des victoires : mais c'est tout ce qu'on peut faire. Elles reprennent insensiblement le dessus, & la force
su-

supérieure l'emporte toujours à la fin sur l'inférieure.

La France a reçu plusieurs échecs pendant cette guerre : mais elle reste toujours un corps immense. La Maison d'Autriche a effuié également des revers : mais cela n'a rien diminué de ses premières forces, qui sont toujours supérieures à celles de l'ennemi, qui vient d'avoir l'avantage sur elle. Quelques années de repos rendront à ces corps toute leur première vigueur ; on peut bien les fatiguer mais non pas les abîmer.

George & Frédéric font beaucoup de bruit de leurs trophées. Je ne veux rien diminuer ici de leur gloire ; mais il est certain qu'ils la doivent à l'engourdissement de ces deux premières puissances, qui les eussent écrasés du seul poids de leur grandeur, si le défaut d'administration n'eût empêché l'activité de leurs forces.

Il n'y a pas plus de grandeur à se faire honneur de ces exploits, qu'à se vanter d'avoir eu l'avantage sur deux corps malades.

Quoique Chinois, je frémis pour ces deux-petits états, quand je pense que le moindre nouvel arrangement des causes secondes, peut faire changer leur fortune
de

de face, & que deux-petits individus de quelque pied de haut peuvent renverser le système de leur grandeur.

Qu'il naisse un habile ministre en France, & l'Angleterre retombe aussitôt dans son premier état de médiocrité. Qu'il paroisse un génie supérieur au conseil de Vienne, & la Prusse est anéantie.

On prétend que, si un certain homme, appelé Maurice, ne fût pas mort avant la guerre, la France eut fait une paix plus glorieuse. Les politiques vont même plus loin, ils disent que s'il eut été en vie, Frédéric n'auroit jamais osé faire une invasion en Saxe. Les révolutions des états dépendent presque toujours ici de l'existence d'un seul mortel.

Le calcul est clair. Il n'y a point de combinaison dans les cabinets qui puisse le détruire. Il peut se prouver par la règle des nombres qui, en matière de puissance, est la première démonstration géométrique : c'est-à-dire, que vingt-cinq-millions de bras sont supérieurs à dix-millions.

L'Angleterre, dit-on, a une bonne administration : mais la France n'a qu'à perfectionner la sienne. Les terres Bretones produisent beaucoup : mais la monarchie Françoisise n'a qu'à augmenter son agriculture.

ture. La Grande-Bretagne a une nombreuse marine; la France n'a qu'à en établir une qui ne lui soit pas inférieure.

Ces différentes administrations ne sont pas un secret d'état; leur publicité les rend communes à toutes les nations. La France peut les employer comme l'Angleterre; peut-être même avec plus d'avantage, parcequ'elle a plus de ressources. Même raisonnement pour la Maison d'Autriche.

L E T T R E LVI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL y a dans la nation Angloise comme un germe de division qui prévient la tranquillité publique.

Cette monarchie vient de signer la paix avec la France, mais il lui reste une guerre avec elle-même. Les grands de l'état se démettent de leurs charges, ils abandonnent la Cour & se retirent dans leurs terres. Le peuple qui n'a point de retraite se plaint amèrement. Le mécontentement vient de ce que le monarque qui régne aujourd'hui s'est choisi un ministre qu'il

qu'il veut maintenir dans son poste. On n'est pas fâché que le ministre l'ait, mais seulement que le Roi se le soit donné; ce qui paroît ici un attentat contre la liberté publique.

Il est question de savoir si le Roi d'Angleterre a le droit d'être aussi indépendant que le dernier de ses sujets. On prétend que le gouvernement de la Grande-Bretagne est combiné, de manière que pour que le peuple soit libre, il faut que le Roi soit esclave.

Les Anglois disent pour leur raison, que, quand ils appellerent un prince étranger à la couronne, la constitution se trouva faite comme cela; que c'étoit à prendre ou à laisser.

Il y a un proverbe en Europe qui dit que les pactes font les loix, & que les loix font les Rois. George III. dit à son tour qu'il ne veut pas être le premier esclave de l'état; que la servitude n'est pas faite pour les souverains; qu'il veut jouir des mêmes prérogatives que ses peuples.

Je me garderai bien de rien décider sur cette question. Ce qu'on peut dire là-dessus en général, c'est qu'on ne sauroit trop limiter le pouvoir des Rois qui gouvernent les peuples indépendans.

La constitution a beau être libre ; si elle cède la moindre de ses prérogatives, on verra bientôt l'autorité roïale s'établir irrévocablement.

Le despotisme est une lime sourde qui ronge insensiblement les chaînes de la liberté. Un peuple qui se relache de ses droits est tout étonné à la fin de se trouver esclave avec tant de moïens qu'il avoit de ne l'être pas.

L E T T R E L V I I .

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LE Parlement d'Angleterre s'assembla hier pour la première fois de cette année. L'ouverture s'en fit par une grande affaire sur laquelle tous les représentans de la nation devoient délibérer. Ce n'étoit ni de la paix, ni de la guerre, il ne s'agissoit pas non plus de soulager le peuple du poids des impôts qui les accable. Il étoit question d'un coup de politique bien plus consommé. On mit en considération deux points très importans ; savoir :
1. Si on ne devoit pas faire rendre compte à un certain homme de sa conduite pour
avoir

avoir conseillé le Roi de faire la paix. 2. Si le monarque étoit le maître de choisir parmi ses sujets celui qu'il voudroit, pour le consulter sur les moïens qu'il y auroit de rendre son peuple heureux.

Le débat fut long, car les deux-questions, comme tu vois, étoient bien embarrassantes. La nuit étoit déjà bien avancée quand on eut fini de parler à ce sujet.

C'étoit quelque chose de singulier de voir les détours d'esprit que les orateurs emploïent, pour prouver qu'ils avoient raison dans une chose sur laquelle ils étoient convaincus qu'ils ne l'avoient pas.

Quelques séances après, un beau discoureur, à qui un long & pénible ministère n'a laissé que la goutte & l'usage de la parole, harangua pendant quatre-heures & ne décida rien.

Je voudrois que ceux qui ont occupé le premier rang dans une administration, mais qui ne sont plus en place, devinssent muets. Ils prouveroient par-là qu'ils n'ont aucun regret d'avoir quitté la charge qu'ils occupoient; sans quoi on peut les soupçonner d'avoir autant d'ambition dans la retraite, que dans le poste qu'on les a obligé d'abandonner.

L E T T R E LVIII.

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Madrid.

LE théâtre Espagnol ressemble à la nation. Il est aussi grave qu'elle. Ses sujets les plus comiques sont tirés du dogme. On n'y expose point les vices; on y représente la religion. On y joue les misteres en personne.

J'ai vu crucifier le Christ sur la scène. Il souffre comiquement la mort pour les péchés des hommes. Un bouffon fait le rôle du bon Dieu, & un mauvais plaisant celui du pere éternel.

Il paroît aussi quelquefois des légions d'AnGES sur ce théâtre; mais comme ces AnGES sont des Espagnols, ils sont si noirs qu'on les prendroit pour des démons.

Outre les AnGES, les Archanges, & les Chérubins, il y a aussi des Saints comiques; ceux-ci pour l'ordinaire ont la physionomie fort gaie. J'y ai vu un Saint Antoine païé pour faire rire le public, qu'on ne soupçonneroit jamais d'avoir
passé

passé sa vie dans les jeûnes, & les mortifications.

Le Saint Pierre de ce théâtre est un gros réjouï qui passe une partie de la journée à boire. On m'a dit à ce sujet qu'un soir de représentation, où il étoit question d'un acte dans lequel toute la hierarchie céleste devoit paroître sur la scène, il oublia les clefs du Ciel au cabaret; de maniere qu'on ne put finir la pièce, parceque Dieu, & les Saints se trouvoient enfermés dans le paradis. Les réflexions naissent ici de toutes parts; je n'en ferai qu'une. Un peuple qui mêle ainsi les choses saintes avec les prophanes, & qui fait une farce de la religion, se prive par-là du seul moïen qui lui restoit pour devenir vertueux.

L E T T R E L I X.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LA pièce suivante n'est pas grande chose; j'aurois hésité à te l'envoyer, si je n'eusse su que tu es bien aise de connoître tout ce qui entre dans le caractère de cette nation. Elle m'a été remise par le Baronet, & je la crois de sa diction; j'en juge à la quantité de paroles; car il écrit plus qu'il ne dit.

“ HISTOIRE des Guerres civiles du
“ Théâtre Anglois.

“ Un célèbre auteur Européen prétend,
“ que lorsque les hommes furent en so-
“ ciété, ils perdirent le sentiment de leur
“ foiblesse, & qu'aussitôt la guerre com-
“ mença; un autre croit que les batailles
“ sont aussi anciennes que le monde. On
“ peut dire que la guerre du théâtre An-
“ glois date de la création du théâtre lui-
“ même.

“ De-

“ Depuis le Roi Guillaume, on compte
 “ un grand nombre de batailles rangées
 “ sur cette scène, sans parler des rencon-
 “ tres particulieres. La premiere dont
 “ je ferai mention dans ces mémoires his-
 “ toriques, fut sur la fin du Règne de la
 “ Reine Marie. Les gages de la batail-
 “ le furent deux-soufflets donnés sur le
 “ théâtre, l'un reçu par un comédien qui
 “ vivoit il n'y a pas longtems, & l'autre
 “ rendu par le même comédien à un gen-
 “ tilhomme qui est mort depuis longtems.
 “ La premiere origine de cette querelle
 “ étoit si peu de chose, qu'à peine auroit-
 “ elle pu fournir matiere à deux-puis-
 “ sances politiques de l'Europe pour se
 “ faire la guerre.

“ Les amis & les connoissances du sei-
 “ gneur, qui étoient ce soir-là à la comé-
 “ die, se rendirent de tous les endroits de
 “ la salle sur le théâtre où les premieres
 “ hostilités avoient commencé. Là ils
 “ se rallierent en corps de troupes, & se
 “ répandirent par tout l'épée à la main.
 “ Le parti du comédien qui n'étoit pas
 “ le plus fort, jugeant la deffense de la
 “ place du théâtre impraticable, aban-
 “ donna à l'ennemi le champ de bataille.
 “ Ce fut alors que les grands coups se

I. 5

“ frap-

“ frapperent. On jetta à bas les scènes,
 “ on brisa les bancs, on enfonça les
 “ loges, & on alloit démolir entièrement
 “ le théâtre, & peut être même mettre le
 “ feu à la maison, lorsqu’il parut une
 “ troupe de *Watchmen*, conduits par un
 “ comédien, qui se saisirent des pertur-
 “ bateurs, & les amenerent devant un
 “ Juge à paix, où la paix fut signée. Ainsi
 “ fut terminée cette guerre qui fut pres-
 “ que aussitôt finie que commencée. Il
 “ est probable que toutes les autres au-
 “ roient fini de même; le mal est que
 “ dans les suites il y eut des *Whigs* &
 “ des *Torrays* de théâtre, & que les
 “ *Watchmen* devinrent eux-mêmes des
 “ soldats dans chaque parti, & les juges
 “ à paix des officiers intéressés dans la
 “ querelle. Dès lors chacun aiant sa
 “ livrée & ses étendars, & la guerre
 “ se déclarant dans les formes, il n’y
 “ eut plus moïen d’assoupir le feu de
 “ la discorde.

“ La guerre qui s’alluma au petit théa-
 “ tre de *Hay-Market* sous le règne de
 “ George II. fut beaucoup plus vive;
 “ on y donna des batailles rangées dans
 “ toutes les formes. Cette seconde guerre
 “ prit sa source dans la permission que le
 “ gou-

“ gouvernement avoit donnée à des comé-
“ diens François de représenter, tandis
“ qu’il avoit fait fermer plusieurs théa-
“ tres nationaux. Ces histrions étran-
“ gers avoient fait afficher en gros ca-
“ racteres, qu’ils joueroient par autorité
“ & permission du Roi. A ces mots la
“ populace prit feu, elle résolut de les
“ empêcher de représenter. Cette émeute
“ qui ne paroïssoit rien, rouloit néan-
“ moins sur un point très important ;
“ il étoit question de savoir si cette au-
“ torité étoit quelque chose ou rien ; la
“ troupe Françoisé la tenoit du Prince,
“ ainsi il s’agissoit d’une espèce de droit de
“ la couronne.

“ Cette affaire n’aïant pu se terminer
“ par la voie de la négociation, chaque
“ parti donna son manifeste de guerre, &
“ le jour de la bataille fut annoncé dans
“ les papiers publics. Plusieurs mini-
“ stres des Cours étrangères se rendirent
“ ce jour-là à bonne heure au théâtre, pour
“ voir qui l’emporteroit ou du Roi ou du
“ peuple : ce fut peut-être pour la pre-
“ miere fois qu’on vit des ambassadeurs
“ assister à une bataille.

“ Le gouvernement avoit envoïé deux-
“ juges à paix dans le parterre, pour prof-

“ fiter de quelques momens d’intervalle,
“ afin de ramener le peuple à signer une
“ capitulation. Un de ceux-ci, avant
“ que la pièce commençât, tenta plusieurs
“ fois une suspension d’armes; il emploïa
“ d’abord la douceur, & ensuite mit en
“ usage les menaces, déclarant à haute
“ voix qu’il étoit venu là comme magif-
“ trat, pour foutenir l’autorité roïale; que
“ l’intention du Roi étoit que la pièce se
“ jouât; que pour cet effet, il avoit con-
“ duit avec lui une compagnie de fol-
“ dats aux gardes; & que le premier qui
“ s’opposeroit à la pièce, seroit arrêté.
“ Cette harangue ne produisit aucun
“ effet, le peuple répondit au juge que
“ ni les loix ni le Roi n’avoient aucun
“ pouvoir sur lui, pour l’empêcher de
“ louer ou de désapprouver une pièce &
“ des acteurs. L’affaire s’engagea vers
“ les six-heures du soir; au lieu d’un
“ coup de canon, le signal de la bataille
“ fut donné par un coup de sifflet. Le
“ rideau étant tiré, on vit les acteurs au
“ milieu de deux files de soldats qui
“ avoient la baïonnete au bout du fusil.
“ A cet aspect, le peuple qui n’étoit pas
“ venu, pour se battre contre des baïon-
“ netes, s’adressant aux juges à paix, lui
“ de-

“ demanda de quel ordre se trouvoient
 “ placées-là ces troupes, si les Anglois
 “ n'étoient plus des hommes libres, & de
 “ quel droit on mêloit des soldats dans
 “ ses amusemens. Ces questions étoient
 “ trop délicates, pour y répondre, les
 “ juges déavouèrent les files de soldats,
 “ & aussitôt les troupes se retirèrent.

“ Ce fut alors qu'on entendit un bruit
 “ de guerre épouvantable dans le parter-
 “ re. Pour rendre le concert plus tou-
 “ chant, on avoit imaginé des instrumens
 “ de bouche, qui formoient dans les airs
 “ des sons affreux: si l'enfer avoit voulu
 “ donner un concert aux démons, il n'eut
 “ pas imaginé une musique plus diaboli-
 “ que. Les acteurs effraïés s'enfuirent;
 “ on substitua des danses à la pièce, mais
 “ les danseurs ne furent pas mieux reçus
 “ que les acteurs.

“ Un des juges à paix voïant l'affaire
 “ bien engagée, fit signe de la main aux
 “ spectateurs & demanda au peuple
 “ un pour-parler; on fit silence. A-
 “ lors le magistrat déclara en termes for-
 “ mels, que si on ne discontinuoit le bruit,
 “ il alloit lire la déclaration du Roi, qui
 “ ordonnoit que la pièce fut jouée, &
 “ qu'après la lecture, il se rendroit im-
 “ mé-

“ médiatement au palais de *St. James*,
 “ pour lui donner part de la rébellion.

“ Le parterre ne répondit à cette me-
 “ nace que par ces mots, *point de capitula-*
 “ *tion*. Il n'étoit pas difficile de connoître
 “ quel parti l'emporteroit ; car comme il
 “ ne s'agissoit que de pousser de grands
 “ cris, & que des cochers & porteurs de
 “ chaises composoient les troupes du par-
 “ ti de la république, ils devoient l'em-
 “ porter sur les poitrines foibles & déli-
 “ cates qui formoient celui de la Cour.
 “ Les histrions François tenterent à plu-
 “ sieurs reprises de jouer la pièce ; mais le
 “ parterre les empêcha toujours de con-
 “ tinuer ; & l'opiniatreté continuant, ils
 “ baissèrent le rideau, & de cette maniere
 “ le champ de bataille demeura au peu-
 “ ple qui fut le triomphant.

“ Une autre guerre fut suscitée quel-
 “ ques années après par d'autres histrions
 “ de la même nation ; ils étoient encore
 “ protégés du gouvernement, & c'est à
 “ cause de cela, qu'ils ne l'étoient pas du
 “ peuple. En Angleterre, comme dans
 “ tous les autres états d'Europe, les
 “ émotions populaires seroient d'abord
 “ éteintes, si les grands ne s'en méloient
 “ point. Plusieurs Lords prirent parti
 “ dans

“ dans cette troisieme guerre ; il se forma
“ deux-cabales, & le jour de la bataille
“ fut encore indiqué.

“ My Lord Trenth - ana commandoit
“ les troupes du Roi, & Sir G^{cor}e V^{vanderp} - ut
“ celles de la république. Ces seconds
“ acteurs furent reçus comme les pre-
“ miers ; lorsqu'ils parurent sur la scène,
“ des cris & des hurlemens épouvantables
“ se firent entendre dans les airs. A ces
“ cris succéda sur le théâtre un déluge
“ d'oranges, de pierres mêlées de quel-
“ ques couteaux ; ce qui mit d'abord les
“ acteurs en fuite. On jouoit ce soir-là
“ l'embarras des richesses, on auroit mieux
“ fait d'appeller la pièce l'embarras du
“ parterre.

“ Tandis que les deux grands corps
“ d'armée étoient aux prises, & que les
“ généraux des deux-partis animoient
“ leurs troupes, la petite guerre se faisoit
“ dans les loges, & derriere les coulisses ;
“ des détachemens se battoient à coups de
“ pied & à coups de poing. Soit que les
“ troupes du parti de la Cour, depuis la
“ derniere bataille, se fussent perfection-
“ nées dans ce genre de combat, ou que
“ celles de la république fussent moins

“ a-

“ agueries, les comédiens finirent leur
“ pièce, & de cette maniere demeurerent
“ les maîtres du champ de bataille. L’af-
“ faire fut plus éffraïante que meurtriere.
“ Les deux-armées en se présentant au
“ combat avoient oublié leurs épées, ils
“ n’avoient pour armes offensives & de-
“ fensives, que des bâtons ; il n’y eut
“ entre les morts & les blessés que cinq
“ ou six visages balafrés, & trois ou qua-
“ tre-perruques de brûlées.

“ La plûpart des grands événemens ti-
“ rent leur origine des plus petites causes ;
“ cette guerre qui mit une seconde fois
“ aux prises la puissance politique avec le
“ bas peuple, avoit é.é. suscitée par un
“ aventurier François. Cet homme étoit
“ d’une des plus anciennes familles rotu-
“ rieres de France, ses ancêtres avoient
“ été laquais de pere en fils, depuis le dé-
“ luge ; lui-même avoit porté la livrée à
“ Paris. C’étoit un de ces archi-intri-
“ guans, qui n’aïant point de fortune,
“ cherchent à en faire une aux dépends
“ de qui il appartient ; il avoit tous ses
“ passeports, pour faire son chemin, &
“ s’avancer dans le monde, il avoit pen-
“ dant longtems exercé le métier de mer-
“ cure à Paris, enlevé plusieurs caisses, &

“ fait.

“ fait deux ou trois-fois banqueroute.
 “ Jamais homme n’a eu à un degré plus
 “ sublime les qualités qui servent à for-
 “ mer les grands aventuriers, il possé-
 “ doit les quatre-vertus cardinales de
 “ l’intrigue ; car il étoit *menteur, auda-*
 “ *cieux, éffronté, & impudent.* Milord
 “ Stafford lui avoit dit à Paris qu’une
 “ comédie Françoisise réussiroit à Londres,
 “ & aussitôt, il ramassa quelques mau-
 “ vais acteurs qui étoient sur le pavé en
 “ France, & parut à Londres d’un air
 “ aussi triomphant, que s’il eût traîné à
 “ sa suite les meilleurs comédiens de
 “ l’hôtel de Bourgogne.

“ Après la défection de son théâtre, ses
 “ histrions le firent arrêter ; mais il ne se
 “ déconcerta pas pour cela ; du fond de sa
 “ prison, il mit à contribution le Caffé de
 “ White, & en obtint une capitulation
 “ de sept ou huit-cens-livres sterling, &
 “ avec cette somme il repassa en France,
 “ où il se trouva plus riche qu’avant son
 “ voïage d’Angleterre.

“ La quatrième guerre du théâtre An-
 “ glois tient plus du comique que du
 “ tragique. Les Bretons aiment natu-
 “ rellement tout ce qui porte un caractère
 “ extraordinaire, le simple & le naturel
 “ ne les touchent point, il leur faut des

“ ta-

“ tableaux frappans. Un particulier
 “ pour s’accommoder à leur goût, fit af-
 “ ficher qu’à un certain jour, on verroit
 “ au nouveau théâtre de Hay-Market,
 “ une chose que les âges passés n’avoient
 “ pas encore vuë, & que les siècles à ve-
 “ nir ne verroient jamais; qu’un Arle-
 “ quin de la grandeur & de la taille d’un
 “ homme ordinaire entreroit dans une
 “ bouteille de pinte. C’étoit donner à
 “ la nation un spectacle de son goût; car
 “ quoi de plus merveilleux, que de voir
 “ entrer un homme dans une bouteille,
 “ où un enfant de douze ans pouvoit à
 “ peine passer deux-doigts!

“ Ce prodige surprenant donna à par-
 “ ler à tous les savans de la ville; l’A-
 “ cadémie des sciences de Londres re-
 “ chercha la cause de cette infusion sur-
 “ prenante. On attendoit avec grande
 “ impatience le jour annoncé dans l’affiche,
 “ pour être témoin de ce phénomène.
 “ Le jour venu, le théâtre fut plein dès
 “ les trois-heures après midi, jamais on
 “ n’avoit vu une assemblée si nombreuse.
 “ Des princes, des Lords, & des citoiens
 “ de tous les rangs voulurent assister à
 “ cette premiere représentation. Les
 “ chimistes s’y rendirent en grand nom-
 “ bre,

“ bre, ils mouroient d’envie de voir com-
 “ ment se feroit la distillation d’Arle-
 “ quin. Les ministres d’état & les poli-
 “ tiques furent des premiers à y prendre
 “ place : il est vrai que cette expérience
 “ pouvoit devenir utile au gouverne-
 “ ment, surtout en tems de guerre, où
 “ les expéditions de troupes sont fréquen-
 “ tes ; car si un Arlequin entroit dans
 “ une bouteille, il s’ensuivroit de-là qu’un
 “ soldat pourroit entrer dans un vase de
 “ la même grandeur. A l’égard de la
 “ cavalerie & de la maison du Roi, il au-
 “ roit suffi de faire les bouteilles un peu
 “ plus grandes : ce qui eut fait une gran-
 “ de épargne à l’état, pour les frais des
 “ transports, & eut diminué le nombre
 “ des vaisseaux de ligne.

“ Toutes les classes de la société étoient
 “ intéressées à cette découverte. Les pol-
 “ trons qui, comme on dit, se mettroient
 “ dans le trou d’une aiguille, en voïant
 “ leurs ennemis se feroient cachés dans
 “ une bouteille ; les amans qui quelque-
 “ fois ont besoin de se rendre invisibles,
 “ ou de ne tenir qu’un petit espace ;
 “ mais surtout les débiteurs dont la ville
 “ de Londres est remplie, car ils n’au-
 “ roient pas plutôt apperçu un Bailly,
 “ qu’ils

“ qu'ils se feroient cachés aussitôt dans
“ une bouteille.

“ L'affiche avoit annoncé l'infusion
“ d'Arlequin à six-heures du soir, & il en
“ étoit sept qu'on n'avoit aucune de ses
“ nouvelles. On crut d'abord que n'ai-
“ ant pas mangé de huit-jours pour se
“ rendre plus fluët, il étoit tombé en
“ foiblesse, & on espéroit qu'il paroîtroit
“ après son évanouissement. On atten-
“ dit encore quelque tems; mais perdant
“ à la fin patience, on voulut savoir ce
“ qu'étoit devenu Arlequin: on apprit
“ alors qu'aulieu d'entrer dans une bou-
“ teille, il avoit saisi l'argent de la porte,
“ & étoit allé probablement boire des
“ bouteilles.

“ A cette nouvelle, au lieu de ne s'en-
“ prendre qu'à soi-même pour avoir été
“ aussi stupide, on s'en prit au théâtre
“ qu'on mit en pièces.

“ La dernière bataille dont j'ai à par-
“ ler, regarde l'empereur de la Chine,
“ quoiqu'elle se soit donnée à Londres
“ au théâtre de Drury-lane. Environ
“ cinquante-sujets de ce grand prince étoi-
“ ent arrivés de Pékin, pour divertir la
“ nation Angloise par un ballet Chinois:
“ malgré un si louable dessein, ils furent
“ in-

“ insultés par la populace. Mais pour
 “ parler sans métaphore, & rappor-
 “ ter les choses en si-lele historien, ces
 “ Chinois avoient le malheur d’être la
 “ plûpart François.

“ Un ballet de ce nom fut la cause de
 “ cette guerre. Les politiques l’attri-
 “ buent aux divisions qui régnoient alors
 “ entre les deux-nations; mais il faut
 “ l’attribuer à celles qui régnerent de
 “ tout tems entre les deux-théâtres An-
 “ glois de Drury-lane & Covent-garden.

“ Ce ballet annonçoit au public un spec-
 “ tacle nouveau, tant pour l’invention des
 “ Danses, la beauté des habits, que pour le
 “ nombre des-acteurs, & les décorations,
 “ & par-là procurer cinq ou six-mille-li-
 “ vres-sterling au directeur. Covent-
 “ garden étoit perdu, si cet événement
 “ fut arrivé à Drury-lane; ce premier
 “ commença donc à dresser ses batteries
 “ pour que ce ballet échouât.

“ La scène Angloise est une image de
 “ ce qui se passe dans la politique des
 “ Cours de l’Europe. Quand deux-puif-
 “ sances veulent rompre ensemble, & se
 “ déclarer la guerre, elles chargent leurs
 “ ambassadeurs de faire courir des bruits
 “ dés-

“ défavantageux, qui sement la ziza-
 “ nie, & préparent les peuples à la dif-
 “ corde.

“ La cabale de Covent-garden char-
 “ gea ses émissaires, c'est à-dire, les pa-
 “ piers publics, de répandre des bruits
 “ défavantageux sur ce ballet, afin d'in-
 “ disposer d'avance le public. Les princi-
 “ paux griefs qu'on alléguoit contre ce
 “ divertissement Asiatique, étoient que
 “ ceux qui l'exécutoient étoient des Eu-
 “ ropéens ennemis de l'état, que les habits
 “ étoient de la fabrique de France, & le
 “ tailleur François.

“ On attendit les premières représenta-
 “ tions pour en voir l'issue; car s'il eût é-
 “ choué il n'y auroit point eu de guerre :
 “ mais il prit, & dès lors il n'y eut plus de
 “ paix. Quoique les ennemis de ce bal-
 “ let fussent rangés en bataille dans le
 “ parterre & les galleries, pendant les
 “ premières représentations, il n'y avoit
 “ eu d'autres coups de donnés, que ceux
 “ des sifflets; mais le Roi vint voir ce di-
 “ vertissement, le trouva de son goût, &
 “ l'approuva; alors il n'y eut plus à ba-
 “ lancer, les hostilités commencèrent, &
 “ la bataille fut décidée.

“ Plusieurs jeunes seigneurs avoient
 “ déjà pris parti dans cette guerre, &
 “ s'étoient rangés sous différens drapeaux;
 “ les Jacobites soutenoient le parti des
 “ Chinois, & les républicains celui des
 “ Antigallicans. L'armée Chinoise n'é-
 “ toit pas à beaucoup près si nombreuse
 “ que celle de la république; mais quel-
 “ ques officiers principaux de celle-là,
 “ pour établir le niveau, & balancer la
 “ fortune de la guerre, avoient enrôlés
 “ dans leur corps deux ou trois-cens por-
 “ teurs de chaise Irlandois qu'une pinte
 “ de biere, & *two penny* d'eau de vie ren-
 “ dent les meilleurs foldats de l'Europe.

“ Le jour de la bataille aiant été fixé à
 “ la sixieme représentation, on se rendit au
 “ théâtre dans l'intention d'en venir aus-
 “ sitôt aux mains. Les danseurs n'eu-
 “ rent pas plutôt paru sur la scène, que
 “ l'affaire fut d'abord engagée; les An-
 “ tigallicans commencerent les hostilités.
 “ Ils briserent les bancs du parterre, jet-
 “ terent à bas la boiserie de quelques lo-
 “ ges, & mirent en pièces une partie du
 “ théâtre: on auroit dit voir une armée de
 “ charpentiers. Je ne fais si les Lords An-
 “ glois (car c'étoient eux qui démolissoient
 “ le plus) font dans leur premiere jeunesse
 “ ap-

“ apprentissage de charpenterie ; mais il
“ est certain qu’il n’en est pas de plus
“ habiles en Europe, pour jeter à bas une
“ pièce de charpente ; cinq ou six-gentil-
“ hommes Anglois dans un clin d’oeil
“ vont vous démolir un théâtre de fond
“ en comble. Il n’y eut que fort peu de
“ coups de donnés dans la salle, la grande
“ affaire se passa à la porte du théâtre.
“ Je voudrois avoir assez de ce génie
“ pictoresque militaire pour faire le récit
“ de cette journée, ou pour mieux dire
“ de cette soirée, où les deux armées ri-
“ vales acquirent tant de gloire.

“ Un gros d’Antigallicans vint d’a-
“ bord aux prises avec un corps de Chi-
“ nois ; le choc fut des plus vifs, dans
“ quelques minutes, il y eut plus de
“ deux-cens coups de bâtons donnés, &
“ autant de coups de poings reçus. Dans
“ le front d’armée de chaque parti, étoient
“ de jeunes Lords qui se signaloient beau-
“ coup dans cette occasion. La grande
“ action générale dura plus d’une heure ;
“ mais comme chaque champion mou-
“ roit d’envie d’aquérir une gloire per-
“ sonnelle, les deux armées se séparèrent,
“ & on se batit par pelotons. Ce fut
“ alors que la véritable bravoure parut,

“ & qu'on vit à découvert le courage de
 “ chaque combattant. Les exploits des
 “ grands hommes qui se signalèrent dans
 “ cette occasion, sont sans nombre.

“ Am - - - - de l'armée républicaine
 “ donna un coup de poingt à un lord Ja-
 “ cobite, qui aiant fait perdre tout équi-
 “ libre à son corps fluet, le jetta par terre
 “ presque mort. Milord S - - - - s'étant
 “ pris aux cheveux avec un porteur
 “ de chaise Irlandois, le terrassa. Sir
 “ George qui protégeoit le ballet Chi-
 “ nois, donna un si furieux coup de
 “ tête dans la poitrine d'un gentilhomme
 “ Antigallican, qu'il lui fit aussitôt cra-
 “ cher le sang. L - - - - lança un si fu-
 “ rieux coup de baton sur le visage d'un
 “ citoien de Londres, qui crioit à haute
 “ voix, *Point de Ballet Chinois*, qu'il
 “ lui creva l'oeil gauche. M - - - - don-
 “ na un croc-en-jambe à un marchand de
 “ la cité, qui s'opposoit à la danse, & le
 “ fit culbuter sur le dos. P - - - - sauta
 “ sur un Antigallican, & le mordit si
 “ cruellement au visage, qu'il lui emporta
 “ la moitié d'une joue. B - - - - appli-
 “ qua une croquignole sur le nez d'un
 “ étudiant de Temple-Barr, qui étoit du
 “ parti des Chinois, & le fit éternuer six-

“ fois de fuite sans prendre du tabac.
 “ G - - - du parti de la Cour donna un
 “ si furieux coup de tête à un offi-
 “ cier du parti de la république, qu’il lui
 “ fit sauter six-dents, &c. &c.

“ Je ne finirois point si je voulois rap-
 “ porter tous les faits héroïques qui se
 “ passèrent dans cette mêlée; mais le par-
 “ ti Antigallican qui étoit le plus nom-
 “ breux, remporta la victoire; les Chi-
 “ nois furent repoussés & dispersés.

“ Cependant la renommée prompte à
 “ publier les grands événemens, répandit
 “ bientôt dans la ville le bruit de celui-ci.
 “ Les femmes des cochers & des porteurs
 “ de chaise, qui connoissoient la bravoure
 “ de leurs maris, ne doutant pas qu’ils
 “ ne fussent intéressés dans cette affaire,
 “ se rendirent sur le champ de bataille,
 “ pour les faire enterrer, si elles les trou-
 “ voient morts, ou les porter à l’hôpital,
 “ s’il n’étoient que blessés. Quelques
 “ uns furent reconnus & enlevés; &
 “ d’autres ne se trouvant pas, leurs fem-
 “ mes s’en retournent, mal satisfaites de
 “ ne pouvoir leur rendre leurs bons offi-
 “ ces dans cette occasion.

“ Plusieurs courtisannes dont les ave-
 “ nues de Drury-lane sont remplies, se

“ rendirent par curiosité à l'endroit où ve-
 “ noit de se passer le combat. Mais Polly
 “ H - - - qui soupoit dans ce tems-là
 “ en compagnie au Bagnio de Maltby
 “ Covent-garden, & qui accourut, com-
 “ me les autres, ne s'attendoit pas de
 “ trouver étendu par terre parmi les blef-
 “ sés son cher. - - - Footman ; elle y re-
 “ garda à plus d'une fois ; & ne pouvant
 “ douter que ce ne fut lui, elle lui parla
 “ ainsi ; *What's the matter ?* * * *
 “ * * * * *
 “ * * * * *
 “ * * *

“ Après la victoire, le parti Antigalli-
 “ can tint conseil de guerre ; il fut résolu
 “ d'aller former le siège de la maison de
 “ Gar^{vic} k dans Southampton-street, un
 “ des directeurs du théâtre de Drury-
 “ lane. Au lieu de bombes, on se servit
 “ de pierres. Dans un instant ses fenê-
 “ tres furent brisées, & on eut renversé
 “ les murailles, comme si l'armée victo-
 “ rieuse eût eu à sa disposition des sapeurs
 “ & des mineurs. L'histoire ne dit point
 “ où se trouvoit alors cet entrepreneur qui
 “ avoit suscité cette guerre ; une anecdoc-
 “ te particuliere dit que le grand Richard
 “ étoit caché alors dans une bouteille.

K 2

“ Quoi-

“ Quoique le parti républicain eût
“ remporté une victoire complete, celui
“ des Chinois n'étoit pas si abattu, qu'il
“ ne pût se rétablir, & recommencer la
“ guerre; mais des puissances neutres
“ dans cette guerre, interposerent leur
“ médiation, & il y eut un pourparler.
“ On proposa des articles préliminaires,
“ & peu de jours après la capitulation fut
“ signée aux conditions suivantes.

“ I. Qu'il ne seroit plus question de
“ ballet Chinois.

“ II. Que le directeur de Drury-lane
“ seroit des réparations au parti Anti-
“ gallican.

“ Cela fut exécuté: les Chinois parti-
“ rent pour la Chine, ou pour le país
“ qu'ils voulurent; & quelques soirs a-
“ près, Garzick parut en suppliant sur la
“ scène. Il fit des excuses au public, du
“ mal qu'il lui avoit fait de lui donner
“ un ballet magnifique, & le remercia
“ de la peine qu'il avoit voulu prendre de
“ lui casser ses vitres.

“ Un comédien Espagnol auroit mieux
“ aimé mourir mille-fois, ou quitter le
“ théâtre, que de descendre à une telle bas-
“ sesse; mais il y a une monnoie d'or en
“ Angleterre, qu'on appelle Guinée, qui
“ a la

“ a la vertu du fleuve d’oubli ; elle étouf-
 “ fe tout ressentiment chez les acteurs,
 “ & empêche qu’ils ne se souviennent des
 “ offenses reçues. D’ailleurs cet acteur
 “ est si fort attaché à son état, & aime
 “ tant la direction, que s’il étoit tué dans
 “ une mêlée par la populace, & qu’il y
 “ eût à Londres un théâtre composé de
 “ spectres, son ombre reviendroit de l’au-
 “ tre monde pour être directeur. Ce
 “ n’est point par goût pour la scène, ni
 “ par un génie décidé pour la représenta-
 “ tion, mais par un attachement parti-
 “ culier, qu’il a contracté avec le caissier
 “ du théâtre.”

L E T T R E L X.

Le Mandarin Cham-pi-pi au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

L E S Européens sont si gais qu’ils met-
 tent de la joie dans l’affaire la plus
 sérieuse de la politique ; je veux dire la
 guerre. Il y a parmi les princes chré-
 tiens une musique de combats, qui s’exé-
 cute pendant que les armées s’égorgent :

K 3

c’est

c'est porter l'allegresse jusques dans le sein-même du trepas.

Ce concert mortuaire est composé de trompettes, timbales, hautbois, flutes, & tambours &c. Autrefois on se servoit de la musique du violon; mais depuis l'invention du gros canon, on a trouvé qu'il juroit sous l'archet.

Cette simphonie des batailles n'est pas la même; elle varie selon le goût, & le génie des nations.

Par exemple celle qui conduit les Allemands à la mort est grave. l'Angloise est triste, la Prussienne est impétueuse, l'Italienne est bouffonne & comique, & la Françoisise est légère, vive, badine & enjouée.

Les airs varient suivant les différentes manieres de se tuer. Il y a un mode pour la mêlée, un autre pour la retraite &c. &c. Selon les observations générales que j'ai faites sur cette musique meurtriere; j'ai trouvé que les combattans de deux-armées s'aprochent *piano*, ouvrent l'affaire *patiliquo*, la continuent *andante*, la suivent *grave, ma non troppo*, se mêlent en *fouga*, la quittent *allegro*, & se retirent *presto*, & quelquefois *prestissimo*.

Amon

A mon retour à Pékin je te porterai un corps complet de cette simphonie tuante : qu'on pourroit appeller le concert des morts.

Je t'ai parlé de celle-ci dans cette lettre à l'occasion d'une promenade que je fais quelquefois ici le matin au parc de St. James, où les troupes du Roi George montent ce qu'on appelle la parade en musique; ce qui inspire tant de joie aux soldats, qu'ils vont prendre possession de leur poste en dansant*.

L E T T R E L X I.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

J'Assistai ici dernièrement à un spectacle fort divertissant, où la nation Espagnole s'amuse beaucoup. Ce sont des hommes qui se battent contre des bêtes. Cela s'appelle à Madrid la fête des taureaux. Il y a pour cela un vaste théâtre destiné pour donner du plaisir aux cavaliers, & aux

* Il veut parler sans doute du pas militaire, réglé, & cadencé.

dames. Il y a plus de ceremonial pour ouvrir le combat des taureaux dans cette capitale, que la Cour n'en met ordinairement pour déclarer la guerre à la France, ou à l'Angleterre.

La maison Roïale s'y rend avec une pompe majestueuse, & tous les grands de la monarchie s'y placent selon leur rang.

Le premier animal dont la mort doit commencer le divertissement, ne peut périr que par un décret du roi: il faut que le monarque fasse un signe de la main pour qu'on l'égorge.

Les bouchers, qui le jour de cette fête doivent tuer les taureaux, sont des cavaliers de distinction. Les uns sont à pied, & les autres à cheval. Ils passent pour très courageux, lorsqu'ils ont plongé un fer pointu dans le corps d'un grand nombre de ces animaux; mais il y a si peu de bravoure à cela, que le plus timide de nos Chinois stillé à ce manége en égorgeroit autant qu'eux.

Ils s'exercent à cette tuallerie longtemps avant que de l'exécuter en public, & ils ne paroissent dans la carrière de l'héroïsme des taureaux que lorsqu'ils sont sûrs d'y acquérir de la gloire. A la défaite de chaque animal, des cris perçants s'éle-

s'élevent dans les airs; on diroit qu'à la mort d'un taureau la nation augmente en force, & en puissance.

On a cherché plusieurs fois, avec beaucoup de soins, à découvrir si c'étoient les Maures ou les Romains qui avoient établi ces combats; mais je crois que ce n'est pas la peine de faire tant de perquisitions pour parvenir jusques à la source d'un usage aussi barbare.

L E T T R E LXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

IL étoit arrivé autrefois un événement sur la terre qui avoit surpris l'univers. Deux hommes dont l'un s'appelloit Alexandre, & l'autre César, avoient fait la conquête du monde. C'étoit une énigme pour la postérité. La guerre présente vient de la développer. On voit deux-petits Princes dont les états ne sont pas plus grands que deux médiocres provinces de la Chine, tenir la puissance générale en échec. Que si dans un siècle, où tant de causes secondes s'opposent à l'empire de

la domination, on voit de pareilles révolutions, que devoit-ce être dans un tems où le feu du despotisme étoit dans sa première vigueur. Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde chrétien explique tous les songes de l'antiquité; on commence à croire que tout a été possible.

Cette découverte fait trembler l'Europe; car il ne tient qu'à deux ou trois souverains entreprenans de désoler cette partie de l'univers. J'ai examiné l'état des choses chez les puissances chrétiennes, je trouve qu'il y a un vice dans le système moderne. Il manque une digue à la république universelle, pour arrêter les invasions particulières. Les princes chrétiens dans les guerres établissent des congrès pour mettre des bornes à l'ambition des souverains; ils feroient bien mieux d'en établir pour la prévenir.

Un prince guerrier naît dans un petit état de l'Europe. Le désir de dominer prévient en lui les années: il pense à troubler le monde, dans un âge où les autres ont à peine des désirs. Son unique passion est la guerre: il dresse lui-même ses troupes, les élève sur un nouveau plan militaire; en attendant des batailles réelles, il en donne d'imaginaires. Son
gou-

gouvernement devient insensiblement militaire : bientôt il n'a plus de citoïens ; tous ses sujets sont soldats.

Pendant ce tems-là des monarques puissans qui régnerent sur de grands peuples, n'ont aucun goût pour les armes : toutes leurs inclinations sont pacifiques ; l'idée seule de la guerre les effraie, parcequ'elle trace à leur imagination des travaux que leur mollesse & leur volupté craignent. Ces vastes états ont bien des troupes, mais ils n'ont point de soldats. Quels avantages le premier n'a-t-il pas sur ceux-ci ?

D'un autre côté une petite république monarchique devient puissante. Elle achève l'ouvrage de sa marine ; toutes ses vuës sont tournées du côté de la navigation. Un sénat composé d'hommes qui entendent les intérêts de la nation en est occupé sans cesse. Cette nation forme un peuple de matelots ; la mer est couverte de ses navires, elle domine sur l'océan. Cette république devient la maîtresse du commerce du monde : ses richesses sont immenses, parceque ses ressources sont infinies.

Pendant que cette république s'élève & domine en Europe, d'autres états qui
K 6 ont

ont les mêmes avantages, & plus de ressources, prennent un chemin tout opposé à celui qui devoit les conduire à une grande navigation. Ces gouvernemens tournent leurs vuës d'un autre côté. Au lieu de mariniens, l'état est rémpli d'artisans : un grand luxe se forme ; la molesse prend le dessus, & toutes les pièces de l'état se plient les unes sur les autres. Cependant l'Europe entiere n'a point de contrepoids qui puisse balancer la force de ces deux-puissances ; l'une maîtresse de la mer, & l'autre de la terre dominant sur le monde chrétien.

Les politiques d'Europe sont surpris ; ils ne reviennent point de leur étonnement, en voïant ce qui se passe dans l'empire chrétien ; mais cette révolution a une cause dont les effets ne sont qu'une suite nécessaire. Voilà l'histoire des Grecs & des Romains, & la clef du chiffre de la vie d'Alexandre & de Cesar.

Il faudroit un établissement dans le monde chrétien ; je veux dire, vingt géomètres politiques qui mesurassent continuellement le degré de force de chaque état particulier, pour en avertir la république universelle, afin qu'en diminuant le pouvoir de l'un, & augmentant celui de

de

de l'autre, on pût, pour ainsi dire, donner un lest à l'Europe.

L E T T R E LXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.
EXpliquez-moi, me disoit dernièrement le Baronet, par quels moïens se maintient cet ordre de subordination qui se trouve dans toutes les familles Chinoises ? car si ce que nous en disent les relations est vrai, il y a une dépendance admirable dans chaque maison. Pour nous, continua t-il, nous avons beau faire des loix, établir des réglemens, la confusion de notre gouvernement domestique augmente tous les jours.

Je le crois bien, lui répondis je, vous ne faites rien pour le réformer : toutes vos institutions portent sur la grande famille, aucune sur la petite. A l'égard de nous autres Chinois nous avons un recueil de maximes domestiques, qui se transmettent de génération en génération dans les familles particulieres. Les chefs les apprennent par coeur, & ont soin de les faire pratiquer dans leurs maisons. Elles sont en petit nombre, & c'est ce qui fait qu'elles

qu'elles sont observées plus facilement. Il faut bien qu'elles nous fussent puisqu'elles ont servi à maintenir l'ordre domestique pendant tant de siècles, & que nous n'en avons jamais employé d'autres.

Maximes Domestiques pour entretenir l'ordre dans les familles Chinoises.

“ Il ne faut pas que les jeunes personnes de différent sexe se rencontrent jamais ensemble.

“ Une belle-soeur ne doit pas s'entretenir avec son beaufrere.

“ Lorsqu'une jeune fille va en visite chez une de ses parentes, il ne lui doit point être permis de s'asseoir à la même table avec ses freres.

“ Il n'appartient pas à un fils de famille de châtier les domestiques de la maison, ou les esclaves. Lorsqu'ils commettent quelque faute, il doit laisser le soin à son pere de les corriger.

“ Il ne faut pas non plus que les jeunes femmes punissent les servantes, ou les concubines, quand elles font, ou disent quelque chose contre la décence ; c'est au chef de famille qu'appartient ce soin-là.

“ Si

“ Si le maître est trop rigide, les do-
 “ mestiques le serviront avec moins d’af-
 “ fection. Pour gagner leur amour &
 “ s’attirer leur respect il n’y a qu’un
 “ moien qui est d’unir la gravité à la
 “ douceur.

“ De tous les devoirs domestiques
 “ l’éducation est le plus essentiel. Quand
 “ les jeunes gens commencent leurs étu-
 “ des, il ne faut pas leur charger la mé-
 “ moire de longs préceptes sur la mé-
 “ thode de vivre dans le monde; il suffit
 “ de leur indiquer les livres qui peuvent
 “ leur en donner la connoissance. La
 “ première chose qu’il faut leur appren-
 “ dre, c’est d’être modestes, la seconde de
 “ bannir le luxe & la magnificence des
 “ habits, & la troisième d’aimer la fru-
 “ galité de la table.

“ Ne souffrez point qu’ils aient la moin-
 “ dre fréquentation avec des jeunes gens
 “ d’une mauvaise éducation, & qui soient
 “ enclins à la débauche.

Quand leur mémoire sera développée,
 “ enseignez-leur par degrés les différens
 “ devoirs de la société. Et afin que les
 “ leçons que vous leur donnerez s’impri-
 “ ment plus facilement dans leur mé-
 “ moire, emploïez les comparaisons fami-
 “ lieres. Si

“ Si les femmes se trouvent rarement
“ ensemble, il y aura moins de scandales
“ & plus d'union dans les familles: ce qui
“ se dit dans leur appartement ne doit
“ pas être répété ailleurs.

“ L'éducation des filles doit être en-
“ tierement différente de celle des gar-
“ çons: il faut élever ceux-ci dans l'étude
“ des livres anciens & modernes, pour
“ les rendre capables de parvenir aux
“ dignités: à l'égard des filles leur éduca-
“ tion doit les contenir dans la pratique de
“ ces vertus, chasteté, modéstie, obéif-
“ sance, soumission, frugalité, &c. Le plus
“ grand éloge qu'on puisse faire d'une
“ jeune personne du sexe, c'est de dire
“ qu'elle n'est point savante.

“ Quand un garçon est parvenu à
“ l'âge de douze-ans l'appartement des
“ femmes doit lui être interdit: de même
“ qu'une fille qui est parvenue à cet âge
“ doit finir toute communication avec
“ celui des hommes.”

L E T T R E L X I V .

*Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

de Madrid.

IL n'y a point de loix en Espagne pour prévenir l'oïfiveté. Il est permis ici à chacun de n'avoir rien à faire, & d'être membre de la république fans y exercer aucune profession.

L'occupation des citoïens n'entre point dans le plan du gouvernement. On peut être mort pour sa patrie quarante-ans, avant que de s'y faire enterrer.

L'inaction n'est pas un vice : au contraire, c'est une vertu, ou dumoins un titre pour arriver aux honneurs. Quand on peut prouver six-cens-ans de fainéantise de pere en fils, on aquiet la noblesse avec tous les honneurs & toutes les distinctions qui y sont attachés. Cette génération nonchalante est plus estimée que la plus active.

Un citoïen ennuié de son oïfiveté, & qui veut s'adonner à quelque industrie, cesse d'être estimable : il y a un terme exprès en Europe pour exprimer ce mépris : cela s'appelle dégénérer, & il y a fort peu
de

de gens à Madrid qui veulent se rendre méprisables.

On ne parvient à l'estime publique qu'en n'étant bon à rien. On fait si peu de cas de ceux qui travaillent, qu'il est impossible que la nonchalance ne prenne le dessus. Il y a ici une émulation générale à n'en avoir aucune. La religion, la politique, & les moeurs s'accordent parfaitement à établir ce système de repos.

Le Roi d'Espagne a trois-cens-mille de ses sujets qui s'enferment dans des cloîtres, où ils font voeu de passer leur vie dans l'oïveté; il en a cinquante mille autres qui n'ont d'autre occupation que de poser un fusil à terre, & le remettre sur l'épaule. On compte vingt-mille-maîtres oïfifs dans cette monarchie, qui occupent quarante-mille-domestiques à servir leur oïveté.

Dès qu'un citoïen a aquis cent-onces d'Argent de Rente par son industrie, il quitte sa profession pour embrasser celle d'être oïfif depuis le matin jusqu'au soir.

De cette nonchalance générale se forme une fainéantise universelle, d'où naît l'indigence publique. Un de nos empereurs disoit fort sagement que, s'il y avoit un homme oïfif dans l'empire, quelqu'un de
ses

ses sujets devoit souffrir la faim ou la soif.

Les moralistes Chrétiens sont embarrassés de découvrir la cause de cette foule de vices qui sont en Europe, & qui ne se font pas remarquer chez les peuples d'Asie. Cela vient de la liberté que les Européens ont d'être oisifs, & de la nécessité où les loix mettent les Asiatiques de travailler.

Chez un peuple laborieux par système d'état, les mœurs ne sauroient être si corrompues. Dans une nation où chacun a son application, les vices ne trouvent point de portes; au lieu que chez celle où l'oisiveté régne, la corruption perce de toutes parts.

L E T T R E L X V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la Religion, à Pékin.

de Londres.

QUOIQUE le dogme de la religion du Christ consiste essentiellement dans ces petits nombres de chefs, *création, annonciation, conception, naissance, mort, & résurrection*, il y a des gens ici qui ont la mémoire si ingrate, qu'ils ne peuvent jamais

mais s'en ressouvenir; d'autres qui, pour s'épargner la peine de ranger cela dans leurs têtes, n'en croient pas un mot.

Cette dernière religion, qui consiste à n'en avoir aucune, est ici fort à la mode: il est vrai qu'il est si facile de devenir croissant de cette secte, que le moindre génie suffit pour cela; car son acte de foi se réduit à ce monosyllabe, *rien*.

Les Italiens, peuples du midi de l'Europe, qui se jouent de ce qu'il y a de plus saint dans la religion, appellent un homme qui pense ainsi, *un desingannato* *.

La secte de *rien* ne s'est pas formée parmi le petit peuple. Celui-ci a toujours une religion qui contient quelque chose; elle est venue des grands, & tire son origine des Cours, où tout est tourné en ridicule, jusques à la divinité, elle-même. On laisse aux enfans & aux femmelletes de croire à une providence, les gens du bel air se mettent au-dessus de ce préjugé vulgaire.

Si un grand s'avise de quelques pratiques extérieures de religion, ses égaux ne manquent jamais de le tourner en dérision. Je crois, Dieu me le pardonne, disoit der-

* C'est-à-dire, un homme détrompé de tout.
nièrement

nièrement ici un seigneur Anglois à un autre qu'il voïoit souvent aller à l'église, que tu crois qu'il y a un Dieu.

Il n'y a point d'homme bien élevé en France & en Angleterre & qui sache un peu son monde, qui suppose un être suprême. Ceux-mêmes qui représentent la religion, n'en ont aucune : on a accusé plusieurs Papes, qui se disent successeurs du Christ, de douter du Christ. A l'égard des autres mandarins subalternes, s'ils croient qu'il y a un Dieu, ils vivent, comme s'il n'y en avoit point; ce qui revient au même.

Les beaux génies, les savans, les lettrés, les hommes remplis d'érudition sont de la religion de *rien*. S'il y a un grand auteur, qui soit l'admiration de l'Europe, il y a toujours dix-contre un à parier, qu'il ne croit point en Dieu. L'esprit, cette noble faculté de l'ame, qui place l'homme à côté de la Divinité, par une fatalité particulière aux Européens, les ravalles au-dessous des bêtes. Lors qu'on voit ici un mortel qui a passé sa vie dans les sciences les plus abstraites, & qui a parcouru tous les abîmes du savoir, on peut être assuré qu'il est parvenu à ce sublime degré de perfection, de ne
croire

croire à *rien*. Crois-tu, cher Kie tou na, que ce soit la peine d'être si savant, pour ignorer tout ?

L E T T R E L X V I .

Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

L E S mariages se font à Londres de la même manière qu'à Pékin. Des entremetteurs entament l'affaire. Les premiers pourparlers s'ouvrent par les présens que le prétendant doit donner à sa future épouse; & de ceux que la mariée doit apporter au mari, ce qui s'appelle dot. Quand cela est réglé, & que la parole est donnée de part & d'autre par des tiers, on se voit & on s'unit ensemble pour toujours. On prévoit à tout avant l'Himen; il n'y a qu'une chose qu'on oublie, je veux dire, de savoir si les deux-parties contractantes se conviendront. Il est vrai que c'est si peu de chose, que cela ne vaut pas la peine d'y faire la moindre attention. Comme on ne se marie pas pour cela, cette pensée ne vient jamais dans l'esprit.

II

Il faudroit bien des affaires pour faire entendre ici à une jeune personne du sexe, que les sentimens & la délicatesse sont nécessaires à l'Himen; & que le goût & l'inclination doivent en ferrer les noeux. La chose doit être regardée comme impraticable: premierement parceque l'amour est libre, & qu'il est toujours gêné, lorsqu'un prêtre ordonne à une fille d'aimer son mari. Aussi ne tarde-t-on pas à se deffaire de cette gêne. Dès qu'une jeune demoiselle a ainsi épousé un homme, elle cherche aussitôt à se marier à un autre en secondes nôces; car ce premier Himen n'est qu'un avantgoût de celui qu'elle contracte après.

Ce second engagement se fait avec plus de connoissance de cause. Dans celui-ci on n'a pas besoin d'entremetteur. On se voit, on se parle, & on s'aime. Il y a encore cet avantage que l'engagement ne dure qu'autant que les parties se conviennent; au lieu que le premier dure, après que les causes qui l'ont formé ne subsistent plus.

LET-

L E T T R E L X V I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même,
à Pékin.*

de Londres.

IL y a comme un balancement, général dans tous les états de l'Europe, qui soutient l'équilibre, & l'empêche de tomber au pouvoir d'un seul prince. Les gouvernemens qui pourroient beaucoup, sont retenus par des causes morales.

La France peut mettre sur pied cinquens mille combattans, mais les François ne résistent point aux fatigues de la guerre. L'Allemagne & l'Italie qui sont en Europe les deux-théâtres des révolutions générales, sont deux tombeaux où cette nation va continuellement s'ensevelir.

Cette monarchie ne sauroit entretenir ce prodigieux essain de soldats, sans se faire autant de mal qu'à ses propres ennemis. Telle est la position de la république universelle, qu'aucun de ses membres ne peut former le dessein d'établir une grande puissance sans détruire la sienne & c'est cette barriere qui jusques ici a garanti l'Europe. Presque tous les monarques
qui

qui ont voulu la franchir, sont devenus plus petits qu'ils n'avoient voulu se faire grands.

Le clergé immense de l'Europe, diminuant continuellement la population générale, répand un affoiblissement universel sur tous les corps politiques. L'encouragement qu'on y donne au commerce, arrête ses forces; une foule de professions établies sur le luxe énervent les nations. Les grands états sont aujourd'hui remplis d'artisans qu'on ne sauroit faire soldats, sans ruiner l'industrie qui, en procurant aux états les richesses, cause elle-même leur foiblesse.

La noblesse de tous les païs ne donne aux nations que des officiers & point de soldats; restent les ménagers & les laboureurs, & c'est toujours sur ceux-ci que tombe le poids des armes: c'est aussi cette ressource qui empêche qu'on n'en ait; car pendant que les laboureurs se battent, le pain manque aux nations, & la famine avertit les peuples d'abandonner les camps.

Il n'y a aucune prince en Europe, qui soit en état de faire la guerre avec ses revenus; ils sont toujours obligés d'écraser leurs peuples par des impôts réitérés; & alors le dérangement général des finances les oblige de faire la paix au plus fort de

leurs victoires. Si on parcourt toutes les branches du pouvoir général de chaque gouvernement chrétien, on trouvera qu'il y a des causes secondes qui les empêchent de sortir de l'état de médiocrité où ils se trouvent.

Voilà, cher Kie-tou-na, des raisons tirées de la nature des choses. La politique Européenne ne les apperçoit pas, parcequ'elle ne remonte jamais aux premiers principes généraux, & qu'elle va toujours dans ses anciennes erreurs. Voilà ce qui fait la sûreté de l'Europe, & qui la garantit mieux que ses traités, ses négociations, & cette suite continuelle de plans de paix & de guerres.

J'ajouterai à ceci que souvent les causes particulieres arrêtent l'effet des générales. Peut-être que la nouvelle puissance de l'Angleterre, entretient la balance, & que c'est précisément, parcequ'elle cherche continuellement à abîmer un grand corps qui l'environne, qu'elle entretient l'équilibre de l'Europe. Il reste à favoir si son ambition particuliere ne la fera pas sortir des bornes de la politique générale.

L E T-

LETTRE LXVIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

TOUS les Rois d'Europe ne sont pas également oisifs dans leurs palais. Il en est qui mènent une vie fort laborieuse : tels sont ceux qui prennent continuellement le divertissement de la chasse, plaisir très pénible.

On me communiqua il y a quelques jours une anecdote moderne qui doit être inférée dans l'histoire universelle des princes chrétiens; car les faiseurs d'annales en Europe ne laissent rien échapper de ce qui peut rendre éternelle la mémoire des souverains.

Il est question de transmettre jusques à la dernière postérité les faits éclatans de quatre grands monarques entre ceux qui occupent aujourd'hui des trônes.

ANECDOTE de chasse digne des siècles
futurs.

L'An de grace 1763 quatre-puissans
Rois d'Europe parcoururent deux-mille-
lieuës de país à la suite du gibier.

L 2

Ils

Ils creverent cent-chevaux de course, & éreinterent cinquante-gardes du corps qui galopoient après eux.

Les mêmes souverains consommerent cette même année mille-quintaux de poudre, deux-milliers de balles, & userent deux-cens-cansons de fusil:

EXPLOITS EXTRAORDINAIRES.

Ces monarques tuerent dix-mille-perdrix, quatre-mille-faisans, huit-mille bécasses, & vingt-mille-cailles.

VICTOIRES completes remportées sur les Bêtes à Poil.

Ils deffirent cinquante-sangliers, cinq-cens-renards, dix-mille-lapins; & trente-mille-lievres.

BATAILLES rangées données aux Bêtes à cornes.

Ils tuerent cinq-cens-cerfs, deux-mille-dains, & quatre-mille-biches, &c.

Comme la chose passe pour l'image de la guerre, tu croiras peut-être que ces monarques qui livrent continuellement
des

des combats aux animaux soient de grands guerriers: mais ils ne sont rien moins que cela; quoi qu'ils aient fait beaucoup de sièges, & livré un grand nombre de batailles, ils ne s'y sont jamais trouvés en personne. Ils font la guerre par leurs généraux: s'il n'y avoit point de gibier dans leurs parcs, il n'auroient jamais connu l'usage du fusil.

L E T T R E L X I X .

Le Mandarin, Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

LA découverte des nouveaux mondes a affoibli l'ancien. Une maladie jusques alors inconnue vint attaquer la nature jusques dans la source de la vie & du plaisir; ce fut la soif de l'or qui la procura; on alla continuellement à l'Amérique, & on en apporta toujours de nouveaux levains.

On peut comparer aujourd'hui l'Europe à une grande infirmerie remplie de valétudinaires. L'amour à la Chine produit souvent des regrets, & des remords; ici il procure presque toujours des peines

L. 3.

&c.

& des douleurs ; dans le commerce qu'on a avec les femmes, on ne perd pas seulement ses moeurs, mais même sa fanté. La continence est devenue une vertu nécessaire, on est obligé de fuir la volupté sous peine de mort. Telle est l'alternative où l'Europe se trouve, il faut qu'elle cesse de se peupler, ou qu'elle continue d'être malade.

A l'égard du remède qu'on a découvert, il est encore plus funeste que le mal. Si l'application qu'on en fait, arrête les effets de cette maladie, elle est la cause de tant d'autres, qu'on peut dire que la nature y a plus perdu que gagné. D'ailleurs, quand on lui supposeroit cette efficacité que la médecine lui donne, l'Europe n'en seroit pas mieux ; car à mesure que l'argent vif purifie d'un côté, la corruption s'insinue de l'autre. Il faudroit, pour guérir le grand corps malade, le séparer de lui-même, & empêcher la communication des hommes avec les femmes.

Cette maladie n'a presque point fait de progrès en Asie ; les loix y ont pourvu, la séparation des deux sexes a prévenu ses effets. On l'eut guérie radicalement, comme toute autre maladie. Des peuples à qui la religion deffend la fréquentation

tion

tion des deux-sexes, a en lui de grandes ressources.

Tous les peuples d'Europe sont infectés de cette maladie, il n'y a point de classes qui en soient exemptes, parce qu'il n'y en a aucune qui ne se livre à la débauche des femmes.

Les armées foibles & débiles ne résistent point aux fatigues des armes, & c'est peut-être là une des raisons pour lesquelles l'Europe depuis deux-siècles est continuellement en guerre. Sa politique s'irrite elle-même par ses mauvais succès ; les conseils changent sans cesse, & prennent des résolutions funestes aux peuples ; car des princes malades sont naturellement inquiets, ils cherchent dans les révolutions un soulagement que la morale seule pourroit leur procurer.

L'Espagne est entièrement infectée de cette maladie. La corruption a gagné les parties les plus saines de sa population. Les vierges elles-mêmes en sont atteintes. Les mariages les plus saints n'en mettent pas toujours à l'abri. Malheureux le climat, où la vertu elle-même produit d'aussi funestes effets que le vice.

L E T T R E L X X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

de Londres.

LE Baronet me mena ces jours passés chez une veuve Angloise de sa connoissance, où nous trouvâmes une demoiselle à marier fort sérieuse, & une dame mariée très gaie. Cette premiere avoit un visage triste & ne disoit mot, & la seconde au contraire avoit un air enjoué & parloit beaucoup.

A la vuë de ce contraste, mon conducteur s'étant approché de moi, me dit à l'oreille : voulez-vous voir changer la scène? & sans me donner le tems de lui répondre, il ajouta : vous allez être témoin d'un coup de théâtre imprévu. Alors il parla à la demoiselle d'un certain homme qui pouvoit devenir son mari, & à la dame d'un certain homme qui étoit son mari, & dans le même instant la décoration changea. La demoiselle devint gaie, & joyeuse, & la dame triste & rêveuse.

Les filles en Angleterre pétillent de joie dès qu'on leur parle de mariage, & les
femmes

femmes baillent lorsqu'on leur parle de leurs maris.

L'Himen ici reffemble à ces perspectives qui de loin charment l'oeil, mais dont la proximité découvre les deffauts & les imperfections qu'on n'avoit pas apperçu. Après la bénédiction nuptiale, la beauté de la façade du mariage tombe, & il ne reste plus que la carcasse de l'Himen.

Cela vient de ce qu'il n'y a point de moeurs en Europe. Le plus saint de tous les engagements est un moïen qu'on emploie ordinairement pour arriver à la satisfaction des sens, qui n'a que des dégouts lorsqu'elle est satisfaite.

A la Chine nous époufons nos femmes pour être fans cefse avec elles : ici on les époufe pour en être continuellement séparés. Le mariage chez les Européens est un perpétuel divorce.

Le Baronet foutient que cette défertion est absolument néceffaire & que fans elle on feroit moins uni. Il démontre géométriquement qu'on fe fuïroit d'avantage fi on fe fuïoit pas tant.

Cela prouve encore que les moeurs des deux-fexes en Europe manquent par l'af-fortiment ; que leurs vertus comme leurs vices font incompatibles : en un mot

L. 5.

qu'il

qu'il y a cent-mille-lieuës des qualités des femmes à celles des hommes.

L E T T R E LXXI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

L E S Mendians en France sont bien embarrassés pour exciter les passants à la pitié : bientôt, ils ne sauront plus quoi leur dire ; car il y a longtems que les Chrétiens ne font plus l'aumone pour l'amour de Dieu ; mais il reste beaucoup de reffources aux pauvres d'Angleterre : les uns demandant l'aumone pour être oisifs, les autres pour se dispenser du soin d'exercer aucune profession ; ceux-ci pour fumer du tabac, ceux-là pour boire de la petite bierre.

Ils ont un autre avantage sur ceux de France ; c'est qu'ils ont la liberté de dire aux gens pour quoi ils les importunent.

Comme je me promenois dernièrement dans une des ruës de la ville de Londres, un pauvre me demanda un sol d'aumone pour bruler le pape. Comme je n'ai jamais encouragé le crime, je lui refusai

fusai sa demande ; car je regarde comme un délit capital de donner de l'argent à un homme pour en faire mourir un autre. Quoi qu'il en soit, cette charité qui tend à n'en avoir aucune pour le chef de l'Eglise Romaine, procure aux mendiants de cette capitale une aumone très abondante ; car il n'y a point de bon protestant à Londres qui refuse la charité pour une action aussi charitable.

Il y a aussi de pauvres politiques : ceux-ci demandent l'aumone pour boire à la santé d'un certain parti. Toute l'habilité du mendiant dans cette occasion consiste à découvrir quel est le dominant. Ceux qui ont ce talent sont sûrs d'avoir de quoi s'enyvrer deux-fois la semaine ; au lieu que ceux qui ne demandent l'aumone que pour l'amour de Dieu ne peuvent s'enyvrer qu'une fois le mois.

LETTRE LXXII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL y a en France & en Angleterre une question qu'on ne résout jamais; il s'agit de savoir si le théâtre en général n'est pas plus nuisible aux moeurs, qu'il ne leur est avantageux & utile: les sentimens sont partagés: les gens de lettres qui soutiennent les arts, ont écrit des bibliothèques entières, pour prouver son utilité; & les mandarins prêtres qui sont les gardiens des moeurs, en ont publié d'autres, pour démontrer le contraire.

Ces derniers ont un intérêt personel de désapprouver ce qu'ils deffendent; ils ont beau sonner les cloches à l'heure du théâtre, personne ne vient à leurs pagodes. Ceux-là disent que le théâtre mène à la vertu; ceux-ci prétendent qu'il conduit au vice. Les uns veulent qu'il fasse arriver au ciel; les autres, qu'il précipite dans l'enfer. Qui croire? Pour moi, je penserois que les premiers pourroient avoir raison, & que les seconds n'auroient pas tout-à-fait tort.

H

Il ne feroit pas absolument impossible que le théâtre donnât des moeurs. C'est le miroir de la vie humaine ; mais il faudroit rectifier la glace, & empêcher qu'on ne s'y vît tout de travers. Ceux qui font de la religion de la scène, prétendent qu'elle est une espèce de sermon moral : mais cela ne peut pas être, car dans aucune religion on ne sauroit faire un bon sermon sur un mauvais texte.

L'amour, cette passion aveugle, qui ne connoît ni loix ni coutumes, forme la base de sa morale. Une pièce dramatique qui voudroit rédiger en préceptes cette passion, & par là régler les mouvements du coeur, feroit comme un sermon qui pécheroit contre les règles du théâtre.

Tout le sacrifice que la morale de la scène peut faire à la vertu, c'est de lui immoler des victimes un moment avant la consommation du crime : preuve de son impuissance à le prévenir, & de son peu de force à y résister. On n'est fort que pour succomber avec plus d'éclat ; on ne guérit d'une foiblesse, que pour tomber dans une autre ; on cède à l'amour, ou l'on se livre à son désespoir ; on est lâche ou téméraire.

Un

Une autre source empoisonnée du théâtre est le canal par où cette morale passe. Des hommes vicieux par état invitent le public à se corriger de leurs vices ; ils prêchent une perfection qu'ils ne sentent pas eux-mêmes, & invitent à des devoirs qu'ils ne pratiquent point : des gens noïés dans le crime sont les précurseurs de la vertu ; c'est l'infamie, elle-même en personne, qui parle morale. Des concubines de profession qui font un métier ouvert de libertinage, exhortent à la continence ; rien ne seroit plus contraire à leur état, que de telles conversions ; elles se détruiroient elles-mêmes, si elles réussissoient dans ce dessein : leur condition au-contraindre est de corrompre les moeurs. La chasteté dont elles font parade, ne dure que pendant la pièce ; la toile baissée, elles consomment le crime.

Une des grandes causes du peu de progrès de la vertu sur la scène, est le lieu où elle se passe ; quoique les pièces aient pour objet la réforme des moeurs, on ne va au théâtre que pour s'y corrompre. C'est le rendez-vous public du vice, & où la vertu court de plus grands risques, parceque les deux-sexes ne s'y rendent que pour se séduire.

Pour

Pour tirer quelque avantage du théâtre, il faudroit jeter à bas l'édifice de la scène, & la bâtir sur un autre plan : c'est moins la source qui a besoin d'être rectifiée que ses conduits. Il faudroit empêcher que toutes les voies du théâtre qui conduisent à la vertu, ne fussent corrompues, & que la débauche elle-même ne fût point le chemin de la continence. Après tout, il est à présumer que ce long travail seroit encore inutile ; car si les Européens abusent du dogme de leur religion, s'ils vont offenser la divinité jusques dans ses temples-mêmes, comment n'abuseroient-ils pas de la morale de la scène ? Ils violeroient également le sanctuaire du théâtre.

L E T.

L E T T R E LXXIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Chef de la
Religion, à Pékin.*

de Londres.

LES Chrétiens prétendent que Dieu s'est fait homme & a expiré sur une Croix pour les rendre meilleurs. Si ce qu'ils disent est vrai, on peut dire qu'il est mort en vain ; car, de l'aveu-même de leurs maîtres de morale, la corruption est plus grande aujourd'hui quelle ne l'étoit avant la venue de leur Christ.

Il est certain du moins que les idolâtres ne connoissoient pas la moitié des vices, qui se font remarquer parmi ceux qui professent la religion du Messie.

Une méchanceté naturelle s'est répandue au milieu du Christianisme. Le mensonge, la médisance, la calomnie, le vol, l'homicide, le meurtre, la noirceur, le poison, la vengeance, la trahison, la perfidie, &c. &c. sont les vices communs des sectateurs de l'Évangile. Les Turcs, les Indiens, les Japonois, ne sont pas faits comme cela. Il régné chez ces peuples une candeur naturelle dont on ne trouve aucuns vestiges chez les Chrétiens.

Pour

Pour moi, si j'avois à choisir entre deux-cultes dont les sectateurs de l'un fussent remplis de vertus, & les autres coupables de mille-crimes, je choisirois le premier; quelques preuves qu'on m'aportât de la vérité de l'autre.

On dit pour excuse qu'il n'y a qu'une religion aussi sainte qui puisse le conserver au milieu de moeurs si corrompues, mais ne seroit-ce pas cette même corruption qui feroit que les Chrétiens ne chercheroient pas à changer de croïance? car je t'avoue qu'il est fort commode de vivre dans une religion qui sans avoir la permission d'être vicieux, tolere tout ce qui l'est.

L E T T R E LXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.
IL me semble, cher Kie-tou-na, que tout bien considéré, les monarques d'Europe n'entendent point leurs intérêts; ils voudroient aquérir de la gloire, & ils ne négligent rien de ce qu'il faut faire pour réduire leurs sujets dans la servitude: deux

deux-choſes diamétralement oppoſées; c'eſt comme ſi on vouloit emploier le vice à aquérir la vertu.

Il y a ici deux-projets dans chaque Cour; l'un eſt d'avilir la nation, & l'autre de l'agrandir; on les voit courir après ces deux-plans avec le même empreſſement; elles ſuivent toujours le premier, & ne s'écartent jamais du ſecond. Ces deux-points de vuë ſont ſi compliqués, que j'oſe dire qu'un roi Européen aimeroit mieux ne point aquérir de gloire, que de la devoir à la liberté de ſes ſujets, & il choiſiroit plutôt de n'avoir point de grandeur que d'en être redevable à leur gloire: & en cela ils ſont contraires à eux-mêmes. On peut regarder les ſujets, comme les premiers inſtrumens de l'héroïſme; ils en ſont la cauſe & l'effet. La force & la puiffance ſont dans les peuples, les princes ne ſont que les machines qui les font mouvoir: or cette force & cette puiffance ſont toujours une ſuite de la liberté politique.

J'ai lu l'hiſtoire de preſque toutes les nations de l'Europe; j'ai comparé les âges de leur grandeur, de leur élévation, & j'ai trouvé que les peuples ont été lâches ou courageux, c'eſt-à-dire, foibles ou puiffans dans la proportion qu'ils ont été plus ou moins.

moins esclaves. Comment ces princes pourroient-ils-être grands, s'ils corrompent eux-mêmes la source de leur grandeur ! ils voudroient enter leur force sur les fondemens de la foiblesse.

Dans les révolutions présentes de l'Europe, on est étonné de voir une monarchie qui avec tant de moïens de remporter des victoires, n'est connue aujourd'hui que par ses deffaites ; mais on ne voit pas qu'il y a une cause premiere ; le despotisme qui y augmentant tous les jours, affoiblit continuellement la nation. A quoi sert de mettre en campagne de nombreuses armées ? Avant que d'assembler des troupes, il faut avoir des soldats : voilà la clef de l'affoiblissement de cet état ; voilà la cause premiere de cette révolution étrange. Ce n'est pas que cette nation par elle-même ne soit brave, hardie, & courageuse, de tous tems ce fut-là son lot ; mais les principes de son héroïsme sont corrompus. On n'a qu'à diminuer son despotisme, il n'y a qu'à ôter la cause de sa foiblesse, & on la verra soudain reprendre sa premiere splendeur.

L. E. T.

L E T T R E LXXV.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

de Madrid.

JE fus introduit ces jours passés chez une dame de Madrid qui donne à jouer. C'est un état aujourd'hui en Espagne, comme en France. Il s'assemble tous les jours dans cette maison des gens dont le talent consiste à mêler des cartes : talent supérieur pour la dame, puis qu'il lui procure un revenu de cent-mille-Réaux tous les ans, avec lesquels elle vit splendidement, & paroît par-tout avec la même assurance, que si elle exerçoit la plus honnête de toutes les professions.

Il est vrai que cela se fait avec quelque décence. Son domestique met des bougies & des cartes sur les tables ; on le paie pour la peine qu'il prend, & sa maîtresse en retire le profit. On pourroit appeler cela vivre sur les passions d'autrui, & se faire un revenu des vices des hommes.

Cette vilaine profession est réservée ici à la noblesse. Il n'y a que les femmes de condition qui aient le privilége de rassembler

bles

bler chez elles mauvaise compagnie, & de faire un tripot de leurs maisons. Presque toutes les veuves de qualité qui ont de la vertu, & qui ne veulent point donner dans le travers, donnent à jouer à Madrid.

Lorsqu'on n'est ni dupe, ni fripon, on ne sauroit être admis dans ces assemblées. Il faut perdre son argent, ou voler celui des autres; il n'y a point d'alternative: l'institution est faite comme cela.

Je n'eus pas plutôt été présenté à la dame de la maison, qu'on m'offrit des cartes. Je m'excusai sur ce qu'étant étranger je ne connoissois point les jeux Européens. A cette réponse la dame fit la grimace, & parut surprise qu'on vint exprès chez elle pour s'excuser sur ce que tous les autres viennent y faire. Mon conducteur Espagnol qui n'avoit pas le même prétexte, & qui malheureusement pour sa bourse, n'étoit pas Chinois, joua & perdit son argent; car dans ces maisons ces deux-choses vont presque toujours ensemble.

Pendant ce tems-là je regardois la contenance de la maîtresse du logis, & je remarquai qu'elle n'étoit occupée que d'une chose, je veux dire, d'accoupler au tour des tables ceux qui se trouvoient dans son ap-
 parte-

partement. Une partie n'étoit pas plutôt finie, qu'elle tâchoit aussitôt d'en relier une autre, & ne paroïssoit être à son aise que quand tous ceux de la compagnie étoient occupés. Crois-tu que cent-mille Réaux de rente vailent le mépris qu'on a pour des femmes qui font un si vilain métier ? on dit à cela ici, qu'il faut vivre. Il est vrai, mais non pas indignement.

L E T T R E LXXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

IL n'y a point de continent sur la terre, où l'on parle plus de la liberté, qu'en Europe, & il n'y en a aucun dans le monde où il y en ait moins. Chaque état a sa constitution qui lui est particulière, & qui contient les privilèges des peuples ; mais ce sont des phantômes de droits qui ne représentent plus rien.

Je crois bien qu'après la décadence de l'empire romain, les sociétés qui se formèrent de cet immense corps, furent combinées de manière que les peuples ne fussent pas tout-à-fait esclaves, & que les
usur-

usurpateurs-mêmes ne voulurent pas établir le despotisme absolu. Mais il arriva dans les suites un événement qui rendit inutiles les prérogatives des peuples : cet événement forme l'histoire générale de la servitude universelle de l'Europe.

Les rois Chrétiens qui longtems après les Romains étoient restés défarmés au milieu de leurs sujets, demandèrent des gardes, sous prétexte qu'il y avoit des gens mal intentionnés contre leurs personnes. Dans peu, ils exigèrent de grands corps de troupes, à leur solde ; comme il falloit de l'artillerie, on vit paroître de tous côtés des arsenaux remplis d'armes offensives & deffensives. Ce fut avec une aussi bonne provision de forces qu'ils commencerent le projet du despotisme. Jusques-là ils avoient parlé avec timidité à leurs peuples ; mais lorsque leurs argumens furent appuïés du gros canon, ils furent plus hardis.

Il y a aujourd'hui trois-princes en Europe, qui ont un million de combattans à leur solde. Crois-tu qu'avec ce prodigieux essain de soldats, les peuples de ces trois-états soient bien libres ? C'est, dit-on, pour se garantir de la servitude étrangere ;

gere; mais on tombe dans l'esclavage domestique.

Quand la puissance militaire commença, la constitution civile finit; il n'y eut plus de dépôt de loix, parceque les tribunaux se trouverent trop foibles pour résister à la force des princes.

Ce n'est point la perte des moeurs, ce n'est pas le relâchement des loix, ni la corruption des peuples, ni le luxe, ni l'aifance, ni les richesses qui ont ôté la liberté aux nations Européennes, ce sont les grands corps de troupes réglées que les souverains ont commencé de tenir à leur solde. On peut les regarder comme les premiers instrumens du despotisme général: ces corps de troupes sont toujours prêts à obéir à l'ordre des rois, & à tout exterminer au premier signal.

L E T T R E LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

EN lisant l'histoire des grands capitaines Européens, j'avois cru qu'il étoit difficile d'être héros; mais rien de si aisé.

Il n'y a point d'imagination à cela; voici comment la chose se passe. On donne deux-cens-mille-combatans à un homme qu'on nomme général, & on lui dit, vous irez attaquer une telle nation. Ces combattans sont armés de toutes pièces. Ils ont une démangeaison naturelle d'en venir aux mains avec l'ennemi, & les officiers qui les commandent, encore d'avantage. Le général les conduit sur le champ de bataille, d'où il se retire, après leur avoir donné ordre de se battre, & après avoir commandé à ses aides de camp de venir après l'action lui apprendre qui a remporté la victoire.

Quand il est question d'assiéger une ville qui est bien fortifiée, il faut appeller le principal ingénieur, à qui il demande combien d'hommes il faudra sacrifier pour

la prendre. Celui-ci calcule, il lui donne l'état des morts qui souvent se montent à quinze ou vingt-mille. Le siège commence; les vingt mille-hommes périssent, & la place est prise. Pendant ce tems-là le général qui est sûr de son fait, dresse la capitulation, & c'est tout ce qu'il y met du sien.

Il est vrai qu'il n'est pas toujours dans l'oïfiveté; car il va, il vient, il campe, il décampe; il avance, quand l'ennemi est foible; il se retire, quand il est trop fort; si en quittant son poste, il croit que l'ennemi puisse y subsister, il désole le país; si dans le nouveau qu'il occupe, il manque de subsistance, il établit des contributions; si on ne les lui fournit pas, il fait pendre les principaux des villes qui devoient les lui fournir.

Ila des officiers généraux sous lui qui sont chargés des plus pénibles détails, & qui lui en rendent compte. Des espions lui donnent des avis sur les différentes manoeuvres de l'ennemi; & il agit en conséquence. La campagne finie, il cantonne ses troupes, & se rend à sa Cour pour rendre compte au Roi de ses opérations, d'où il passe à la capitale pour jouir de sa gloire. Aurois-tu jamais soupçonné qu'on pût être général à si peu de fraix? On

On diroit que tous ces grands capitaines ont un privilège exclusif pour se préserver de la poudre à canon : après trente-sièges & vingt-batailles, ils meurent dans leur lit. L'un finit par la goute, l'autre par la gravelle ; celui-là par la colique, celui-ci par la diarrhée ; d'où ils passent dans de superbes mausolées qui sont les monumens éternels de la gloire de la nation.

L E T T R E LXXVIII.

Le Mandarin Sin-ho-ei, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin.

de Londres.

JE ne trouve pas que les connoissances de l'occident vailent la peine qu'un Asiatique entreprenne pour elles le voïage de l'autre Pole. Les Européens ont ramassé avec des peines infinies des millions de paroles dans des livres, & ont donné à ces mots le nom de sciences.

L'art oratoire ne fait que séduire l'esprit sans le convaincre. La poésie a gâté l'imagination. La métaphisique n'a point percé le voile de la divinité. La philosophie a rempli le monde d'erreurs. La

M 2

phi-

phisque n'a point enseigné à connoître la formation de l'univers. L'histoire naturelle a à peine découvert la nature. La science des mathématiques n'est point d'accord avec ses principes. L'Astronomie n'a appris que la marche des Astres. L'histoire n'a servi qu'à remplir le monde de fictions ; la chronologie qu'à faire douter de tout, la médecine qu'à affliger la nature humaine par des maux qu'elle ne connoissoit pas avant que cet art fut mis en science, &c. &c.

J'épuiserai la plûpart de ces sujets dans mes lettres suivantes.

L E T T R E LXXIX.

Le Mandarin Cham-pi pi au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

LA principale science des Européens ne cotient que des sons : on l'appelle éloquence ou l'art de parler. Ses professeurs qu'on nomme orateurs n'ont d'autre affaire que d'ouvrir la bouche & d'articuler.

Il ne faut point d'esprit pour être orateur, quelquefois même le génie est nuisible.

fible. Cet art ne tient point à l'état intellectuel de l'homme. Son siège est au bout des lèvres, d'où il exerce son empire. Un automate à qui on feroit prononcer des mots pourroit devenir orateur.

Les Européens naturellement grands parleurs, & qui passent leur vie à discourir, ne pouvoient manquer de faire de grands progrès dans cette science.

Il suffit que l'orateur agite l'air agréablement & que son articulation charme l'oreille. Cette science a pourtant ses inconvéniens : un des principaux est que la même expression ne rend pas toujours le même sens. Il arrive qu'un discours qui fait pleurer dans un tems, fait rire dans un autre.

Tous les orateurs Européens prennent pour modèle un vieux parleur appelé Démosthenes ; ils voudroient s'exprimer de même ; mais les critiques prétendent que les parleurs modernes n'ont pas la langue si bien pendue.

On a souvent fait le procès à l'éloquence comme à un art imposteur, plus propre à séduire l'esprit humain qu'à le guérir de ses erreurs. Les orateurs furent bannis & quelquefois même flétris ; mais la fu-

reur de parler étant la passion dominante des Européens, il revint toujours.

L'art oratoire se divise en plusieurs branches qui tendent au même effet qui est de persuader. Chaque orateur a son genre particulier d'éloquence. Le discours pathétique est pour faire pleurer, le véhément pour ébranler, l'esprit fort pour emporter l'imagination.

Il y a des orateurs qui parlent beaucoup, il y en a d'autres qui ne disent rien. Les connoisseurs prétendent que le sublime de l'art oratoire est de laisser à part la parole, pour s'exprimer sans rien dire ; c'est ce qu'on appelle en termes de l'oratoire des silences éloquens : dans ce cas les muets peuvent devenir de grands orateurs.

Je me suis trompé lorsque j'ai dit qu'il ne faut point de génie pour être orateur. Il me semble au-contraire qu'il en faut un très grand ; on n'en a pas besoin pour parler sur quelque chose ; mais il faut du talent pour discourir trois-heures sur rien, & c'est-là le grand mérite des orateurs Européens.

L E T-

L E T T R E LXXX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LES hommes ne se contenterent pas de parler; ils voulurent encore rimer. Après avoir gêné le discours par des loix, on le contraignit par des vers. L'esprit fut mis à la torture: on fit une mesure où l'on appliqua l'imagination, ce qui la gêna si fort que le bon sens en souffrit.

On donna des pieds à la raison, & on l'obligea de marcher en cadence: on dit même que le discours ordinaire fut inventé après coup, & qu'on parla en vers avant que de s'exprimer en prose; ce qui seroit un double délire de l'esprit humain, qui l'eut porté à extravaguer avant que de penser.

La Poësie arrondit l'imagination; elle donna en quelque maniere une forme à l'esprit. Les poëtes rendirent quelquefois leurs idées sous la forme d'un autel, d'une hache, d'un œuf de pigeon, &c. &c.

Il faut tant d'impressions pour faire un grand poëte, que la nature fait rarement cet effort: aussi les excellens sont rares.

M 4

Ses

Ses deux principales qualités sont l'entouffiasme & le délire d'esprit, d'où nait la verve, fans laquelle on ne peut point faire des vers, & cette verve n'est autre chose qu'un déréglement d'imagination.

Les faiseurs de rimes sont d'un païs qu'on nomme le Parnasse, contrée fans doute inculte, & où l'Agriculture est très négligée; car presque tous les poëtes meurent de faim.

Cet art est très commode chez les Européens, fans lui on auroit de la peine à se corrompre. Quand leurs écrivains ont quelque description sale, impie, malhonête, ils la mettent en vers, fans doute afin qu'elle reste plus long-tems gravée dans la mémoire des hommes. Cela s'appelle ici des licences poëtiques.

L'art poëtique a pour fondateur un pauvre aveugle qui rimoit il y a deux-mille-ans. On faisoit si peu de cas de lui de son tems, qu'avant de mourir on oubliâ de lui demander de quel païs il étoit; de maniere qu'on ne fait pas bien exactement d'où la poësie tire son origine.

Homere (c'est le nom de l'aveugle) passe pour le modele des vers; mais comme la plûpart des Européens soutiennent qu'il est inimitable, le modele est devenu
inu-

inutile. Cependant l'aveugle n'est pas venu au monde pour rien ; sa naissance a servi à convaincre les phisiciens modernes que la nature en le formant avoit fait un si grand effort qu'elle s'étoit entièrement épuisée, de maniere qu'elle n'est plus en état de produire un semblable poëte. La prévention à son égard est si grande que cela va jusques à l'idolatrie.

On pourroit mettre en doute ici l'infailibilité de Dieu, mais il n'est pas permis de douter de l'infailibilité de l'Iliade.

J'ai appris le Grec exprès pour lire ce poëte ; je le trouve sublime dans quelques endroits, & trivial dans d'autres : dans la partie où il excelle, il est au-dessus des dieux, dans celle où il est médiocre, il est au-dessous des hommes.

M 5

LET-

L E T T R E LXXXI.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA métaphisique n'a point appris aux Européens à connoître Dieu. Elle fut de tous tems une source d'erreurs les plus grossieres. Dans les tems qu'on nomme ténébreux les hommes prirent ordinairement l'effet pour la cause. Ils adorerent le soleil, la lune, & les étoiles au lieu de celui qui les avoit créés.

De-là on passa aux animaux. Il n'y a point de nation qui n'ait eu quelque bête pour son Dieu. Ensuite on descendit aux plantes. Les raves firent autrefois une grande figure parmi les divinités du ciel. Les vers furent aussi déifiés. Passé encore qu'on fit un Dieu d'une Chenille: un insecte est un être existant; mais on défia le néant.

On fit plus: on précipita les dieux dans l'enfer, & on plaça les diables dans le ciel.

On multiplia les divinités célestes à l'excès; chez quelques peuples il y avoit autant de dieux que d'hommes. Les Romains

en

en avoient trente-mille ; & si on ajoute à ceux-ci les pénates ou dieux-domestiques, on trouve qu'il y avoit beaucoup plus de divinités que de familles. Mais tous ces dieux n'étoient pas égaux en puissance ; il y en avoit douze supérieurs qui avoient l'intendance des choses du ciel, & des affaires de la terre ; tous les autres étoient leurs agens, & n'agissoient qu'en second. Ils étoient en si grand nombre que les maisons en étoient remplies. Ils s'accrochoient aux gonds, aux portes, aux serrures, & aux foïers. On ne pouvoit faire un pas dans sa maison sans passer sur le corps de cinq ou six dieux.

Toutes ces divinités n'étoient point rigides ; elles avoient une morale commode : au lieu de deffendre les crimes aux hommes, elles leur enseignoient à les commettre.

Les Chrétiens parurent. Ils réformèrent tous ces dieux, & n'en placèrent qu'un dans le ciel. Une nouvelle métaphisique se forma : mais je ne te dirai point si elle est plus claire que l'ancienne. La nature de cet être n'est pas mieux connue que celle des divinités dont on fit la réforme il y a dix-huit-siècles.

M 6

Les

Les Chrétiens ignorent si leur Dieu voit tout par sa préscience, ou s'il ne lit dans les événemens du monde qu'après coup. Je dis que ce n'est pas connoître la nature de Dieu, que d'ignorer s'il voit ou ne voit pas, s'il fait ou s'il ne fait pas.

L E T T R E LXXXII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA Philosophie qui passe pour la mere de toutes les sciences est elle-même la source des plus grandes erreurs.

Ce que les Chrétiens raportent à ce sujet est remarquable ; ils disent que Dieu aiant créé l'homme, il le doua du savoir le plus profond, mais que le péché originel le plongea dans la nuit obscure de l'ignorance. Voilà donc la nature humaine incapable de savoir par principe de création.

Je ne tracerai point ici les différentes opinions des philosophes ; ce seroit vouloir entreprendre de donner un traité complet de l'extravagance humaine.

Il n'y a point de folie dans la nature qui n'ait été conforme à l'opinion de quelque phi-

philosophe. Les uns ont enseigné que les Dieux naissent & meurent comme les hommes; d'autres qu'ils tirent leur origine de l'air: quelques uns ont avancé que la création est une suite des exhalaisons de la terre; certains, que le souverain bien étoit dans la volupté. Les uns faisoient consister la science à ne rien savoir, & les autres mettoient la certitude du savoir à douter de tout.

On ne fait point précisément d'où la philosophie tire son origine, & ce n'est pas une grande perte pour le genre humain, car à quoi sert de connoître une science dont les découvertes conduisent à l'égarement.

Quelques savans Européens prétendent que l'Égypte fut son berceau, & ils lui donnent des professeurs qu'on appelloit mages. Ces mages ne furent pas plutôt philosophes qu'ils extravaguerent. Les uns passaient leur vie à contempler le soleil, & à se brûler les yeux à force de fixer cet Astre; les autres dansoient sur un pied depuis le matin jusqu'au soir.

Les professeurs modernes de cette science ne sont pas plus raisonnables que les anciens. La philosophie en Europe n'est autre chose que la vanité réduite en pratique.

pratique. Elle enfle l'esprit, & par-là donne plus d'activité aux passions du cœur. Au lieu de rectifier les mœurs, elle sert à les corrompre.

On n'est pas d'accord sur ses principes, ce qui fait qu'elle est plutôt un sujet de disputes, qu'un moïen pour aquérir des connoissances.

On a souvent tenté de terminer les différens des philosophes ; mais cette négociation a été plus impraticable que celles de la politique ; car les Rois entendent quelquefois raison, au lieu que les philosophes n'écoutent que leurs passions.

Depuis le renouvellement des arts, les souverains ont fait mille conventions de paix ; au lieu que les philosophes n'ont pas signé entre eux une seule trêve.

Tu trouveras ici les noms des philosophes modernes ; Galilée, Gassendi, Descartes, Bacon, Hobbes, Boyle, tu peux les faire inscrire dans les Archives de Pékin, comme les derniers perturbateurs de l'esprit humain.

LET-

L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

DE toutes les études la phisique est celle qui découvre le plus la vanité de l'esprit humain. Dieu en créant l'univers jetta un voile sur son ouvrage, & cette science voudroit le déchirer. L'histoire de la phisique est celle de la foiblesse humaine : six-mille-ans d'application n'ont servi qu'à faire découvrir un coin de la nature. Les expériences les mieux constatées peuvent servir à démontrer que la phisique est une science occulte. Plus on rapproche ses connoissances, & plus on recule ses bornes : de maniere que ses progrès font eux-mêmes un obstacle à son avancement.

Si on ne peut contester à la phisique quelques unes de ses parties, on peut lui nier le tout. Elle n'a aucun Axiome qui lui soit particulier.

Pendant longtems elle étoit réduite à des mots dont on n'entendoit pas le sens. Ses termes favoris étoient l'acte, la puissance, les propriétés spécifiques, les vertus intrinsèques, les qualités naturelles, les for-

formes substantielles. Pour être phisicien il suffisoit de se reffouvenir de certaines propriétés qu'on donnoit aux choses. Par exemple, si l'on vouloit expliquer l'effet que les connoissances font sur l'esprit, on disoit que les connoissances contenoient la faculté de rendre savant : on expliquoit l'élévation des corps par un certain penchant qu'ils avoient à s'élever, & leur gravité par un certain poids qui les portoit vers leur centre, &c.

Il est vrai que les phisiciens modernes l'ont séparée d'une foule d'absurdités qui la rendoient ridicule ; mais l'obscurité a demeuré la même. Les qualités primordiales attribuées aux élémens, la direction du mouvement, la figure des particules invisibles, sont des écueils contre lesquels l'esprit phisique échouera toujours.

La phisique court pour ainsi dire après l'imagination ; elle voudroit former de nouveaux sens & établir une seconde nature pour suppléer au deffaut des lumieres qui lui manquent pour expliquer la première.

Les phisiciens n'ont pas même l'idée de cette même nature dont ils expliquent les effets.

Les uns disent que c'est le principe du
mou-

mouvement, & du repos ; les autres que c'est un être pensant ; quelques uns ont prétendu prouver que c'est un agent aveugle dont toutes les combinaisons dépendoient du hasard ; d'autres ont avancé que Dieu & la nature n'étoient qu'une même chose.

On ne s'est pas mieux accordé sur les élémens. Les uns ont donné à l'eau la propriété du principe général, & ont voulu que le soleil-même tirât d'elle son essence, c'est-à-dire, que le feu & l'eau ne fussent qu'une même chose.

Le plus grand des philosophes, qu'on révere encore en Europe comme une espèce de saint en physique, a dit que la forme contient une substance véritable, & que la figure des corps a une existence différente de l'existence de la matière.

Cette science après avoir erré longtems dans la forme mesura la matière. L'imagination fit une échelle avec laquelle la physique monta au ciel. Elle calcula la distance des planettes, & pesa tous les corps. La formation du monde ne fut plus un secret. Un physicien moderne expliqua la construction de l'univers. Voici quels en sont les matériaux :

Le premier élément composé de matière
sub-

subtile n'est que la poussiere des froissemens des corps ; celle du second élément n'est pas si légère, elle commence à prendre une forme ; la troisieme est composée de la matiere la plus solide qui a le plus résisté aux fatigues de l'agitation de l'univers ; c'est de celle-ci que la terre est composée ainsi que l'air & l'eau, &c. &c.

Ce qui devoit dégouter de cette science, c'est qu'elle est remplie de contradictions plus propres à humilier l'esprit humain qu'à le perfectionner. La question du vuide a formé une guerre civile parmi les savans qui ont combattu longtems de part & d'autre avec les armes de l'absurdité. Il étoit question de savoir si l'univers contenoit quelque chose, ou en d'autres termes si l'ouvrage de Dieu ne formoit qu'un vuide. Il n'étoit gueres probable qu'il eut sorti la terre d'un néant pour la faire retomber dans un autre. La voute du ciel eut demeuré sans appui, si la muraille qui la soutient n'eut porté sur quelque chose. Les espaces eux-mêmes que la physique admettoit étoient contraires au vuide, & il y eut eu un deffaut dans la formation de l'univers, si ces espaces neussent pas été remplis. Si ces espaces étoient sujets au calcul, ils contenoient quelque

que chose ; car le néant ne sauroit être mesuré ; ce qui n'existe pas n'est rien.

Le mouvement fut une autre source de guerres scolastiques. Des sectes entières de phisiciens non seulement nierent l'acte actif, mais même prétendirent prouver l'impossibilité du mouvement.

Les premiers phisiciens enseignoient qu'une matiere aveugle exécutoit au hasard les loix générales du mouvement.

L'attraction est un autre écueil contre lequel la phisique moderne a échoué ; on ne fait pas mieux ce que signifie ce terme que lorsqu'on l'inventa il y a trois-mille ans ; car il n'explique point ce qu'on entend par le mot de vertu attractive ; cependant cette révolution ne leur a pas appris à se méfier de leur insuffisance.

Quoique la voute du ciel eut déjà été tracée par les anciens phisiciens, un philosophe moderne nommé Descartes en retraça de nouveau le plan, & c'est le plus beau projet de l'univers que jamais l'imagination ait formé : il met à sa place chaque pièce de l'architecture du monde.

Son ouvrage eut peut-être été parfait s'il se fut borné à l'histoire mécanique du ciel ; mais il dévança la divinité, il établit des élémens, forma des tourbillons, &
se

se fit un second créateur ; le soleil est son ouvrage, il l'incruste d'une matiere subtile ; c'est de celle-ci qu'il compose la lumiere. Il forme ensuite les corps solides & opaques.

On pourroit reprocher à ce philosophe Européen d'avoir refroidi le soleil ; du moins on ne sauroit imaginer que la matiere subtile pût former le feu le plus ardent qui soit dans la nature.

J'ai lu ce phisicien, & je trouve qu'il est souvent contraire à lui-même. Rien ne doit rendre plus suspectes les sciences que la passion dominante que les savans ont d'innover. Dans tous les sistêmes phisiques, les corps plus massifs avoient été mis au centre, & les plus déliés à la superficie : l'Européen a changé tout cela ; il a mis les plus pesants à la superficie.

Cette nouvelle création de l'univers excita une émulation générale. Les savans qui jusques-là ne s'étoient embarassés que des affaires de la terre, se mêlerent encore de celles du ciel. Les rêveries de ce nouveau philosophe donnerent naissance à plusieurs songes phisiques : on a toujours rêvé depuis : on dit que ces songes sont vrais ; c'est ce que je ne déciderai point.

Un

Un autre phisicien qui vint après décomposa le soleil de Descartes, & le composa d'une matiere moins subtile pour le rendre plus chaud ; il fit faire, pour m'exprimer ainsi, bon feu au soleil ; mais il dit que, quoi qu'il brule continuellement, il ne se consume jamais. Il a raison, car si cet Astre se bruloit, il y a longtems qu'il n'y auroit plus de soleil. Il lui donne seulement quelquefois des taches, mais cela n'arrive que d'un combat qui se passe entre la matiere subtile & la compacte, dans lequel il arrive quelquefois que cette premiere a le dessous ; mais aussi il y a des affaires où elle remporte la victoire ; alors le soleil reprend son ancienne splendeur.

Passons aux autres branches de la physique.

La lumiere répandit une telle obscurité sur les esprits, que la plûpart des phisiciens en furent offusqués. Les couleurs empêcherent longtems les Européens d'y voir. Cependant on commençoit à se perfectioner dans cette partie de la physique : on savoit déjà qu'on ne voïoit pas les couleurs pendant la nuit ; il n'en fallut pas d'avantage pour faire soupçonner qu'elles

les n'étoient pas dans les objets, mais seulement dans la réflexion de la lumière.

On n'étoit d'accord que d'un mot ; il falloit l'expliquer. Les uns vouloient que ce fut la réflexion des globules du second élément, les autres les facettes différemment arrangées sur la superficie des corps, quelques uns une vibration plus ou moins prompte des raïons de la lumière. On alloit tomber sans doute dans de plus grandes erreurs, sans un Anglois nommé Newton, qui éclaira l'Europe par le moïen d'un verre ; on peut dire qu'il donna une paire de lunettes à la nature. Il est à présumer que ce philosophe y voïoit plus clair que les autres, car il avoit toute la lumière du monde dans sa tête. Il fit une espèce de musique de la clarté, il nota les couleurs & en fit une gamme lumineuse. Les tons de la musique du jour se réduisent à sept principaux ou majeurs ; l'orangé, le rouge, le violet, le bleu, l'indigo & le verd ; les autres ne sont que les semitons du jour.

Cependant ce grand homme, qui passe pour la lumière de son siècle, laissa la clarté du jour dans l'état où il la trouva. Il ne dit pas précisément ce qu'elle est, mais où elle est. Sa physique ne porta que sur
la

la mécanique des couleurs. Son travail se borne à décomposer l'Astre qui éclaire le monde. Il disséqua les raïons du soleil. Il fit l'anatomie du jour. On pourroit l'appeller le chirurgien de la lumiere.

Il remarqua que les couleurs principales sont égales en nombre aux principaux tons de la musique : observation importante qui sert à prouver que les Européens voient comme ils chantent.

On a dit que la lumiere étoit le feu ; mais qu'est-ce que le feu ? c'est ce qu'on n'a pas expliqué. Les Européens ont fait des découvertes sur les effets de la lumiere, la clarté se trouve comme auparavant environnée de ténèbres. Les Européens sont encore à savoir si la lumiere est un corps.

Le chemin qu'elle fait pour arriver sur la terre forme un autre embarras : on ne fait comment s'y prendre pour la faire voïager de si loin, sans la faire arrêter sur la route ; comme la distance est immense, il faut la faire voïager avec beaucoup de vitesse, sans quoi il ne seroit jour en Europe qu'à minuit.

L'inconvénient étoit le grand nombre de Tourbillons qu'elle rencontroit sur son passage, mais on franchit cette difficulté comme on peut, ainsi que tous les autres problèmes phisiques. Cer.

Certains philosophes prétendent que la lumière se communique par un progrès successif. Ils ont calculé le tems qu'un raïon de soleil met pour arriver jusques à nous, & ils savent cela plus juste que celui qu'un courier met pour aller de Londres à Paris. Il est décidé aujourd'hui en Phisique qu'un raïon de lumière fait cent-trente-mille-lieuës dans une seconde. Le son ne voïage pas si vîte que la lumière ; il va six cent-mille fois plus lentement : c'est tout au plus s'il peut faire trois-cens-lieuës dans une heure ; encore faut-il que les chemins soient libres & qu'il ne rencontre point d'embarras sur son chemin.

On prétend que dans le Nord il marche plus vîte, & va moins lentement que dans le midi ; c'est sans doute le froid qui le fait dépecher.

On fait aujourd'hui combien il y a de lieuës d'ici au soleil ; ce qui fait qu'on peut savoir le tems qu'il faut à la lumière pour y arriver. On a supputé sa dégradation par les différentes hauteurs des masses d'eau & d'air. On fait que nous serions dans une nuit continuelle, si l'atmosphère de notre globe conservoit la même densité qui l'environne pendant un certain nombre de lieuës qu'on détermine.

Après la lumiere, il fut question de savoir comment on y voïoit. On a dit que la vuë étoit dans les raïons visuels, ou autrement que la vuë étoit dans la vuë.

Un philosophe a avancé que les objets se peignoient dans les airs, & que cette peinture en produisoit une seconde plus petite, & que celle-ci en produisoit une troisieme moins grande; jusques à ce que de gradation en gradation il s'en formât une dans l'oeil semblable à l'objet visible. Malgré les efforts qu'on a fait pour voir clair, la physique a laissé la vuë très louche. Les cataractes ont toujours resté sur les yeux: on a eu beau expliquer la mécanique de la vision, la grande question a demeuré la même; c'est-à-dire, comment les sens de la vuë exercent leur fonction sur l'ame. Les phisiciens modernes n'ont pas voulu cependant que l'humanité fut aveugle comme dans les siècles d'ignorance; voici maintenant comme on fait en Europe pour y voir.

“ On décide que la rétine est l'organe
 “ de la vuë, ou le réservoir des raïons
 “ visuels, & cela à cause qu'elle est com-
 “ posée d'un tissu velouté; il s'ensuit de-
 “ là qu'elle est nécessairement fort sensible,
 “ & susceptible d'impressions très fines
 Tom. V. N “ telles

“ telles que font celles des raïsons visibles;
 “ mais la grande raison est qu'elle est
 “ située dans le fond de l'oeil, où les
 “ corpuscules des raïsons visuels doivent
 “ se réunir. Cette premiere opération
 “ de la rétine étant finie, la rétine en re-
 “ commence une autre : elle fait passer
 “ les objets dans le cerveau par le moïen
 “ du nerf optique qui se trouve là tout
 “ exprès pour cela.”

L'analise des corpuscules a encore beau-
 coup embarrassé la phisique. Ce mécanif-
 me de la nature a un voile que l'entende-
 ment humain ne déchirera jamais. Les
 phisiciens ont bien démêlé le mystere des
 météores ; ils ont donné un plan méthodi-
 que & suivi de la formation du tonnerre ;
 mais plusieurs autres secrets des corpuscu-
 les ont échapé à leur pénétration.

La matiere subtile l'est au point qu'elle
 échape à l'imagination ; le feu s'envole,
 & disparoît au moindre regard des phisi-
 ciens. L'eau a des propriétés qu'on n'a
 pu encore découvrir ; on en connoît bien
 les effets ; mais on en ignore la cause.

Lorsqu'on fouille dans les replis les
 plus cachés de la nature, on y découvre
 des prodiges inouis. Un corpuscule de la
 grandeur d'un grain de sable forme un
 monde

monde rempli de créatures sujettes à toutes les loix de la nature. Ces mondes en contiennent d'autres dans leur intérieur. Quelque explication que les phisiciens aient donné à l'attraction de l'Aimant, il y a une distance immense de la connoissance des effets à celle de sa cause.

Les fontaines ont causé des discussions chez les phisiciens Européens aussi déraisonnables que singulieres. On a voulu savoir d'où leur eau venoit : comme il n'étoit pas possible que cet amas se formât de celle de la pluie, qui n'est pas plutôt sur la surface de la terre qu'elle est imbibée, on est presque demeuré d'accord qu'elle venoit de la mer. Il y avoit une difficulté ; c'est que celle-ci est salée & que celle des fontaines ne l'est pas. Il fallut avoir recours à quelque expédient ; on établit une grande cuve sous terre, où cette eau bout, & se dessale avant que de se rendre dans les réservoirs des fontaines.

Mais le flux & le reflux de la mer a été l'écueil de la physique ancienne & moderne. On diroit que l'esprit humain a fait ici un effort pour devenir plus déraisonnable. Il n'y a point d'extravagances que les Européens n'aient essayé pour expliquer ce phénomène.

Les uns ont dit que le soulèvement des eaux vient d'un grand pertuis dans lequel les eaux se précipitent. Ceux-là ont avancé que ce sont les rivières qui se déchargent dans la mer ; ceux-ci un feu que Dieu avoit donné à cet élément, & qui brulera jusques à la fin du monde.

Les Européens en général attribuent aujourd'hui la cause du flux à la pression de l'air causée par les globules de la planète Lunaire ; mais ce système ne trouve pas moins de contradictions que les autres. La plus grande est que sous la ligne où cette pression devroit être plus forte, le flux & le reflux sont moins grands que dans les extrémités où elle ne l'est pas tant.

La pression de l'air a été une autre énigme ; on a dit qu'elle est causée par le mouvement circulaire de tous les corps, & par l'effort des tourbillons qui environnent la terre, & que c'est-là une des causes de son ressort ; mais cette raison ne satisfait gueres que ceux qui se contentent de mots, &c. &c.

Je me suis un peu étendu sur cette branche du savoir ; c'est que je suis persuadé, que si on pouvoit parvenir à avoir une connoissance exacte de la matière,

tiere, on parviendroit dans peu à perfectionner toutes les autres sciences; je ferai plus court sur les autres matieres.

L E T T R E LXXXIV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

de Londres.

L'Histoire naturelle n'a point appris aux Européens à connoître la nature; ce que les auteurs en ont écrit n'est que le Roman du monde matériel. Le projet seul d'une histoire naturelle découvre un plan de vanité, qui doit être lui-même un obstacle à la réussite.

La vie de l'homme ne suffit point pour découvrir la plus petite propriété d'un minéral, comment pourroit-on perfectionner la connoissance des animaux, des arbres & des plantes?

Les Européens n'ont pas deviné la nature; ils n'ont fait que la soupçonner.

On a donné à quelques uns des ses effets des termes généraux d'antipathie & de simpathie, noms qui ne signifient rien, & qui laissent la nature comme ils la trouvent. Si une plante se trouve bien du voisinage d'une autre, c'est une simpathie; si un animal d'une certaine espèce ne s'ac-

N 3

corde

corde pas avec un autre, c'est une antipathie. Si on leur demande ce que c'est que leurs qualités, ils vous répondent que la simparchie est un rapport de convenances, qui fait que deux choses s'aiment & se recherchent; & que l'antipathie est au contraire un rapport de disconvenances par lequel elles ne s'aiment pas, & se fuient.

Il est vrai qu'il y des naturalistes qui expliquent la cause de ces deux effets; ils disent fort éloquemment que l'un & l'autre tirent leur origine de l'accrochement des corpuscules.

Quand on aime quelqu'un par simparchie, voici comment cela se fait: une émission d'esprits part de la personne qui aime, & va faire une douce impression sur le cerveau de celle qui est aimée; mais la difficulté de la simparchie reste toujours; car il doit y avoir une cause première qui détermine ces esprits, & c'est ce que les naturalistes n'expliquent point.

Il y en a qui définissent la simparchie une parenté de coeur, mais ils ne donnent pas l'arbre généalogique de la famille de la simparchie; les bêtes en sont également susceptibles: si tu voulois savoir pourquoi un Chien abboie après un Boucher; c'est que le Boucher est rempli d'esprits animaux de la bête fraîchement tuée, & que

que ceux qui sont encore dans toute leur vigueur se portent avec violence sur les Chiens, de manière que cela produit en eux une sensation désagréable ; mais encore une fois, il manque toujours l'explication du premier mobile de la détermination de ces esprits.

Le reste de l'histoire naturelle n'est qu'un tas de conjectures transmises à la postérité de génération en génération.

L E T T R E LXXXV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

IL est vrai que les Européens ont fait des progrès dans les mathématiques. La Courbe Cicloïde leur a appris l'heure qu'il est, & c'est déjà quelque chose que de savoir à la minute le moment qu'on existe.

On a reproché aux mathématiques de ne pouvoir démontrer plusieurs de ses définitions & axiomes. On a dit que le rond, le globe ou la sphere ne se trouvent parfaitement dans aucun lieu: qu'on ne peut mener qu'une seule tangente à un cercle par le même point de contact ; au lieu qu'on peut faire passer une infinité de circonférences du cercle par le même point ; que l'angle obtus ne deviendra jamais une

ligne droite en supposant qu'il s'augmente par une progression; que la ligne hyperbolique ne peut jamais toucher son Asymptote.

On ne s'entend pas sur les termes de cette science; il auroit fallu s'accorder sur les définitions des mots avant que de disputer sur les définitions des choses. Un autre malheur est qu'on s'est accoutumé à prouver géométriquement ce qui, eu égard à la nature de l'esprit humain, n'est pas susceptible de géométrie.

Il est certain que les mathématiques ont percé au travers du voile de l'ignorance; mais elles n'ont pas entièrement dissipé les ténèbres. Les infiniment petits ont jetté dans l'erreur une infinité d'esprits qui ont voulu calculer ce qui est au-dessus de tout calcul. Les géomètres se sont perdus dans le vaste océan de la matière subtile. L'esprit humain a bien pu mesurer les élémens du premier ordre; mais les inférieurs ont échappé à sa pénétration. L'éternité a disparu devant lui. L'être suprême toujours impénétrable dans ses ouvrages n'a pas voulu permettre à cette science de les découvrir. Le monde matériel s'est rendu invisible aux mathématiciens: on peut leur prouver qu'ils n'ont presque rien prouvé; telle est l'incertitude de la plus certaine des sciences.

Un géomètre Européen ne sachant comment concilier son orgueil avec son ignorance sur les infiniment petits, les appella des incomparables, & il avoue par-là que rien ne peut leur être comparé.

La géométrie seroit peut-être une science certaine, si toutes celles qui entrent dans sa composition n'étoient aussi vagues que douteuses.

Un auteur moderne qui a fait un livre exprès pour renverser l'édifice des préjugés de l'esprit humain avance que les principes du système de l'infini s'éloignent de la justesse & de la précision géométrique ; c'est-à-dire en d'autres termes, que la géométrie est contraire à elle-même.
 “ Par exemple, dit-il, le cercle & le polygone d'une infinité de côtés a deux propriétés opposées. Dans le cercle tous les rayons tirés du centre à la circonférence sont nécessairement égaux. Dans le polygone l'Apothème ne peut être conçu égal aux rayons.”

L E T T R E LXXXV.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

L'Astronomie a causé plus de révolutions dans l'esprit humain qu'il n'y en eut jamais dans les Astres.

N 5

Les.

Les Astronomes changerent souvent la face du firmament ; ils jetterent à bas les pièces du ciel, & l'éleverent sur un nouveau plan. Ils imaginerent d'autres spheres. La main de l'homme donna une autre forme à l'ouvrage de Dieu. Un certain Roi de Castille disoit que Dieu n'avoit rien entendu à la création ; que s'il l'avoit appelé à la formation de l'univers, il lui eut donné de bons avis.

Chaque Astronome a écarté à droite & à gauche les Astres pour placer son imagination. Un nommé Ptolomée, qui conduisit pendant longtems la carrière du ciel, & dont les rêveries Astronomiques furent le plus à la mode, plaçoit dans le centre de l'univers le globe terrestre, & aquatique ; il lui donnoit pour envelope l'air, & pour étui une sphere de feu. Audessus de ce feu étoient les planettes, & un peu plus haut les étoiles fixes.

Ayant ainsi formé les premiers élémens du ciel, il falloit leur donder une activité. Cet Astronome souffla sur son sistème, & aussitôt les étoiles se trouverent emportées tous les jours de l'Orient à l'Occident. Cela se faisoit par le mouvement du premier mobile ; mais ce premier mouvement général ne lui suffisoit pas pour le cours des Astres ; il leur en donna un particulier par lequel ils se précipitoient.

toient d'Occident en Orient. Chacun avoit sa route tracée, & voïageoit plus ou moins lentement suivant sa direction particuliere. Il plaçoit la Lune immédiatement au-dessus de la voute du feu dans le voisinage de la terre. Au-dessus de la Lune étoit Mercure ; ensuite venoit Venus, & puis le soleil. Chacun avoit son ciel où il logeoit ; mais comme Mercure & Venus étoient aussi irréguliers dans leurs marches que dans leurs apparitions, il imagina les épicycles. Par ce mot, on entend le cercle que décrivent les Astres autour de la sphere.

Il y avoit encore d'autres cieux, où Mars, Jupiter & Saturne étoient placés selon leur rang. La marche générale des Astres ne devoit finir qu'au bout de vingt cinq-mille-ans, à la fin desquels ils se mettoient encore en mouvement, & la création recommençoit de nouveau.

Cependant il falloit dire d'où partoît cette action. Cet Astronome dit que derrière tous ces cieux étoit un mouvement qui donnoit le branle à toute la voute ; mais point d'explication sur le premier mobile du branle.

On fit d'autres difficultés à cet Astronome sur la marche irréguliere des planettes ; il les applanit par le périégée qui étoit une espèce de barometre Astronomique
avec

avec lequel il expliquoit pourquoi les Astres étoient tantôt hauts, tantôt bas. Il emploïoit le mot d'excentricité pour rendre l'épaisseur prodigieuse que les Epicycles donnoient à Vénus. A l'égard des autres objections qu'on lui faisoit, il les laissa sans réponse faute de termes pour les refuter.

Un nouvel Astronome nommé Copernic vint déranger cet ordre du Ciel ; il donna un mouvement à la terre qui depuis tant de siècles étoit immobile.

Les connoisseurs en Astres prétendoient que ce dernier étoit phisicien ; & que son sistême méritoit d'autant plus la préférence qu'il étoit énté sur des observations, au lieu que celui de Ptolomée n'étoit fondé que sur des mots.

Celui-ci plaça Mercure dans le cercle le plus proche du soleil ; mais ce n'étoit pas la peine de lui donner un local ; car Mercure se montre rarement, à cause, dit-on, que la lumiere du soleil l'offusque.

Quelque recherche que l'on ait fait jusques ici, on n'a pu découvrir quelle est l'obliquité de son axe à l'égard de l'équateur du soleil.

Je te parlerois bien des Tourbillons d'un nommé Descartes ; mais tu serois aussitôt noïé dans la matiere subtile.

L E T.

L E T T R E LXXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

L'Histoire n'apprend rien. Ce sont des fictions rangées avec art, & qu'on publie chez les Européens en forme de livres.

L'univers y est déchiré en mille-pièces. On dit que la meilleure histoire est celle qui approche le plus du vraisemblable, ce qui doit déterminer sans autre examen à n'y ajouter aucune foi ; car du vraisemblable à la vérité, il y a presque toujours aussi loin que de la vérité au mensonge.

On n'a qu'à réfléchir sur la nature de l'esprit humain pour voir quel prodige ce seroit qu'il y eut une histoire ancienne véritable. Deux-hommes s'accordent rarement sur un fait dont ils ont été les témoins ; s'ils le décrivent, chacun d'eux lui donne une tournure différente ; comment pourroit-on être exact à l'égard des événemens sur lesquels l'antiquité a répandu une nuit obscure.

L'Histoire suit le goût & le génie des peuples, & ce goût & ce génie en Europe changent à tous les âges ; il suit de-

de-là que l'histoire n'a rien de fixe. Je trouve dans un auteur Chrétien son véritable tableau.

“ On accommode l'histoire, dit-il, à-peu-
 “ près comme les viandes dans une cui-
 “ fine : chaque nation les apprête à sa ma-
 “ niere, de sorte que la même chose est
 “ mise en autant de ragouts différens
 “ qu'il y a de pais au monde. Chaque na-
 “ tion, chaque religion, chaque secte
 “ prend les mêmes faits tous crus, où il
 “ peut les trouver, les assaisonne & les ac-
 “ commode selon son goût, & puis ils fem-
 “ blent à chaque lecteur vrais ou faux se-
 “ lon qu'ils conviennent, ou répugnent à
 “ ses préjugés, &c. &c.”

L'univers avoit si peu compté sur les faiseurs d'Annales, que, sans les Grecs & les Romains, il n'y auroit point aujourd'hui d'histoire sur la terre ; & c'est parcequ'il n'y a que ces deux nations qui aient parlé des autres peuples, que ce qu'ils en ont dit doit passer pour suspect.

Les Européens donnent à cette science un caractere enflé & surnaturel ; ils ne font jamais l'histoire des hommes, c'est toujours celle des dieux.

Le prodige & le merveilleux y font répandus par tout. Un Asiatique est indigné de lire dans les Annales Européennes que
 dans

dans une certaine bataille cent-mille-hommes furent tués d'un côté, tandis qu'il n'en périt pas un seul de l'autre.

Herodote fondateur de l'histoire passe pour un auteur fabuleux : en voilà assez pour faire douter de la vérité de l'histoire.

L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

LA Chronologie ou science du tems, sur laquelle appuie l'histoire, n'a pas un meilleur fondement. Les Chronologistes ont jetté à bas l'édifice du monde, & en ont créé un nouveau qu'ils ont placé dans les tems qu'ils ont voulu.

Selon eux tout est nouveau : le ciel & la terre n'ont que quelques jours. La création est l'ouvrage d'hier.

Les uns ne donnent à l'univers que cinq mille sept-cens-ans, d'autres deux-mille deux-cens-soixante, &c. comme si cet événement étoit une chose arbitraire ou dépendante des calculs des hommes. Afin de donner un air de vérité à la Chronologie, on a formé des époques & c'est sur ce fondement incertain qu'on a élevé l'édifice de cette science : c'est à-dire, qu'on a établi la connoissance des tems sur des soupçons. Le

Les Européens ont été si mal adroits dans le circle solaire, qu'après avoir cherché plusieurs moïens pour réformer les erreurs qui s'étoient glissées dans l'année Romaine, ils en ont laissé eux-mêmes une d'une minute, qui devient sensible tous les trois-cens trente & un ans.

En matiere de calculs Astronomiques il faut être exact, & on ne l'est plus quand on n'omettroit qu'une seconde tous les siècles.

La Chronologie Européenne n'apprend point dans quels tems les principaux événemens du monde sont arrivés, ni dans quels siècles les Rois qui ont causé tant de révolutions sur la terre ont vécu, ce qui pourroit faire douter qu'ils aient jamais existé; cette science laisse les erreurs comme elle les trouve.

On n'est point d'accord sur la fondation de Rome sur laquelle on appuie en grande partie la Chronologie.

Un Anglois a fait un système de cette science des tems, il prétend que le Règne des Rois ne doit être calculé que sur le pied de vingt-ans au lieu de quarante que les Chronologistes l'avoient évalué, & par-là il mit une différence de plusieurs siècles dans la Chronologie; mais la science des tems devient bien incertaine dès qu'on la fait

fait dépendre des probabilités ou des suppositions.

L E T T R E LXXXIX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
de Londres.

JE te parlerai dans celle-ci de la Médecine, cette science terrible qui s'est emparée de la vie des hommes.

Il y a des facultés en Europe qui donnent celle de tuer : on appelle ces arrêts de mort des ordonnances de médecin.

Voici comment cette science se pratique : un homme noir, à maintien lugubre, entre dans la chambre d'un malade. Il l'interroge sur sa maladie. Avant de le quitter il écrit sur un papier les remèdes qui conviennent pour le guérir, & quelques jours après sa mort, il vient demander le paiement de sa cure ; il y a même des pays en Europe où on ne peut enterrer un mort que le médecin qui l'a tué ne soit payé.

Les annales de l'univers disent que la Médecine autrefois n'étoit connue que d'une seule maison, & il seroit à souhaiter pour le genre humain que cette science fut encore un secret de famille.

Au-

Aujourd'hui exerce la Médecine qui veut, & il n'y a d'autre secret que celui d'apprendre dans peu d'années à guérir de toutes sortes de maladies.

Pour rendre cette science plus meurtrière, on y a joint la chirurgie qui est celle de découper les cadavres.

Les médecins mettent la nature en mille-pièces pour apprendre à la connoître. Ils ne se contentent pas d'abrégier la vie des hommes, ils les font encore mourir une seconde fois après leur mort.

Les Européens demandent fort sérieusement si l'on peut se passer de médecins; c'est demander en d'autres termes, si Dieu a créé une nature imparfaite qui pour se soutenir a besoin du secours de l'art. Les animaux n'ont point de médecins : voilà qui décide la question.

On lit dans les Annales de la religion Chrétienne qu'un Roi nommé Ezéchias, supprima un livre qui traitoit de la vertu des plantes; crainte qu'on n'en fit usage, & que cela même n'engendrât des maladies; il faudroit supprimer la Médecine, afin que ne pouvant plus s'adresser à elle, chacun devint son propre médecin.

LET-

LETTRE CX.

Le Même au Même, à Pékin.

de Londres.

L'Ambassadeur du Roi de France est arrivé à cette Cour. Il a remplacé deux-plénipotentiaires qui se sont succédés depuis la paix. C'est sans doute un grand politique ; du moins je ne connois point de négociation plus délicate que celle dont on l'a chargé.

La paix entre la France, & l'Angleterre n'est que plâtrée. La guerre est prête à se renouveler. C'est un feu caché sous la cendre ; les sujets de querelle & de division entre les deux nations subsistent comme auparavant. La haine, l'antipathie, la rivalité sont toujours les mêmes.

Il a donc fallu envoyer un homme consommé dans les affaires de l'Europe, & qui connut à fonds les intérêts de la couronne de France ; qui en imposât par un assortiment de qualités personnelles ; simple, & liant sans être foible ; poli, affable & complaisant sans être rampant.

Riche, pour avoir de quoi prodiguer de larges sommes ; généreux pour en imposer par la dépense ; grand, libéral,
3 splen-

splendide, pour fraper les yeux par des traits de magnificence.

Populaire, se mêlant dans tous les divertissemens publics ; paroissant les aimer ; louant le goût, & le génie de la nation ; se trouvant par tout, étant l'ame de tout.

Ministre insinuant pour se faire un parti, & vigilant pour le soutenir. Souple avec le peuple ; & fier avec les grands.

Adroit pour démêler le caractère du prince, le génie des ministres, & l'influence des favoris.

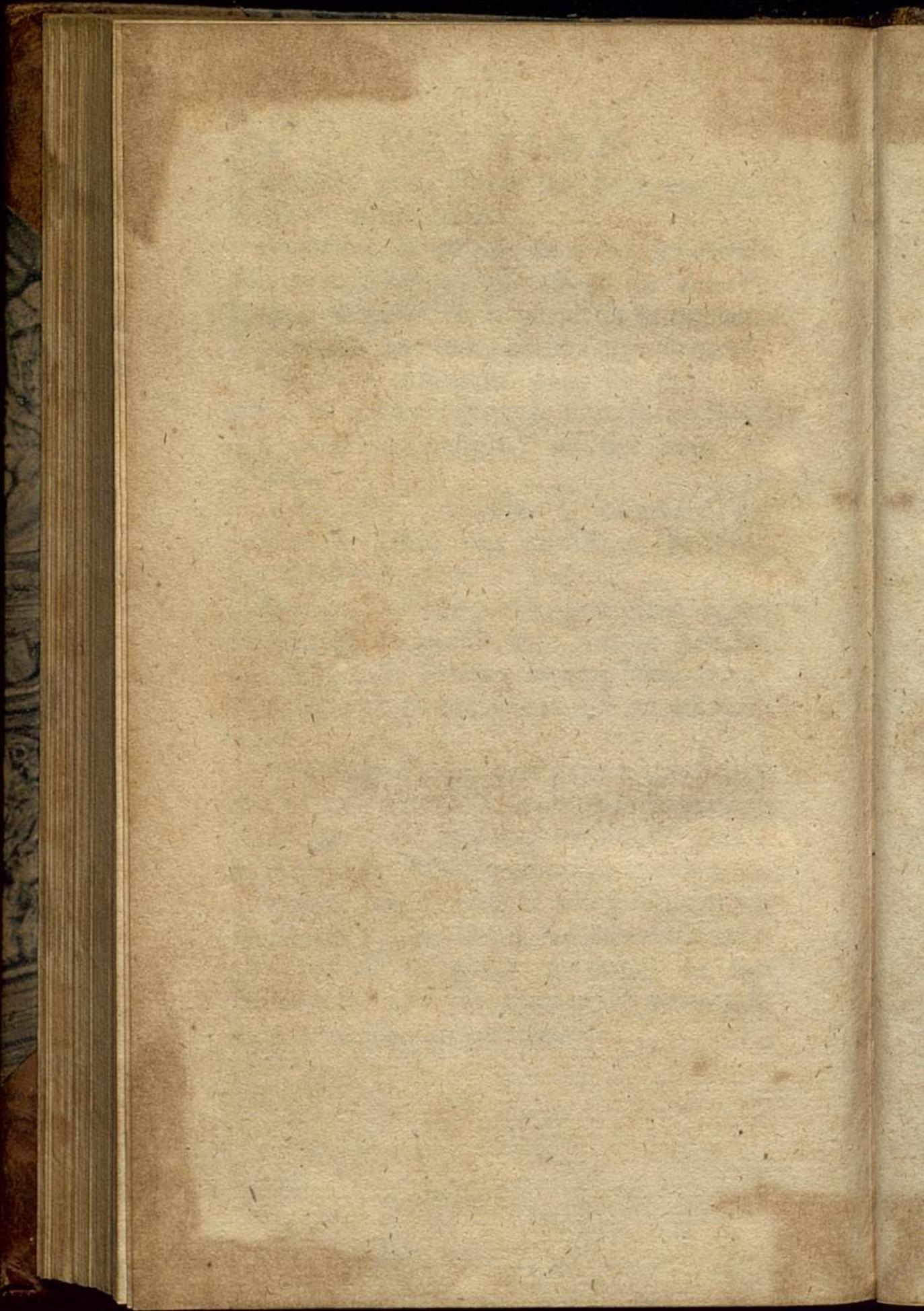
Qui ait l'adresse par ses intrigues & ses cabales de maintenir le ministere présent favorable à la France, & empêcher le rétablissement du précédent qui lui est contraire.

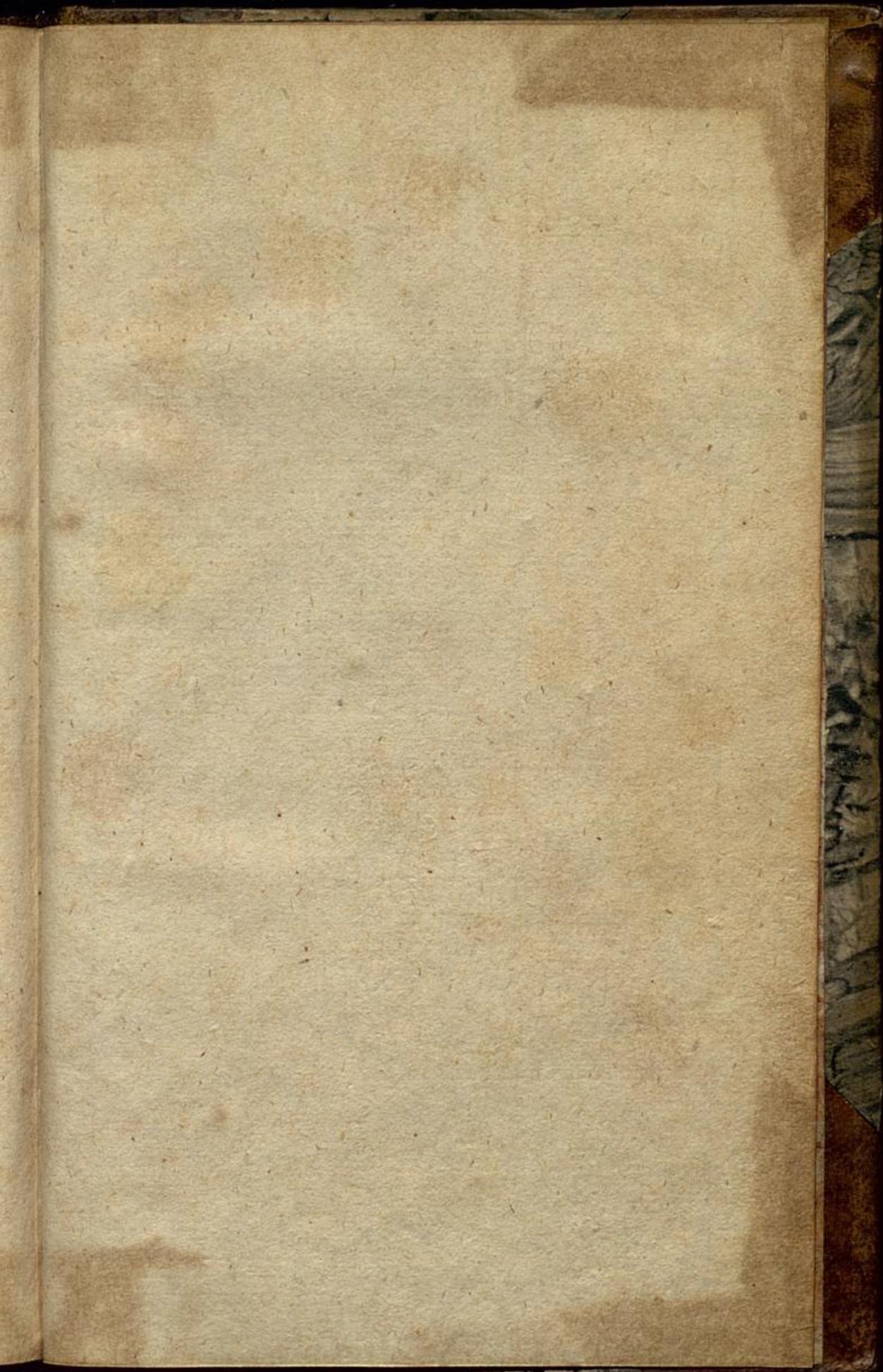
Affectant d'avoir une grande confiance dans l'honneur, & la probité de la nation ; aiant toujours le dernier traité de paix à la main pour l'observation des articles.

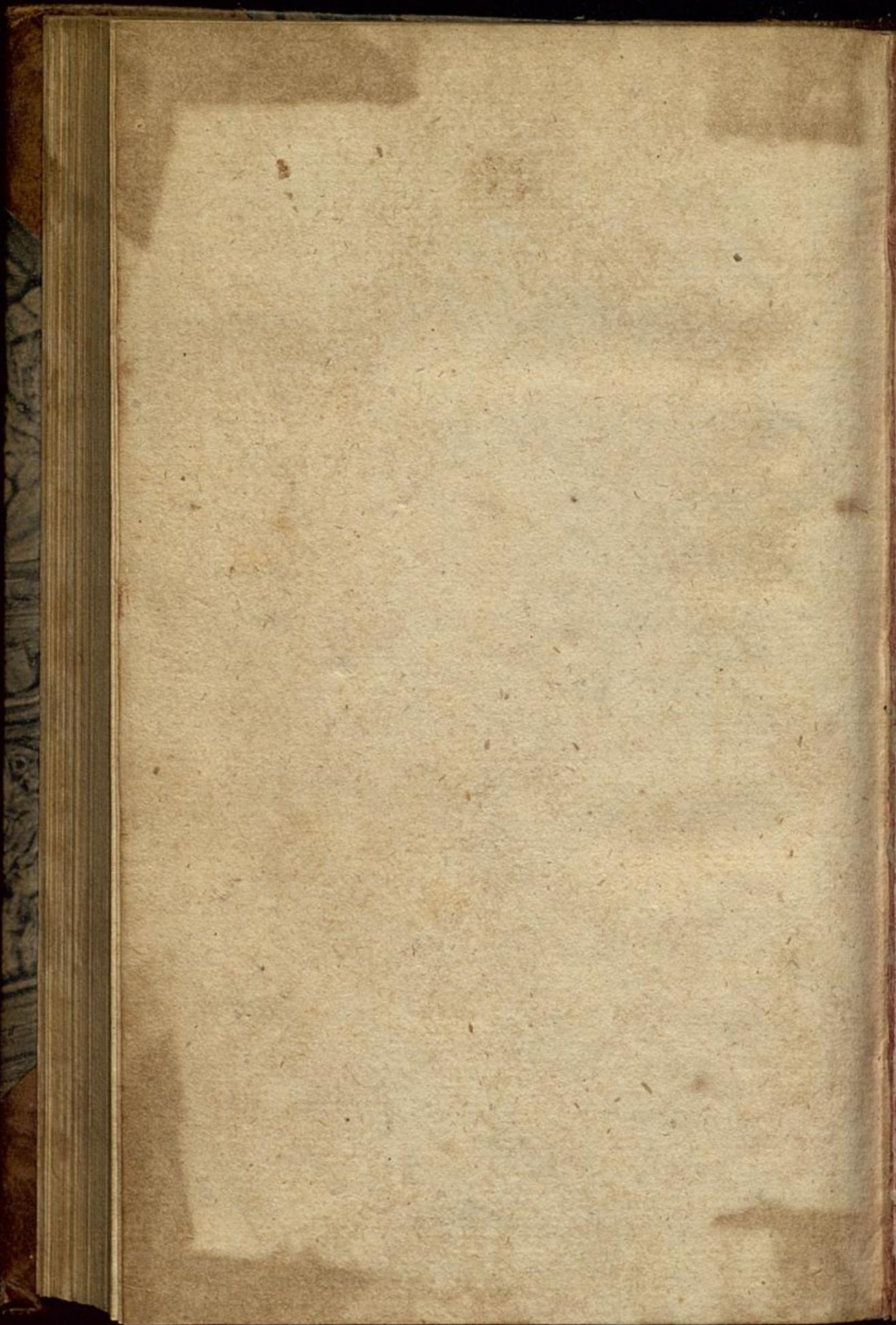
Enfin, maintenant la tranquillité pour quelques années entre les deux-nations, (ce qui est le point principal de son ambassade) afin de donner le tems à la France de former une marine.

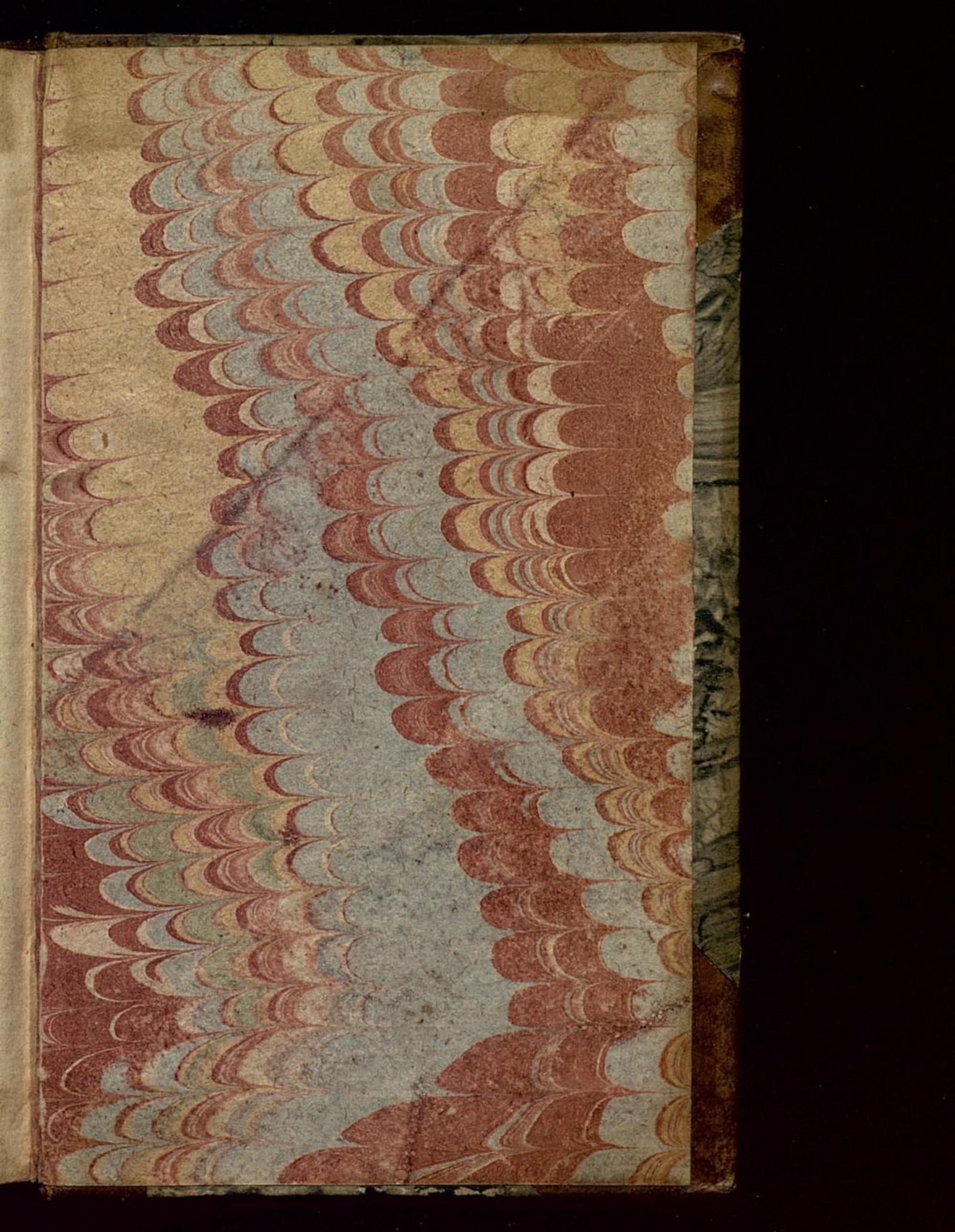
F I N.













Ge
10
8





ESPION
CHINOIS

TOM. V.



Ge III
1d
82:5